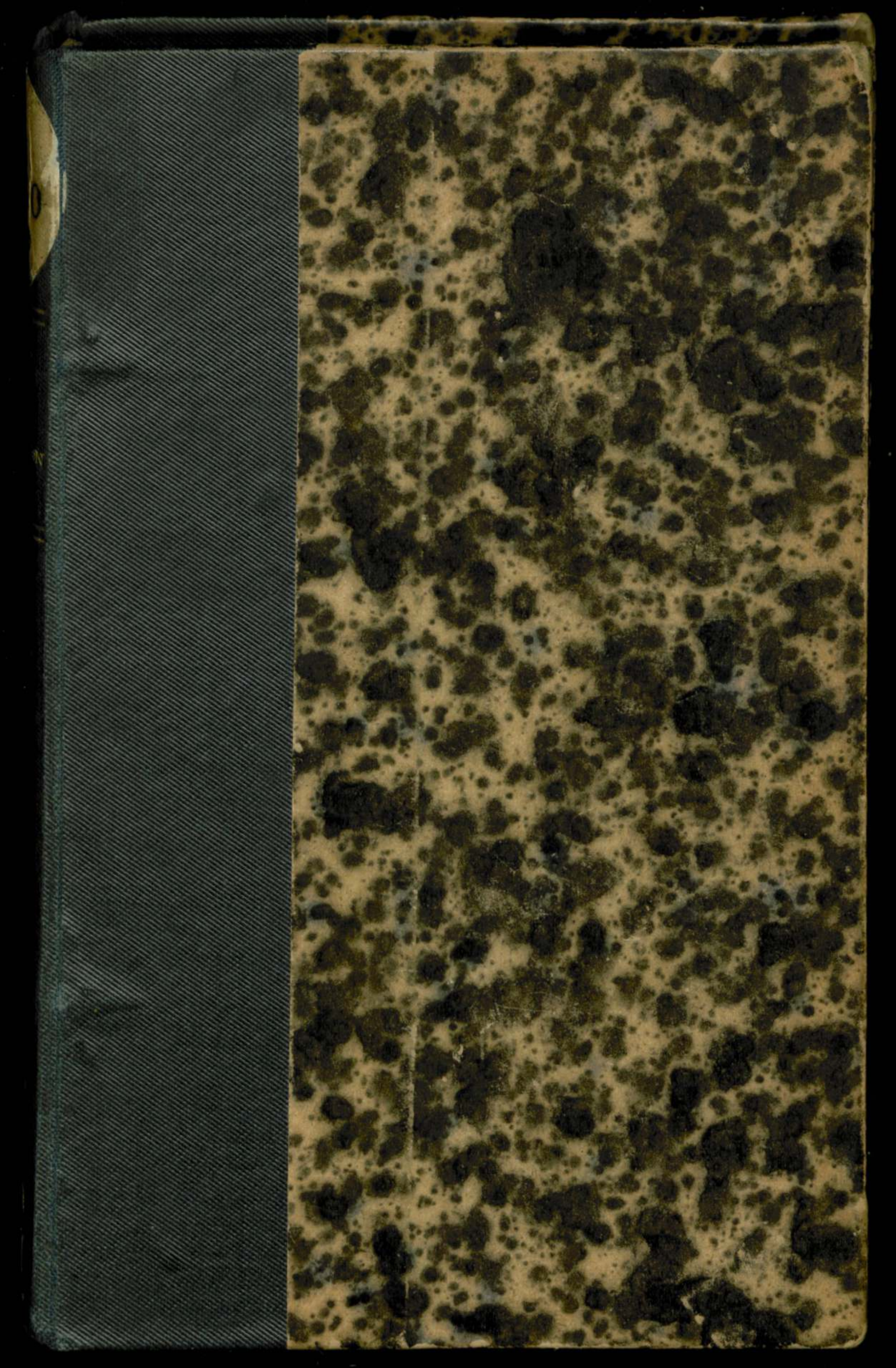
A. NORTAL

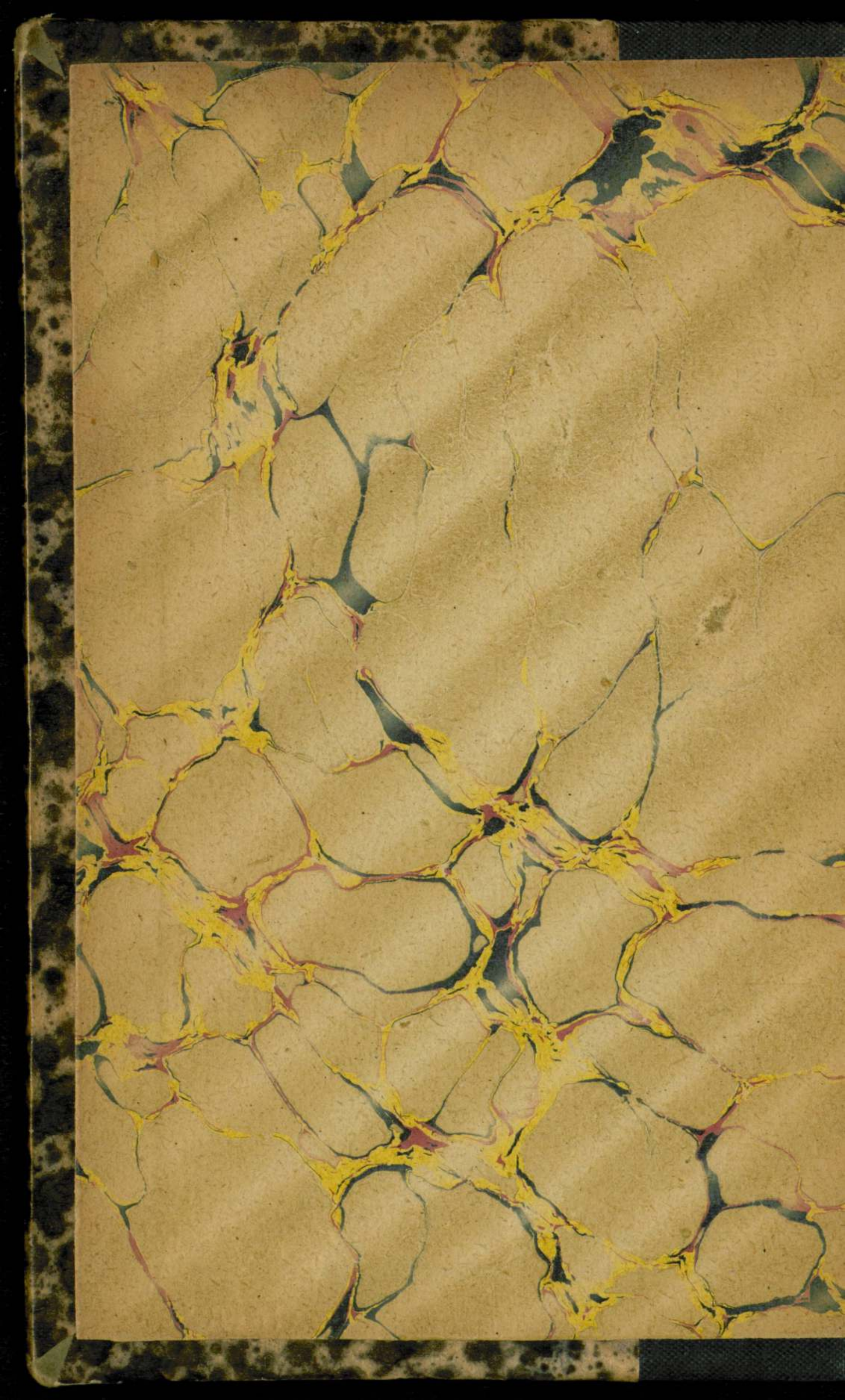
LA
CONDAMNATION
DE MIGNON

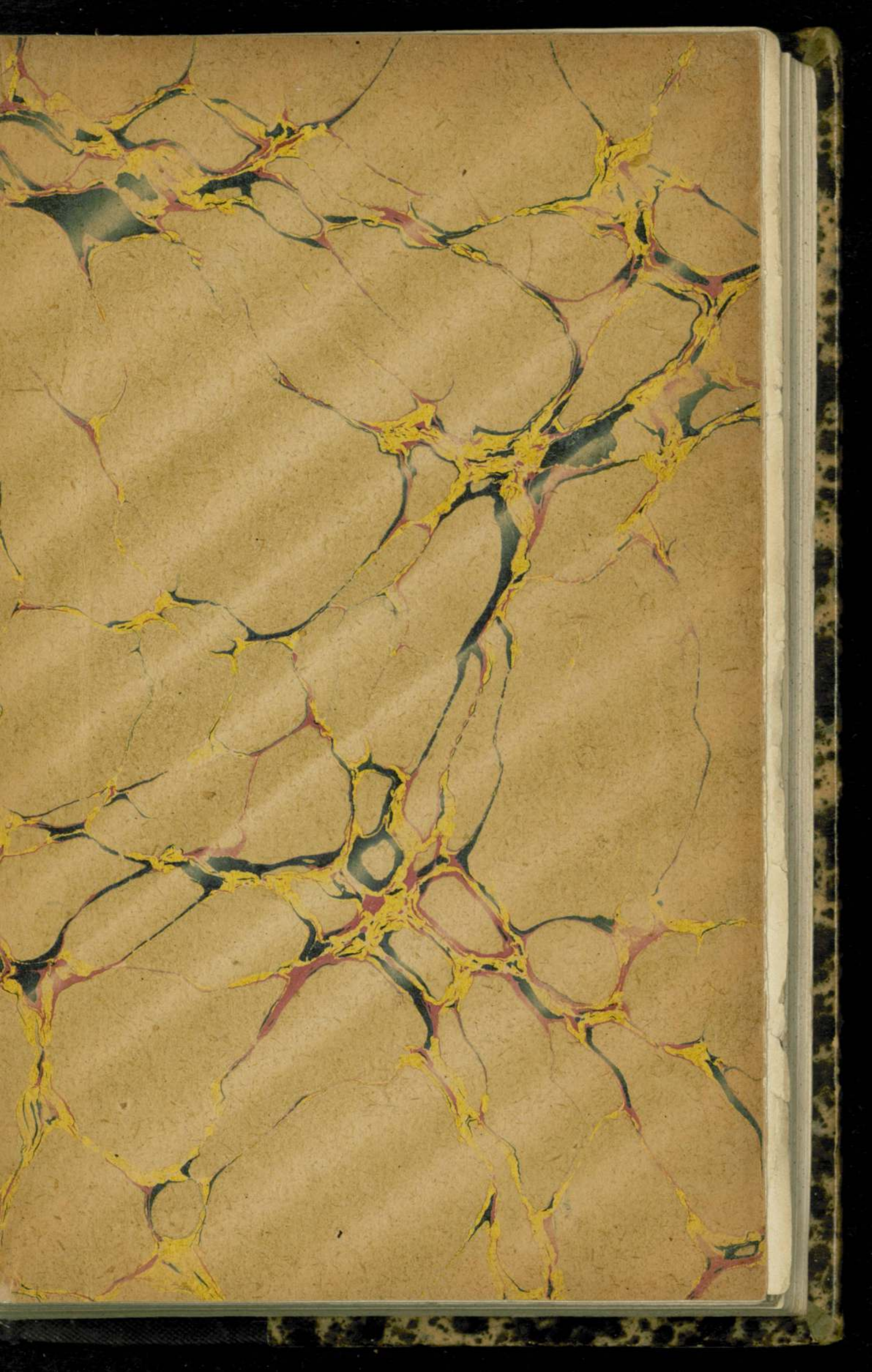


FLAMMARION VAILLANT









La Condamnation de Mignon



ALBERT NORTAL

LA Condamnation de Mignon



PARIS
Henri FALQUE, Éditeur
76, Rue de Rennes, 76
1912

A Claude Debussy

En témoignage d'admiration pour son merveilleux talent.

Albert Nortal.

Mon cher Ami,

J'ai éprouvé un vif plaisir lorsque vous êtes venu me demander de présenter au public la Condamnation de Mignon. *Peut-être une plume plus autorisée que la mienne vous aurait-elle conquis le public des indifférents qui ne s'attachent qu'à un nom connu, sans considérer la valeur de l'écrivain. Aussi vous suis-je sincèrement reconnaissant de vous être souvenu de mes quelques articles de critique musicale, et probablement aussi de nos conversations d'antan, où nous nous sommes prouvé l'un à l'autre la sincérité de nos idées que vous soutenez ici.*

Certes, l'idée de votre livre n'est pas banale; vous souvenant, avec une émotion vibrante, du concours des Maîtres Chanteurs où la vanité de la formule privée de l'inspiration, où la platitude des idées, où le manque d'idéal cédaient à la jeunesse enivrée de poésie, vous avez voulu transporter à notre

époque ce que Wagner avait placé à des époques plus reculées. Je crois bien que, dans les Maîtres Chanteurs, Wagner faisait allusion à l'accueil que l'on avait réservé à ses œuvres et qu'il essayait de tourner en ridicule ses adversaires en la personne de Beckmesser. Vous vous êtes placé à un point de vue désintéressé. Synthétisant l'ancien répertoire dans les personnages de Mignon et consorts, vous avez montré, en les comparant aux œuvres nouvelles, prises dans toutes les écoles, combien l'esprit et le goût français avaient eu à souffrir de l'envahissement de nos scènes lyriques par ces œuvres qui n'avaient rien de commun avec des œuvres d'art et qui, pourtant, avaient pu séduire pendant un temps des musiciens avertis et régner en despotes sur la scène française. Et ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans votre livre, c'est que vous n'avez pas employé les procédés de critique banale, vous avez su déployer votre originalité, tout en vous servant du genre si français qu'est la satire, tout en maniant finement l'ironie. Tout le monde sera séduit par votre idée et ceux mêmes qui ne vous épargneront pas leurs critiques (car on ne peut contenter tout le monde) sauront rendre hommage à votre

talent, s'inclineront devant tant d'amusante fantaisie.

Votre œuvre aura la sympathie des gens de goût. Puisse-t-elle faire connaître à ceux qui aiment encore Mignon qu'il existe un art dont ils n'ont guère idée.

Puisse-t-elle nous aider à réduire au silence ces nouveaux directeurs de théâtre si coupables, qui essayent de raviver les genres faux qui s'éteignent. Puisse-t-elle enfin marquer réellement la chute de tant d'œuvres vulgaires ou banales, sans valeur, et qui ne durent leur trop long succès qu'à l'habileté technique du compositeur, à sa soumission aux exigences théâtrales, à sa faiblesse d'inspiration et à ses incessantes concessions au goût moyen. Opéra, opéra-comique, drame lyrique? Il n'importe. Cadre, sujet et conduite laissent indifférent l'auditeur sensible au talent seul.

Paris, octobre 1911.

JEAN PEYROT.

La Condamnation de Mignon

I

Le procès « Mignon » s'est terminé hier soir par la condamnation de tous les accusés. Cette affaire avait passionné l'opinion et l'affluence était considérable. Malgré les mesures prises, la surexcitation tumultueuse a causé des violences regrettables et le prétoire servit deux ou trois fois de lice aux champions des deux camps. Pourquoi l'ardeur de certains partisans les entraîna-t-elle à tant d'injures et de provocations? Plusieurs paient aujourd'hui sur le lit de douleurs leur bravoure téméraire. Ces graves désordres ne nous ont pas surpris et les accidents déplorés ne sont rien à côté de ceux que nous craignions. Selon toute prévision, même la plus opti-

miste, l'issue du procès devait amener un conflit général. Ce fut au contraire l'instant le moins troublé. Quelques arrestations habilement opérées privèrent la foule de ses meneurs, et la sortie s'effectua sans encombre.

II

Nous ne cacherons pas notre satisfaction. Justice est faite enfin de cette musicalité méprisable dont le triomphe insultait à l'art pur, et que certains, abusés par sa fausse élégance et par la mièvrerie de ses grâces, voulaient nous imposer comme absolument supérieure. Qu'on ne s'y méprenne pas, la question était grave ; il s'agissait de briser les efforts d'une école fourvoyée, de détromper des partisans naïfs, de remettre en lumière des principes oubliés de compréhensivité esthétique, de libérer de ses dernières entraves l'ardente évolution de la musique française. Un acquittement eût favorisé cette réaction musicale qui s'abrite sous le drapeau fameux de l'opéra-comique et dont les représen-

tants se parent sans pudeur du titre d'éminemment nationaux.

Nous ne prétendons pas que ces héros sont tous dénués de valeur ; dans tous les partis on compte des honnêtes gens et dans tous les troupeaux on trouve des bêtes malsaines. Certains héros d'opéra-comique observent une tenue plus digne que certains de drame musical. Il suffit, pour s'en rendre compte, de mettre en présence, par exemple, d'un côté Don José (justement l'un des jurés d'hier), Zurga, Gérald ou Lionel (celui de Missa, non celui d'Halévy), et de l'autre Jocelyn et le chevalier Jean. N'est-ce pas que cela se passe de commentaire?

Poussée plus loin, une telle comparaison tournerait inévitablement au désavantage des héros d'opéra-comique, tant ils ont de peine, à cause du genre routinier et frivole où ils sont enfermés, des lois étroites qui les régissent et des grossières conventions qui les brident, à faire œuvre de vie, à affirmer un peu de personnalité, à déployer quelque puissance artistique.

Nous ne contestons pas davantage que ces héros n'aient été autrefois d'accord avec leur temps, et que, durant plus d'un demi-

siècle, ils n'aient réalisé, dans une très grande mesure, les conceptions désirées à la scène musicale par les hommes et leurs générations. Et encore faut-il remarquer que même à ce moment leur prestige n'opéra point partout ; une petite fraction leur échappa toujours, et c'est précisément celle des vrais connaisseurs, celle des gens qui ne suivent pas aveuglément la mode, qui ne se règlent pas sur les coutumes et sur les apparences, qui savent s'évader à propos de leur petite époque pour mener en pensée une vie plus spacieuse et plus haute.

Ce qui manque en effet à ces héros, c'est, exprimant un instant de sensibilité musicale, de n'exprimer que lui, et dans une seule de ses tendances, et dans la moins élevée ; c'est, de silhouette agile et assez élégante, du moins à la voir à distance, de se contenter de cette réalisation extérieure, de se satisfaire de cette simple surface, de trouver suffisant cet aspect de marionnette sans âme, de dédaigner le profondément humain tout en en montrant le dehors, de ne tenter nulle recherche hors du poncif et du convenu, de ne nourrir aucun souci de beauté franche et hardie ;

c'est enfin, amusant l'auditeur naïf et sans culture, de ne pas lui donner à penser, de ne pas l'aider à se développer le goût musical, de lui offrir des émotions vulgaires.

Alors que nous veulent-ils? Quel est leur projet? Quel espoir les soutient? Ne voient-ils pas que leur temps est passé, qu'ils sont vaincus sur leur propre terrain, que même au théâtre de l'Opéra-comique ils sont évincés et battus? A quoi bon prolonger une déroute honteuse ? Ils n'ont plus rien à faire parmi nous. Mœurs, goûts, tendances musicales, tout s'est renouvelé. Tant pis pour eux ! Rechercher à tout prix le succès immédiat et faire pour l'obtenir les plus basses concessions, n'est-ce pas renoncer, et très explicitement, au suffrage de l'avenir? Toute faiblesse se paie ; ceux qui se plient servilement à l'esprit du moment, qui pour s'y conformer abdiquent toute dignité, qui épuisent leur personnalité en refusant d'admettre tout élément nouveau, sacrifient ainsi toute raison de durer ; liés à cet esprit, ils ne peuvent que mourir avec lui. D'ailleurs cette gloire viagère qu'ils prisaient si haut et qu'ils recherchaient seule, la leur a-t-on marchandée? On sait combien elle fut retentissante ; si elle ne

dépassa leurs plus folles espérances, c'est que rien au monde n'eût pu les satisfaire. Ils l'ont achetée à bon compte, sinon usurpée. Qu'ils ne réclament pas ! D'autres, plus méritants, ne la connurent jamais.

Ah ! les maladroits ! Ne dirait-on pas qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour se perdre dans l'opinion publique, pour provoquer contre eux les rigueurs, les vengeances, les lois de proscription. S'ils s'étaient retirés tranquillement, nous leur eussions gardé, tout en souriant un peu, un souvenir attendri. Sans tenir, parmi les ancêtres des nôtres, une place éminente, et même, en en occupant une qui est plutôt médiocre, ils nous eussent inspiré ces sentiments d'estime qui sont dûs à tous ceux qui donnèrent plus ou moins la note de leur époque ; ce qui plut à nos pères, et tant, et si longtemps, ne peut pas nous devenir franchement antipathique. N'est-ce pas à juste titre que les jouets qui amusèrent notre enfance nous sont chers, et n'y a-t-il pas une sorte de piété à honorer la poupée ou le polichinelle à qui nous prêtâmes une vie si intense, même vermillonnés grossièrement par des ouvriers d'outre-Rhin et rangés au bazar où ils

nous séduisirent, à la vitrine des objets à treize sous ? Nous savons d'autre part que l'étape de chaque génération représente rarement un sommet et que, si nous nous croyons en progrès sur ceux qui nous ont précédés, nos enfants peut-être souriront comme d'une puérilité de ce qui nous semble aujourd'hui prestigieux. Eh oui ! nous nous moquons, d'ailleurs sans méchanceté, du domino d'Angèle, du chalet de Betly, du trésor caché au château d'Avenel, de la statue de marbre qui s'anime à l'approche de Zampa ; mais qui sait si plus tard on ne dédaignera pas le vaisseau du hollandais maudit, le traîneau du juif polonais, les fleurs de verveine qui rompent l'enchantement de Sigurd, ou encore le châle brodé d'argent, symbole de l'éphémère royauté où Louise est appelée comme muse de la Butte sacrée? N'enfermons donc pas dans un mépris vainqueur ces héros jadis trop vénérés ; oublions-les quelques années, et lorsque, les ayant exhumés des partitions poudreuses où il est bon qu'ils apprennent à dormir, nous les étudierons, que ce soit comme figures refroidies par le temps et figées dans le monde de l'histoire musicale. Mais en attendant, qu'ils prennent garde !

La patience a des bornes et leur acharnement nous lasserait.

Qu'ils disparaissent donc ! A la retraite, les vieux beaux, les capitans d'amour devenus obèses et goutteux, les jeunes premiers dont la voix tombe en ruine, les travestis dont le macabre maquillage remplace comme il peut le teint virginal rentré dans les limbes avec les neiges d'antan ! A la retraite, les dugazons aux grâces suries et aux coquetteries apprêtées, les chanteuses légères aux sempiternelles minauderies à roulades, les duègnes grotesques, les ténors aux sentimentalités romancières, les basses chantantes habiles à jouer le traître, les trials aux niaiseries de fantoche, les fiers barytons, promus, à cause du prestige qu'ils tirent de leur voix de cuivre, à la dignité de seigneur ou de roi, et qui n'interviennent guère que pour contrarier ou servir les amours de la prima donna et du tenorino. Allons, ouste ! en route ! Qu'ils débarrassent la circulation ! Quel soupir de soulagement nous pousserons quand cette troupe essoufflée aura quitté la place ! Aussi bien, déshonorés dans la personne de leurs chefs, qu'un juste arrêt condamne à la peine infâmante

de mutisme absolu, ils se verront contraints de céder.

III

Avant de rendre compte de ce mémorable procès, nous rappellerons succinctement les circonstances qui amenèrent les poursuites.

Tout le monde sait le prodigieux succès de *Mignon* et de ses partenaires. Même aujourd'hui, il ne se passe guère de semaine qu'on ne les entende à l'Opéra-comique. Ils font salle comble, encaissent le maximum, recueillent des acclamations frénétiques.

En province, où l'éducation musicale est naturellement moins poussée, ils jouissent d'un prestige plus remarquable encore. Zéphoris et consorts, le syndicat des cent vierges, les sujets du roi-malgré-lui, le régiment des dragons de Villars, les clercs de la basoche, l'union des mousquetaires au couvent avec ceux de la reine, l'association cultuelle des Huguenots, les soldats du Caïd, la société dite de la Mascotte, la pieuse confrérie des maris au

bourg de Corneville, le journal sémite intitulé *La Juive*, la revue italienne *Il Trovatore*, les bretons au pardon de Ploërmel, les croupiers au tripot de Transylvanie, les paysans au mariage de Jeannette, les juges de Phryné, la noble compagnie du Pré-aux-clercs, tous lui cèdent le pas.

C'est fête quand ils chantent, l'affiche rappelle leur gloire universelle, le journal du pays célèbre leur valeur.

La jeune fille attend dans l'impatience la venue de Mignon. Pour elle, pour elle surtout, Mignon fut créée et mise au monde des héros. Mignon est sa patronne naturelle. Mignon est le type suprême à incarner. Mignon n'a pas l'esprit subversif, ne dit rien de cruel ni de brutalement réaliste, ne chante que des motifs à la portée de tous. Mignon, ce n'est pas de l'amère et sombre vérité ; ce n'est pas du vécu, du saignant, du fouillé : c'est du rêve ; non ce rêve ardent, plein de lueurs, nourri de pensées et fécond en tourments, qui inspire l'artiste et le courbe sur l'œuvre; non, c'est une sorte de rêve à mi-hauteur, entre l'air bleu et le coq du clocher ; c'est du rêve confus, tendre et doux, sans idée, qui se résout en vague-à-l'âme, en senti-

mentalité ; du rêve sucré comme une crême de dessert, élégant comme une robe bien coupée et joli comme un petit oiseau. Mignon pleure, mais pas trop. Pas de sanglots tragiques, de détresse profonde, de résignation douloureuse. Seulement une pointe de mélancolie, un vol de papillons noirs dans la tête. Mignon rit, mais pas trop. C'est, je vous jure, une personne comme il faut. Elle fuit, comme les gens bien élevés, la vulgarité des grosses joies. Mignon garde ainsi un certain équilibre ; elle unit la tristesse poétique à la gaîté décente ; elle charme sans troubler, elle émeut sans jamais donner à réfléchir ; elle a dans sa petite étrangeté un rien de distinction qui captive. Bref, Mignon, c'est gentil, c'est coquet, c'est original, c'est d'un cachet, ma chère... ! C'est enfin, comme son nom, mignon, mignon, mignon. Ah ! que la jeune fille, pour peu qu'elle incline à réaliser l'ingénue habituelle, modèle compris entre l'agneau bêlant de Scribe et l'évaporée de Pailleron, sait donc bien communier en Mignon !

Madame a gardé de Mignon un souvenir exquis. Mignon lui rappelle ses quinze ans et ses premiers émois, ses fiançailles et ses

timides aveux. En écoutant Mignon, elle soupire et gémit ; l'amertume de ses larmes lui suscite le goût de leur candeur passée ; car en songe elle a été Mignon, et elle a, comme Mignon, aimé le beau Wilhelm et détesté Philine.

Quant à Monsieur, il dit : « Mignon, mais comment donc? Connais-tu le pays...? O printemps, donne-lui ta goutte de rosée !.. J'ai su cela par cœur... » Non que, au fond, il lui plaise beaucoup de sortir. On se blase, et les artifices d'une scène provinciale n'illusionnent que les jeunes. Mais sans trop la subir, il se rend compte, sur des esprits moins faits, de la séduction de Mignon. Puis, l'œuvre est de tout repos, donc, provisoirement, pour une femme, un très bon placement de sentimentalité. Comme spectacle de famille, on ne peut trouver mieux ; on est là entre soi, on voit tout ce qu'il y a de bien dans la ville. Les convenances sont respectées. Facture musicale, langage et situations, tout a cette couleur neutre et terne, cette excellente tenue, ni lâchée, ni guindée, et comme cet accent qui fleure l'honnêteté, la bonne moralité. Cela rassure, inspire confiance. Arnolphe peut y conduire Agnès ; rien n'y

altérera la pureté de la vierge, ne la déveloutera ; les mystères du mariage n'y inquièteront pas sa pensée innocente. D'ailleurs, il est admis qu'il faut pour l'enfant et la femme de la religion et Mignon.

Et on retient une loge. Et on avance le dîner, et on accourt en fredonnant des bribes de romance. Point de déception, ou alors on rejette la faute sur les acteurs. Mignon n'est plus discutable. Mignon est par définition l'héroïne délicieuse d'un chef-d'œuvre, la figure centrale du plus beau poème musical, le portrait sur le vif, ou mieux la réalisation surprenante de l'amour virginal qui s'ignore. Critiquer Mignon, c'est s'attaquer à une sorte de dogme imposé par la splendeur immanente qu'elle revêt, affermi par la force des choses, consacré par le temps et sanctionné par Arthur Pougin.

A l'étranger, Mignon excite la même admiration. Les capitales, comme les grandes et petites villes, l'applaudissent, et nous sommes désolés d'apprendre à ceux de nos lecteurs qui pourraient l'ignorer que deux des meilleurs théâtres d'Europe, celui de Bruxelles et celui de Munich,

l'honorent du même culte enthousiaste que Brunnhild ou Isolde. Bayreuth, il est vrai, affecte de dédaigner Mignon. Certains pensent que c'est par jalousie. Le bruit, comme on le sait, courut d'une transaction permettant à Mignon d'alterner sur la scène, dès la saison prochaine, avec la célèbre Kundry. Ainsi nous eussions eu le scandale d'un public, fidèle jusqu'alors aux vraies Muses, glorifiant tour à tour les niaiseries romancières d'une fillette et les incomparables splendeurs musicales d'une héroïne hautement symbolique, pécheresse ardente et servante du bien, reine de l'enfer et farouche messagère du Saint-Graal, à la fois Hérodiade et Marie-Madeleine ! O profanation du temple mystique où retentissent aussi les prières d'Elsa et les cris guerriers des Walkures ! Malédiction à la scène sacrilège que n'eût purifié la vertu d'aucun rite ! Quoi qu'il en soit, rumeur fondée ou non, peu importe, puisque la condamnation de Mignon rend impossible une coupable tentative de ce genre.

Répandue par l'audition théâtrale, par la fortune des sélections diverses pour piano et autres instruments, pour fanfares, harmonies militaires et orchestres, cette

musicalité s'est imposée partout, a envahi, saturé, corrompu les milieux les plus réfractaires en apparence. Qui ne connaît, au moins par lambeaux, les motifs principaux de l'œuvre qu'elle inspire ? Le peintre en bâtiment, au haut de son échelle, chante : « Elle ne croyait pas en sa candeur naïve ...» L'orgue de Barbarie moud en chevrotant le refrain : «C'est là que je voudrais vivre.» La jeune fille, pour se récompenser de son zèle à l'étude ennuyeuse des sonates de Mozart, amuse son doigté nonchalant au coquet entr'acte du deux. L'indifférence, ou l'excès d'indulgence, ou l'aveuglement déplorable de certains musiciens aptes pourtant à comprendre, les a gagnés à demi à sa cause ; faute de s'interposer, les voilà complices d'un crime perpétré avec une adresse consommée. Leur nom lui sert de pavillon. Comment accuser une personne pourvue de si belles relations? Elle dit : « Vous voyez, je ne suis pas si coupable, puisqu'un tel et un tel, compositeurs de talent, auteurs d'opéras renommés, m'approuvent, m'entourent de leurs acclamations ! »

Oui, c'est une affection contagieuse et peu de personnes y échappent. Comment

écarter le fléau, nous demande-t-on parfois? Quel traitement suivre, quelle hygiène adopter? Les contaminés peuvent-ils recouvrer entièrement la santé musicale? Faut-il distinguer entre ceux qui sont plus ou moins infectés, qui ont subi les accidents primitifs, secondaires, tertiaires? On fit grand bruit, il y a quelque temps, d'un spécifique dit : l'anti-mignonnette. C'est se moquer du monde, et nous mettons en garde nos lecteurs contre cette invention ; dûe à des charlatans, livrée à la publicité par des entrepreneurs de réclame, elle n'a, en réalité, ni force ni vertu. Selon nous, il n'est pour se guérir qu'un remède, et pour se préserver qu'un sérum : pousser le plus avant possible sa culture musicale.

Cependant, si le gros de la masse s'enivre de cette liqueur pâteuse, motif de douce ivresse à l'usage des familles, et qui, par le goût de la composition, rappelle le faux kummel et la fausse chartreuse verte que les ménagères économes font avec de l'alcool bon marché et des parfums vulgaires, et qu'on boit aux soirées du dimanche en jouant aux dominos, aux cartes, aux petits jeux innocents, les vrais musiciens n'ont jamais cessé de protester. Leur minorité

demeura longtemps sans influence. On ne les aimait pas, on les tenait à l'écart ; ils passaient pour haïr la mélodie, pour n'admettre la musique qu'à l'état d'équations algébriques, d'abstractions chiffrées, obscures et un peu folles. Les conversations, les journaux exprimaient, renforçaient l'opinion générale, en les montrant, les caricaturant comme des positivistes pédants qui réduisaient l'harmonie en formules, qui ravalaient un art d'inspiration à une science implacable, qui au lieu d'un idéal capricieux, fantaisiste, de splendeur, de délicatesse ou de grâce, enseignaient stupidement à la foule, avertie de cette erreur grossière par son seul instinct esthétique, l'émotion sèche, purement intellectuelle, du mathématicien.

Le prétexte plausible, si on le comprend bien, de maintenir la tradition des œuvres dont ils avaient la garde, n'inclina que trop l'Opéra et l'Opéra-comique à enrayer le mouvement nouveau ; du moins ils ne le suivirent que de loin et de très mauvaise grâce, et on les vit fermer impitoyablement leur porte aux héros de tendances musicales trop récentes. Ce ne pouvait durer. Le progrès rapide du sentiment public chas-

sait de plus en plus leurs fidèles qui venaient augmenter l'affluence aux concerts. Bien leur en prit de quitter leurs allures renfrognées et boudeuses ; leur généreux accueil envers certains compositeurs arrivés, déjà moins notés comme révolutionnaires, leur ramena les auditeurs éclairés.

Il nous sied d'oublier qu'ils laissèrent quelquefois à des scènes étrangères la primeur d'opéras ou de drames musicaux que le nom de l'auteur garantissait dignes d'intérêt. Ils réparèrent cette faute en leur donnant ensuite une hospitalité opulente, même fastueuse.

Leur répertoire est maintenant entièrement renouvelé. Ils représentent des œuvres variées, toujours intéressantes, sans pourtant sacrifier au succès du moment, fût-il très légitime, la mise périodique en valeur de certains opéras surannés, secondaires par le talent qu'ils offrent, importants par leur rôle dans l'histoire musicale. Car n'oublions pas qu'un théâtre d'Etat est aussi un musée proposé à la conservation des œuvres types de chaque école.

Tout serait pour le mieux si nous pouvions voir plus souvent à la rampe des

ouvrages de jeunes compositeurs. Aussi réclamons-nous ce théâtre d'opéra populaire qu'on nous promet depuis de longues années, sorte de scène d'avant-garde et d'essai, aux places à bon marché, et donnant le plus souvent possible des spectacles gratuits. Ce théâtre se proposerait deux fins : les jeunes musiciens prendraient la mesure de leurs forces dans le cadre nécessaire à leur œuvre ; quant à l'enseignement musical par la scène, par le déroulement dramatique, excellent, plus frappant que par le concert ou la leçon du maître, complétant l'étude minutieuse, y suppléant même dans une petite mesure, il viendrait comme au devant du public ; plus longtemps en contact, l'auteur et l'auditeur, en même temps qu'ils se formeraient mieux, en arriveraient à un échange d'effluves, à une entente secrète, très propice à l'art musical.

La mode s'en est mêlée. Important facteur d'évolution, cause aussitôt qu'effet, motif déterminant non moins et encore plus qu'objet déterminé, elle agit aujourd'hui dans un sens favorable. On affectait jadis d'ignorer, de mépriser la musique difficile, savante, visant haut, chargée de

signification : il est devenu de bon ton de l'aimer. Snobisme pitoyable, mais d'un résultat excellent. Sans rechercher ici, selon de nouvelles théories, si le jeu musculaire, si l'effort extérieur, si le geste, précède ou suit l'émotion qui lui reste liée par une loi invariable, il est certain qu'une tendance générale, qu'une disposition d'esprit, qu'un état affectif, peut être puissamment renforcé, et même créé, provoqué par ses signes ordinaires de manifestation, pourvu, bien entendu, que ces signes aient assez de durée, ainsi que de vigueur, pour créer l'autre terme du rapport nécessaire. Le goût qu'on s'impose, s'engendre de lui-même, l'admiration qu'on feint finit par devenir sincère. Puis, à force d'entendre, on parvient à comprendre un peu mieux. Par l'opération plus fréquente, bientôt comme instinctive, spontanée, de pesage, de contrôle, l'appréciation se nuance, le jugement s'épure et s'affine. En sorte que l'éducation d'esprit se fait souvent sans qu'on y pense.

L'atmosphère parisienne se musicalisant, les journaux de musique, dont plusieurs végétaient, ont recruté des abonnés ; d'autres se sont fondés, qui semblent au-

jourd'hui très lancés. La critique musicale tient une place importante dans les feuilles politiques, dans les revues littéraires. Comparez la situation de Marnold au *Mercure*, de Bellaigue à la *Revue des Deux-Mondes*, de Willy à l'*Echo de Paris* — pour ne citer que ces trois-là — à celle autrefois d'un Héquet, d'un Scudo ou d'un Blaze de Bury. Des livres de toute sorte concernant la musique ont paru : essais, études, biographies, ouvrages d'érudition, de vulgarisation. Il y en a de bons et de mauvais. N'importe ! Cela prouve et avive la préoccupation.

La musique est entrée au foyer domestique. Confidente discrète, elle conseille à son tour. Elle suscite ou transpose les rêveries. Professeur d'émotivité, elle entretient la vibration nerveuse. De son écho persistant dans l'esprit, non moins que de ses ondes sonores, elle accompagne, comme une basse en sourdine, elle enveloppe, comme un réseau diaphane, les menus actes de la vie quotidienne ; car vous savez qu'échappée d'une table d'harmonie, des cordes vocales ou d'un pavillon porte-voix, elle se tasse dans l'oreille et y reste parfois jusqu'à la fatiguer. Condamnée comme

barbare et digne de mépris, elle résiste aux ordres d'exclusion, et plus vous la chassez, plus elle vous obsède de ses refrains stupides. Elle pousse même l'effronterie jusqu'à exagérer ses tendances au moment où les vôtres se trouvent à l'opposé, jusqu'à passer en fredon sur vos lèvres qui n'y consentent point. Heureusement, elle est non moins souvent bienfaisante. Douée d'un merveilleux pouvoir d'adaptation, elle épouse votre humeur, elle s'imprègne de votre sentiment ; par un changement de rythme, par des modulations, par des nuances de facture ou de style, elle attriste son chant d'allégresse afin de renforcer votre mélancolie, ou elle crible de sourires enchantés la douleur qu'elle exprime pour exalter un peu plus votre joie. Elle sait aussi renouveler ses thèmes selon votre état sensitif, combattre le découragement, lâche devant ses splendeurs, et, pour un instant, vous restituer vos forces de jeunesse, vous rendre beau et puissant comme un dieu.

Dans les soirées mondaines, elle chasse en un coin du salon le badinage et le chuchotement, ne permet que comme un intermède les valses aimées des jeunes couples ; se ménageant un cercle autour du piano

dressé comme un autel, elle impose l'attention nécessaire pour ouïr le grand air, admirer la sonate ou le morceau d'ensemble. Elle s'insinue dans les plus frivoles compagnies, et saisit comme prétexte le concert de la veille, la première d'un opéra ou la révélation d'un talent pour ramener à elle l'intérêt, la conversation générale.

On ne l'aime pas toujours pour elle-même, avouons-le, ou d'un amour très désintéressé, et les motifs sont souvent déplorables qui conduisent les parents à confier leur jeune fils à un professeur de violon, de piano. Ils n'ont pas pour but d'enrichir sa sensibilité ; ils ignorent ou ils estiment mal la valeur de l'émotion artiste. Ils parfont ainsi son éducation extérieure. Ils pensent qu'un talent, même médiocre, de musicien, rehausse la distinction, donne un certain genre, ajoute une suprême fleur au chic. La société, croient-ils, lui épargnera moins ses faveurs ; il verra s'ouvrir les salons plus nombreux ; et surtout ces cercles de famille dont on sait l'exigence, et où on n'est admis qu'au grand choix. Ces fréquentations lui vaudront un prestige qui le recommandera auprès des personnes influentes ; de ce fait,

sa situation pourra s'améliorer et s'accroîtront les chances de beau mariage. D'autres qualités sans doute sont nécessaires, et celle-ci, isolée, compterait peu. Il suffit qu'elle ait son importance. C'est un atout de plus, et un grand. Il en faut si peu ! répète-t-on. Une seconde raison, et meilleure, les décide ; la musique occupera les loisirs du jeune homme, et l'ennui, qui sort de l'oisiveté, ne le poussera pas au café, dans la rue, chez les filles, parmi les mauvaises connaissances.

Plus important sera pour la jeune fille de savoir le piano. Les lois coutumières, ici, sont impérieuses. La bonne éducation implique cette connaissance, autant que celle de l'orthographe et des civilités. Qui sait si cette nécessité toute conventionnelle n'admet pas comme excuse principale notre sensation de voir la femme dégager de son attitude de pianiste, de son jeu délicat, de son élégance de doigté, un charme délicieusement poétique? Sous ses efforts très doux, semble-t-il, les ondes musicales s'échappent de l'instrument à cette fin d'accuser, de parfaire sa personnalité. Sa grâce revêt alors toute la fluidité qui lui sied. L'essor des notes cristallines du

clavier manifeste ses aspirations de dégagement matériel et de son désir d'envol dans des blancheurs confuses, toutes tendances sensibles là seulement, refoulées d'ordinaire par les brutalités de la vie. La part d'imprécis, de nuageux, de languide, et aussi de céleste, d'ardemment idéal, qui est dans la musique, nous paraît rencontrer un milieu favorable, et même définitif, dans sa pensée comme ouatée de rêve, dans la courbure fuyante de sa plastique. Impression sans doute non point fausse, la musique n'étant bien souvent pour la femme qu'un exutoire purement sentimental, mais non tout à fait juste, car au fond la musique prend sa valeur en soi, dans la hauteur de son inspiration et dans l'excellence de son style, indépendamment de l'ambiance, de la qualité du rendu, ainsi que des émotions passagères dont nous la faisons l'interprète.

Ce talent, qu'impose l'éducation, prouve peu, on le sait. Etre bon pianiste et être vraiment musicien, ce sont deux choses distinctes. Elles peuvent se trouver réunies et elles le sont parfois ; elles peuvent aussi, le cas est plus fréquent, exister l'une sans l'autre. Combien de

pianistes virtuoses dépourvus de critique, sentant tout à rebours, n'employant la musique qu'à traduire leurs états de sensibilité, qu'à leur procurer des avantages pratiques, qu'à leur conquérir des suffrages d'estime, d'admiration ! Néanmoins, l'appareil est chargé ; que survienne l'occasion et peut-être jaillira l'étincelle. Qu'a-t-il manqué, pour s'épanouir, à tel sujet bien doué, à tel tempérament fortement préparé? Presque rien, la rencontre d'un vrai compréhensif, quelques bonnes lectures de critiques, des analyses sérieuses de partitions, ou certaines auditions. Faute de ce rien, le germe est mort dans l'œuf.

Lentement, comme toujours, la province a suivi. Là aussi, il y a un progrès remarquable. Si Donizetti, Meyerbeer et Adam attirent toujours la foule, on monte chaque année une œuvre applaudie à Paris. L'œuvre ayant réussi est reprise ; elle enrichit le répertoire, d'où les plus usées disparaissent et qui va ainsi se renouvelant. Presque partout, Des Grieux et Sigurd se sont installés à la place de Bertram et de Fra Diavolo. *Lohengrin* a fait son tour de France. On s'essaie aussi quelquefois au classique. Savez-vous qu'on a joué la *Flûte*

enchantée à Besançon, *Fidelio* à Toulouse et *Orphée* à Angers? Quel meilleur cautère sur la plaie infectée par *Mignon* ! On ne compte plus les malades guéris par cette médication. Aussi rendons-nous grâce aux municipalités généreuses qui maintiennent la subvention théâtrale. Elles croient simplement satisfaire au désir d'un public avide de spectacle et d'émotions scéniques ; elles atteignent un but plus important : hausser le niveau musical, dont l'évolution retentit, comme toujours en art et en littérature, sur la direction de l'esprit, partant, d'une façon détournée, sur les mœurs, et combattre, par cela même, la souveraineté néfaste de *Mignon*.

Si pourtant le prestige de cette fille éhontée n'a pas sensiblement baissé, c'est que la plupart de ceux qui vont l'entendre sont encore dépourvus de culture musicale, et même du sens critique le plus élémentaire. Pour n'avoir de fidèles que dans un seul parti, elle en compte tout de même un grand nombre. Allez à l'Opéra-comique, à Paris, le jour où elle paraît en scène, vous n'y verrez aucun de ceux qui y étaient la veille quand chantaient, par exemple, Eurydice, Mélisande ou Senta. Et notez que,

seuls des héros du genre, les mignonistes conservent la faveur.

Bien entendu, nous ne parlons pas des dragons de Séville, des picadors et des contrebandiers, mis en rut par le fumet ardent de la Carmencita qu'ils suivent en groupe à la piste. Ceux-là, tant qu'il y aura des musiciens, et pensant en musique, on les vénérera, on leur rendra hommage.

Sans Daniel et Betly, tout eût sombré de notre père Adam. Son bijou est à jamais perdu dans le bois où nul ne chante plus la ronde polissonne des fraises. Son toréador est un pître à côté de l'amant de la Carmencita. Sauf celle des blanchisseuses, nous proscrivons les reines, même d'un jour. La race des postillons est éteinte. Quant aux jolies filles, nous les cherchons à Perth, non à Gand. Seul, le pêcheur amené par Dennery du Bagdad des califes, où il dormait depuis plusieurs mille et une nuits, persiste à se réveiller sur la scène.

Aucun des héros qui durent au vieil Auber une carrière aussi longue que brillante n'est resté pour aider Haydée, l'esclave grecque, à surnager sous le pont des soupirs. Ils ont tous péri dans la mémoire

d'un public insensible. Encore la pauvre fille n'a-t-elle plus que le souffle. Ses soirs sont comptés. Elle pâlit aux feux de la rampe. Les bravos isolés ne la réchauffent plus.

Jusqu'en leur ouverture, le clinquant des *Diamants* se dépeint dans une musique de cirque. La part du diable, du dieu et de la bayadère aux bonnes grâces du parterre, n'est plus que de l'histoire, et ancienne. Tant pis pour les trois journées de juillet si l'amour sacré de la patrie, d'écriture trop vulgaire, électrisa les foules !

La reine Margot et autres échappés du romantique pastiche de Mérimée prolongent l'agonie de Hérold,dont le petit-fils, Ferdinand, comme père et grand-père, est doué d'un talent littéraire manifeste. Courageuses, les musiques militaires affrontent l'air de fête où Zampa, sur un motif de *Joseph* de Méhul, nous convie de consacrer nos jours au plaisir, à la foli-i-e.

La gloire boieldivine s'éclipse avec les grâces fanées de la *Dame blanche*. Celle-ci, octogénaire, pourrait remplacer sa gouvernante au rouet. Verra-t-elle ses cent ans? « Fuseaux légers, tournez, tournez encore jusque-là ! » Pauvre vieille tou-

rière ! Elle eut son petit charme, vous savez !

La cantinière Stella, la vivandière Delna ont ruiné le prestige de Marie, leur aînée, fille du vingt-et-unième régiment. La puérilité musicale, l'ingénuité touchante des dragons de Maillart ne les recommande plus qu'aux enfants, aux matinées des dimanches et fêtes. L'éclair d'Halévy ne nous aveugle plus sur la valeur de sa faible musique. Nous voyons clair aussi dans l'ombre informe de Flotow. Si Massé dédaigna l'archaïsme et la couleur locale, n'était-ce pas un peu par impuissance d'en mettre dans sa *Galatée* antique et attique comme la lune?

Tous ces héros, protégés par Mignon, luttent encore. Mais cette fille internée à quelque Saint-Lazare, les voyez-vous combattre, vieillis et perclus, contre des troupes fraîches commandées par un brave comme Harald, par un preux comme Tristan, par un dieu comme Wotan?

Frapper Mignon, c'était atteindre le genre dans ses chefs, c'était le frapper à la tête, le décapiter. Entreprise néanmoins pleine de difficultés, la moindre maladresse pouvant fortifier la réaction traquée, fu-

rieuse comme une bête aux abois et prête à tout risquer. Puis où trouver un ministère public assez hardi pour braver l'opinion populaire en lançant un mandat d'arrêt contre Mignon, et surtout assez bon musicien pour soutenir l'accusation? Où un président assez habile pour conduire les débats? Où un jury assez compréhensif en musique, et assez conscient de sa tâche pour prononcer la culpabilité?

IV

Cette cour introuvable, nous l'avons vue à l'œuvre, et c'est lui décerner le plus grand des éloges que de dire qu'elle a été égale à sa tâche difficile.

Le chevalier-poète Tannhauser remplissait les fonctions d'avocat général. Nous n'avons pas à présenter ici cet illustre héros. Qui ne se rappelle les études qu'on lui a consacrées, les polémiques que sa personnalité musicale et humaine a soulevées, l'enthousiasme qu'il a provoqué, malgré une cabale criminelle, auprès de certains hommes de lettres comme Baudelaire, Mendès et Villiers de l'Isle-Adam, à

son apparition à l'Académie impériale de musique à Paris, la singulière haine qu'il a inspirée à un compositeur de génie comme Berlioz et qu'il inspire encore à un critique pourtant des plus compréhensifs comme Bellaigue?

On connaît ses succès aux fameux concours de la Wartburg. Il battait ses émules, obtenait tous les prix, décourageait la rivalité des poètes les plus justement renommés. Le valeureux Wolfram d'Eschenbach dut lui céder lui-même la palme maintes fois remportée. Quel homme pourtant, ce Wolfram ! Inférieur comme artiste, et d'une moindre maîtrise dans l'improvisation, mais d'un caractère bien plus noble, d'une énergie, d'une bonté, d'une grandeur d'âme qui alla, on le sait, jusqu'au sacrifice, jusqu'au silencieux renoncement, la forme d'héroïsme la plus rare, la plus haute, la plus méritoire, en même temps que la moins admirée.

Nous n'osons parler du séjour mystérieux de Tannhauser au royaume de Vénus, encore qu'il y prenne on ne sait quelle séduction romanesque. Qui sait si jamais la lumière se fera sur la vie de désordre et d'orgie qu'il y mena longtemps ! Ne le

désirons pas, de peur d'en trop apprendre.

Oh ! cet enfer païen ! Attaché par des lacets de soie à un chevalet de torture plus mol que le sopha de Crébillon le jeune, plus souple et plus profond que le lit de roses des sybarites, le patient est soumis à de honteuses délices, à des luxures savantes, à des perversités inouïes. C'est la période d'initiation. On le livre ensuite aux bacchantes, aux sirènes et aux nymphes. Cette troupe effrénée, sorte de chœur phallique échappé des oscophories dionysiaques, compose, dans une atmosphère enivrante, des jeux qui lui arrachent, avec d'horribles spasmes, des cris de souffrance voluptueuse et des transports d'amour que rien ne peut dépeindre. Pour obtenir les dernières faveurs de la déesse, il doit accomplir certaines prouesses sensuelles sur lesquelles nous n'avons que d'assez vagues données ; ce seraient, paraît-il, des tours de force à vous briser les reins.

Comment décrire les splendeurs impudiques de ce royaume caché dans les profondeurs de la terre ! L'éblouissant décor de l'Opéra ne le rappelle même pas. Qu'est-ce que cette grotte, ce lac bleu, ces naïades en maillot, ces flaques de lumière électrique,

en comparaison des agréments féeriques de ce palais de rêve qu'on nomme le Vénusberg ! Lueurs de chair fraîche et parfums de faunesse à damner saint Antoine, ferments érotiques à rendre nymphomane Elisabeth elle-même, lascivité de motifs musicaux plus cantharidée que ceux de Salomé et d'Esclarmonde Massenet, estampes et peintures plus troublantes que les vues ultra-naturalistes gravées en Belgique pour bourgeois respectables et collégiens vicieux à qui on les expédie en secret, tableaux vivants plus hardis et plus libres qu'aux soirées intimes des Tuileries sous l'Empire, triples chaînes de spintries telles que les inventa Tibère Caprineus, groupes d'après Eléphantis à scandaliser Gilles de Rais, des Esseintes, Priola et Phocas. Bref, une sorte de paradis d'Allah, de musée obscène, de temple infâme, de maison de joie divine, de fornix romain, de Suburre pour chercheurs de sensations étranges, où l'art lubrique d'un Néron et d'un marquis de Sade s'intensifie jusqu'à la plus monstrueuse insolence. N'insistons pas, nous sommes faits d'une telle boue que cette description pourrait nous inspirer encore plus de désir que d'horreur.

Du moins, voyons-nous que ces raffinements lassèrent bientôt Tannhauser. Tout en célébrant sur sa lyre la déesse à la fois bienfaisante et cruelle, tout en respirant sur son sein l'arôme salé des flots dont elle sortit, tout en adorant la pureté de ses formes devenues pour l'Hellade de jadis le symbole de l'harmonie parfaite, tout en apaisant de sa fougue indomptable l'ardeur renaissante qu'elle puisait dans sa jeunesse éternellement radieuse, il la suppliait de le laisser partir, il la menaçait de rompre par la force l'habitude qui le rivait à elle, il la maudissait. Que de fois, meurtri par des chaînes de baisers, par des anneaux et des colliers de bras souples, il rêva de la claire matinée dans les prés, du refrain du pâtre, du tintement pieux de la cloche, du chœur des vierges au tournoi des poètes, des chevauchées et des chasses dans le somptueux cortège du landgrave ! Il se représentait les espoirs et les craintes de sa candide fiancée, misérablement délaissée, et qui l'attendait. Il songeait à la divine mère, sans oser cependant prononcer son nom libérateur. Il regrettait les tristesses et les peines de la vie à l'air libre, incomparablement plus douces à la pensée que les jouis-



sances charnelles qu'il lui fallait subir. Fraîches images, clairs souvenirs, tendres sentiments, qui tombaient en rosée sur son cœur troublé et ses sens corrompus...

Quelle carrière quand on y songe ! Tous les heureux dons : le génie de l'inspiration musicale, la beauté, la vaillance. Tous les succès : la gloire du grand poète, le triomphe du vainqueur, l'amour de la plus pure des vierges et de la reine de volupté, c'est-à-dire des deux types extrêmes de la femme. Toutes les folies de l'homme ivre de sa jeunesse : bravades et équipées, aventures galantes, intrigues se dénouant dans le drame ; puis repentir exalté, ascétisme cruel ; puis rechute, licence sans frein, recherche des plaisirs diaboliques, retour au Vénusberg ; puis nouveau repentir, contrition suprême, effort du pécheur au devant du pardon qui descend, joie du coupable absous et son renouvellement par la grâce sanctifiante. Ne dirait-on pas un héros romantique?

Et pourtant, rien là pour nous en imposer. Nulle ostentation de beau joueur, de grand premier sujet. Rien non plus pour parfaire le spectacle splendide de sa personne multiple, féconde en effets surprenants,

enrichie par des trames où elle passe. Tout est vécu et senti. Pas trace en lui du dilettante. Son amoralité naturelle le laisse plus naïf que le chaste écolier des bons Pères troublé jusqu'en son âme profonde et ses fibres intimes à l'éclair d'une vie luxurieuse, et plus innocent que l'intellectuel, que l'amateur de débauches cérébrales qui compose son moi pour en jouir comme d'un instrument rare, qui l'objective pour le considérer, en curieux, en artiste, comme une succession de tableaux peu communs. C'est au contraire l'homme d'action dans la force du terme ; la spontanéité surprise à sa source et roulant sur sa pente sans plus de dessein criminel qu'un torrent ; la force qui va, mais sans s'en vanter comme le sombre Hernani, et même faute d'y avoir pensé, sans le savoir.

Musicalement, nous ne l'approuvons pas toujours. Nous déplorons la tenue un peu vulgaire, du moins dans ses premières mesures, de cet hymne à Vénus qu'il se plaît, on ne sait pourquoi, à répéter trois fois, avec une ardeur croissante, et chaque fois un demi-ton plus haut. Nous n'aimons qu'à demi son duo du deux avec Elisabeth ; sa diction musicale, d'une forme convenue

et presque italienne, lui prête alors l'aspect d'un ténor d'opéra. Fautes légères, innocentes faiblesses, amplement rachetées par l'émouvante beauté de certains de ses chants. Savez-vous rien de plus angoissant que le récit de son pélerinage?

Tannhauser était, en tant que musicien, digne de ses hautes fonctions. Sa valeur dans le drame religieux qu'il conduit d'une voix inspirée nous garantissait sa parfaite compétence. Nos craintes ne portaient que sur son caractère. Quelles principales qualités doit offrir l'avocat général, sinon la maîtrise de soi-même, le sang-froid, le sens critique ? Or, les voyons-nous chez l'ancien fiancé de sainte Elisabeth? Rien n'égale son mépris pour la modération, pour la retenue et la prudence du sage. La réflexion, le calme méditatif lui sont en horreur. Il cède à son caprice, à son élan, à son premier mouvement. Son esprit violent, passionné, présomptueux, téméraire, sa fougue aventureuse, son goût des solutions extrêmes, font vraiment de lui l'homme des tempêtes et des crimes. Tous les déboires de sa vie tumultueuse viennent de là. Pourquoi cette colère, aux paroles du rude Biterolf? On s'explique, on se

justifie posément. Quelle autre folie de chanter l'amour vénérien devant Elisabeth? Ne comprend-il pas qu'il se perd, et qu'il la perd elle-même? C'est de la dernière maladresse. Revenu de Rome, que fait-il? Va-t-il attendre, dans la pénitence, dans les austérités, un nouveau passage de pèlerins? La ville éternelle dresse toujours sur son dôme la croix d'or, symbole du pardon. Un second voyage lui serait peut-être favorable. Tant d'humilité, de repentir, pourrait toucher enfin le pontife. On essaie, au moins ; on épuise toutes les ressources. Il sera temps, si elles échouent, d'aviser, de recourir aux pires extrémités, de fuir le désespoir dans la dépression bienfaisante causée par les sensualités, les débauches. Tannhauser n'y songe pas un instant. Le dieu de Wolfram le repousse? Il invoque la dame de volupté. Et elle accourt, enchantée, pensez donc ! la consolatrice des jeunes hommes affligés. Cette déesse est clémente. Elle se laisse vite fléchir. L'avez-vous offensée? Une prière, une offrande, et elle vous presse sur son sein palpitant, source éternelle de vie. Elle n'a pas l'étreinte dure et froide comme la beauté conçue et chantée par Baudelaire. La caresse de ses bras est

si douce qu'elle inspire l'envie d'y rester suspendu, et le cœur se fond sous son baiser. Il est plus malaisé de la fuir que de repousser ses offres trop pressantes ; la complicité de vos sens ne vous laisse pour défense que l'énergie morale, et que cette arme est faible contre les folles ardeurs de la chair amorcée ! Voici donc, dans sa nudité triomphante, Vénus couchée sur un nuage rose. A mesure qu'elle approche, avec la Cythère de Watteau pour décor et les fêtes galantes de Lancret et Verlaine pour cortège, la chaste nature recule épouvantée. L'atmosphère s'imprègne de parfums enivrants, le thème du Vénusberg déploie en *mi* majeur ses rouges sonorités, et les lutins lient les pieds et les mains du pécheur avec les chaînes solides des luxures. C'en est fait, Tannhauser est damné, est perdu à jamais. Heureusement, et il était temps ! Elisabeth meurt en odeur de sainteté. Le privilège d'élue, de bienheureuse, qu'elle acquiert de ce fait, rend son intercession toute-puissante, et elle obtient d'emblée le miracle de la crosse reverdie entre les mains du pélerin sauvé.

Ah ! nos appréhensions étaient grandes, nous pouvons l'avouer, maintenant que

tout est terminé. Aussi, à notre arrivée au prétoire, quelle joyeuse surprise de voir Tannhauser aussi maître de lui qu'il l'est peu à la scène. Le miracle opéré la veille à l'Opéra sur le coup de minuit transforma-t-il vraiment son caractère, ou cache-t-il sous sa fougue habituelle des trésors méprisés de sagesse? Non moins imperturbable que les juges infernaux, Minos, Eaque et Rhadamante, il rivalisait avec M. Bulot de dignité austère. Et tel il resta jusqu'à la lecture de l'arrêt. Sa présence d'esprit, son équité, sa lucidité de musicien juriste ne démentirent pas notre espoir. Certes, un frisson de colère secoua plus d'une fois sa parole énergique. Comment s'en étonner, et pourquoi l'en blâmer? Ne s'agissait-il pas de juger une bande de misérables commandés par une petite vicieuse, qui, sous ses airs gnan-gnan et sa mélancolie de parade, cachait le plus vide des tempéraments musicaux? *Facit indignatio requisitorium.*

Nos félicitations sans réserve à l'éminent avocat général. C'est là un coup de maître, et qui ne pourra qu'aviver dans les siècles l'admiration qu'impose son génie transcendant.

V

On confie d'ordinaire au président Hans Sachs les affaires de musique criminelle. Il s'en tire à merveille. C'est sa spécialité. Aussi bien, il en a tant conduit qu'il n'est pas étonnant qu'il s'y connaisse un peu.

Il a tout ce qu'il faut, selon nous, pour juger des questions de ce genre. Si d'autres l'égalent en compréhensivité musicale, nul ne le surpasse en droiture, en sagesse, en fermeté d'esprit ; nul ne se possède davantage dans les sentiments de pieuse admiration ou de répulsion forcenée que suscitent quelquefois les héros à la scène ; nul enfin ne sait mieux dégager, dans la complexité des efforts, la vraie qualité d'un talent et son degré de réalisation.

Quant à son passé, qu'on incrimine souvent, nous ne voyons pas qu'on y puisse trouver rien à blâmer, et ceux qui affectent de mépriser Hans Sachs, sous prétexte que ses opinions musicales ont varié, ou ne le connaissent pas ou commettent envers lui une criante injustice.

Rappelons les faits.

On sait qu'à Nuremberg, la corporation des poètes-musiciens dont il faisait partie était tombée dans la plus aveugle routine, dans le torysme outrancier, dans l'absolutisme sectaire. Devenus tout-puissants, maîtres des destinées artistiques, ces malheureux, dans leur témérité, rendaient des arrêts sans appel. Dressés sur leurs ergots de coqs toujours prêts au combat, ils prétendaient soumettre à leurs règles féroces jusqu'aux plus timides novateurs. Qui n'a connaissance de leurs attentats révoltants à la liberté de penser, de parler et d'écrire? Leurs conceptions étroites et surannées faisaient loi. Qu'on blâmât leurs croyances, qu'on revendiquât comme un droit la faculté de juger à sa guise, qu'on niât, ou même qu'on mît en doute leurs articles de foi, ils vous exécutaient sans pitié. Parfois ces autocrates usaient de fourberie. Ils guettaient au passage toute aptitude naturelle ou acquise pour la composition, et l'étouffaient sans autre forme de procès. Néo-origénistes, partisans de Klingsor et amis de Fulbert, ils détruisaient, dans une mutilation monstrueuse, la jeune virilité des tempéraments indociles, ou encore, doués au plus haut point du sens imitatif,

ils raccourcissaient ou étiraient les membres du poète non formé à la mesure des modes.

Ils appliquaient la question préalable à tout candidat ès-maîtrise poétique. Cela constituait l'examen, et c'était, disaient-ils, pour le bien du futur gardien des traditions.

Les appareils, aussi compliqués que baroques, de leur rigoureuse tablature, étaient destinés à ramener les personnalités disparates à une commune unité de grandeur, moyenne d'ailleurs très basse quant à la nature des tendances et à l'inspiration. Ils vous chaussaient du Bref, ils vous lardaient du Long, ils vous cousaient un bec de Pélican-fidèle, ils vous serraient le front d'Aubépin-parfumé, ils vous arrondissaient et écaillaient le dos en forme de Tortue. Les débiles, comme on pense, s'étiolaient et mouraient. Les bien constitués résistaient, mais à quel prix ! Ils perdaient toute trace d'individualité ; au bout de quelque temps, ils se trouvaient conformes au modèle proposé, et étaient alors admis au rang des Maîtres.

Ainsi ces misérables avaient institué une sorte de Terreur, et il faut remonter à Xerxès, à Denys l'Ancien et à l'oligarchie

imposée à Athènes par Lysandre pour rencontrer une pareille tyrannie. Les Tigellins et autres Augustans, les Frères prêcheurs conduits par Dominique, les fameux compagnons de Jéhu et l'association des chauffeurs sont des petits saints auprès d'eux.

Cette cruauté répugnait à Hans Sachs. Il prêchait la concorde et la paix. Naturellement doux, modéré, tolérant et prudent, il ne cachait pas, lorsqu'il y avait lieu, sa juste indignation. Il était du parti de ceux qui ne veulent décider qu'après mûr examen, qui pèsent le pour et le contre, qui repoussent le simplisme et étudient l'affaire dans ses nuances, qui ne s'en tiennent pas au pur rationalisme, à la logique abstraite, qui assouplissent les théories brutales et les contrôlent par l'expérience, qui accommodent les lois aux formes de la vie, qui motivent leurs appréciations, qui doutent d'eux-mêmes et ne croient pas représenter une justice immanente, qui délibèrent avec calme et gardent leur indépendance jusque dans les discussions agitées.

Hélas ! on ne l'écoutait guère ! Que peut une conscience, un esprit pondéré, contre des exaltés, des énergumènes, qui suivent

leur instinct et partent en guerre sans avoir réfléchi. A peine derrière lui deux ou trois timorés, comme l'orfèvre Pogner. Et encore Pogner était-il bien sincère? Hans Sachs, quoique simple cordonnier, et sans grande influence dans la corporation, était fort populaire. Quoique de l'âge d'Arnolphe à peu près, donc un peu mûr pour épouser une vierge, il pouvait faire, tout aussi bien qu'un autre, un gendre très passable. Excès de modestie, et pure coquetterie, de se comparer au roi Marke, vieillard au sang glacé, et dont la bonté, la douceur, toutes les délicatesses de l'esprit ne remplaçaient point les grâces de la jeunesse, et la vitalité, l'ardeur physiologique nécessaire au mari. Quoiqu'un peu massive, un peu lourde, la vigueur de Hans Sachs eût sans doute satisfait une Isolde non troublée par la vue d'un beau gars qui fait le dédaigneux, et joint, à la qualité de blessé soigné de ses mains et guéri, l'horrible privilège, pas plus hostile à l'amour qu'à la haine, d'ennemi déclaré et même de meurtrier d'un fiancé. Quand on a une fille, s'appelât-elle Eva, et fût-elle, par excellence, la Gretchen au teint de lait, aux cheveux d'or et aux yeux de pervenche, on ménage les veufs

sans enfants autant que les célibataires. Cet honnête artisan, aimé, respecté dans la ville, et jouissant du beau titre de Maître-Chanteur, n'était pas, après tout, un si mauvais parti. D'humeur égale, facile, paternelle et enjouée, il devait rendre heureuse une épouse ; sa maison faisant face à celle de l'orfèvre, la jeune fille, à vrai dire, ne quitterait pas son père. La gentille Eva ne détestait pas le bonhomme. Elle avait tant joué jadis, sur ses genoux ! Il la conseillait, l'amusait, lui faisait des souliers élégants. Et lui, le barbon, aimait aussi ce bouton frais éclos. Quoi qu'il fît, sa tendresse, d'abord pure, s'était teintée d'amour. Il avait peine à se dissimuler cette passion croissante ; la violence qu'elle prenait lui causait tour à tour les ivresses et les hontes familières à l'homme d'âge épris d'une ingénue. Incapable de nier ce sentiment, il en venait, et là était la faute, à conclure en secret des pactes avec lui, à plier en son sens une raison trop flexible, à l'approuver. Sauf quand il rentrait en soi-même, quand il se jugeait en conscience, ce qui était fréquent, il consentait à la joie d'aspirer sans remords et sans crainte à la précieuse conquête de l'Eve blonde. Tou-

tefois, il gardait ce beau rêve au fond de son âme fière ; il le couvait, le cachait, par prudence autant que par pudeur, et sur cette violette bien enfouie, qu'aurait pu faner le grand jour, il répandait en bonhomie mousseuse, son fin sourire, sa gaieté judicieuse, ses réflexions piquantes. Bulle d'imagination, en effet, et qui creva, simple château de cartes, et qui s'écroula, à l'apparition de Walther de Stolzing. Tout fiançait ces jeunes gens, leur âge ardent, leur amour manifeste, et jusqu'à cette heureuse disparité qui faisait de l'un le symbole des tentatives violentes, des révoltes, et de l'autre celui de la règle, de la tradition, de la foi, sortes de points extrêmes, de contraires, que leur union devait réconcilier et fondre dans la splendeur d'une harmonie nouvelle. Hans Sachs connut sa folie. Il ne maudit pas le destin. Pas d'amertume, et nulle ironie dans sa désillusion. Ne l'avait-il pas prévue? Le sage ne doit point s'attarder. Par-dessus les tombeaux, en avant ! comme dit Gœthe. C'est un jeu stérile, de peser, dans l'inactivité, ses tristesses. On bâtit aussitôt sur les ruines de son cœur, mais sans en combler les bas-fonds, dont il sied au contraire de faire une crypte

sainte, propice à la piété du souvenir, et à tout recueillement. Il refoula donc ses espoirs. Or, qui sait si Pogner n'en conçut, n'en souhaita, même n'en provoqua pas, au moins sourdement, la réalisation? Nous tendons à le croire, et si nous le voyons parfois, aux séances, appuyer les avis, d'une voix d'ailleurs bien timide, bien faible, de son confrère et voisin, c'était plutôt, pensons-nous, pour ne pas affliger, décourager, un prétendant possible à la main de sa fille que par convictions artistiques. Le brave orfèvre avait trop l'esprit lourd et borné, trop les tendances dogmatiques des autres poètes-musiciens pour comprendre leur insuffisance de culture et de goût, et pour approuver sincèrement celui qui les désapprouverait.

En sorte que Hans Sachs représentait tout seul l'opposition, et ce dont on peut s'étonner, c'est que, sans appui, et de l'unique autorité qu'impose peu à peu un grand caractère au service de nobles convictions, il soit parvenu à ruiner le crédit de cette association despotique. Que d'efforts nous cache ce résultat aperçu de trop loin ! Faute de nous représenter avec quelque énergie le régime tyrannique qui

pesait alors sur la poésie musicale, nous voyons mal les prodiges de courage, de fermeté constante et avisée, qu'il fallut opérer pour l'abattre. Ressources de la tactique en chambre, finesses de dialectique, escarmouches oratoires, combats à coups d'arguments passionnés, retraites feintes, mouvements de discussion tournante, toutfut utilisé. Nousne connaissons bien, de séance, que la dernière, celle fixée, avec quel coloris et quelle intensité d'expression ! dans le procès-verbal wagnérien ; mais que d'autres, dont les traces sont perdues, par manque de sténographe, musical ou autre, où Hans Sachs prépara dans des luttes acharnées un triomphe dont il doutait lui-même !

Et c'est ce héros, honnête homme et grand homme dans la force des termes, que vous avez l'audace d'attaquer ? Vous voulez rire, n'est-ce pas ? Jamais, entendez-vous, jamais Hans Sachs ne partagea les sentiments stupides de ses confrères. Sans avoir, sur le but à atteindre, des idées bien précises, il sentait bien que l'art, que l'art vrai, n'avait aucun rapport avec le système saugrenu imposé par la corporation. Rappelez-vous donc cette ar-

dente discussion le jour où Walther de Stolzing fut admis à prouver son mérite. Beckmesser, avec une rage joyeuse, criblait le tableau noir des fautes commises contre les règles du traité officiel ; les Maîtres, hurlant de fureur, dansaient le pas du scalp autour du chevalier, qui d'ailleurs, dédaigneux, fort de son sentiment inspiré, de sa radieuse ivresse de poète, n'en continuait pas moins son chant d'épreuve, mêlant seulement à l'improvisation de fougueuses paroles d'anathème. Hans Sachs écoutait, surpris, cette musique nouvelle, maladroite ci et là, mais vivante, émue, embrasée. Quelle différence avec l'art refroidi, usé, émasculé par la scolastique prétentieuse, barbare et purement formelle des pontifes ! Il s'interposa. Vainement, on le conçoit. Nul ne pouvait l'entendre. Allez donc apaiser une bande de fanatiques ! Autant s'adresser à des lions rugissants !

Il rentra tout perplexe. Des bribes de poème l'obsédaient, lui revenaient aux lèvres. Assis à l'atelier, devant l'établi, maniant le fil poissé, le cuir et le tranchet, ou frappant sur la forme, il essayait de le reconstituer. La richesse d'inspiration l'en-

chantait ; d'autre part, des fautes importantes le blessaient. N'était-il pas des lois émanant de la nature des choses, et ces lois le génie lui-même pouvait-il les enfreindre? N'avions-nous pas conscience d'une divine harmonie, d'un ordre souverain, qui sous un conflit, un chaos d'apparences, et plus loin que l'horizon sensible, serait dans l'univers ce que la logique est dans l'esprit humain? Et cet équilibre suprême, n'était-ce pas la tâche magnifique du poète de le réverbérer dans son œuvre, comme c'est celle du peintre de fixer sur la toile animée l'âme même d'un paysage épars, multiforme ou tronqué.

Hans Sachs fut ainsi amené à comprendre qu'il ne manquait rien autre à ce jeune chevalier si bien doué que d'avoir pris conscience de soi-même par l'expérience, la souffrance, le travail et l'étude. De rogner ses ailes d'aigle, comme le voulaient les maîtres, il n'était pas question ; il devait apprendre à diriger son vol, et non plus au gré d'un caprice enfantin, mais selon un tracé, et en faisant des courbes qui, sans alourdir son allure juvénile, l'aideraient à se perfectionner, à acquérir l'ampleur, la force et la justesse.

Walther de Stolzing dut à ses sages conseils de composer son merveilleux ***Preislied***, poème total, non seulement par sa beauté transcendante, mais comme réconciliation symbolique de l'art et de la vie. Le peuple et le poète y virent confondues leurs tendances par endroits si contraires, et le sentiment simple, rude et lourd, puissant parce qu'il est d'une seule pièce, empreint encore de l'instinct animal d'où il sort, s'y unit sans effort à l'idée qui se sait, se possède. Par sa splendeur, cette réalisation dessilla les yeux, réveilla l'intellect engourdi des bonnes gens acceptant passivement, comme des bêtes résignées, et même avec respect, la féroce autocratie des Maîtres, et la plus unanime, la plus auguste des révolutions populaires délivra en un jour, sans effusion de sang, la cité gothique de Nuremberg.

Notons en passant que c'est la seule fois, à notre connaissance, que l'art pur, si peu accessible à la masse, parce que nécessairement savant, parce que recélant des trésors dont on ne sait pas jouir si on ne l'a pas appris, s'associa sans se nuire l'art d'en bas, l'art des humbles, parfois inspiré, et alors délicieux en son genre, d'une exquise naï-

veté, mais toujours maladroit et souvent inepte, très grossier, sans valeur d'aucune sorte, et, de ce fait, atteignit en musique un si haut degré de beauté.

Hans Sachs, en somme, ramenait en pleine humanité l'art égaré dans l'intransigeant formalisme, dans l'application de vieilles règles dépouillées par l'usure, par le temps, du sens qui les justifia. Il le revivifia dans l'étude, le plia à la contemplation intellectuelle et rêveuse à la fois, le soumit à l'examen des choses, le teint frémissant au sein de l'univers qui doit le pénétrer, le noyer, afin de compléter, de renouveler celui qu'il est lui-même. Il lui enseigna à comprendre, à sentir et à interpréter la nature, dans sa beauté diverse, dans son ordre caché, dans ses dessous de mystère. Il lui proposa la transcription sincère, sans parti pris d'école, non seulement du spectacle, rare ou commun, que nous offre la vie, mais encore des hantises, des chimères les plus vaines, des songes subtils qui s'en vont en fumée quand on veut les saisir. Il ne faut que la divination, que l'intuition fortifiée par le travail heureux, ardent, fier, un peu fou, et pourtant ordonné, méthodique, pour trouver

partout la pépite abondante, l'isoler de sa gangue et enfin la ciseler.

Le sens de cette réforme apparaît plus clairement si le promoteur en est considéré comme un autre Boileau, mais moins systématique, moins absolu et moins limitatif dans sa législation, moins partisan d'une facture unique, arrêtée, décrétée, si excellente fût-elle, moins méfiant à l'égard des talents juvéniles qui parfois, il est vrai, par orgueil ou jactance, parfois aussi, hâtons-nous de le dire, par conviction d'artiste, par conscience de leur véritable destin, dédaignent les routes frayées, et s'en vont par monts et par vaux, ivres de liberté, pleins d'audace et de révolution. Car, n'est-ce pas, l'avant-garde n'est pas moins nécessaire à une armée en marche que l'arrière-garde, sans compter les flanc-gardes. Un Boileau enfin plus méditatif, plus épris de vie intérieure, et de tout ce que nous sentons de confus, de vague, de subtil, d'inachevé, dans les ténèbres de notre subconscience.

Que dire du caractère et de la vie privée de Hans Sachs? Tout se tient dans cet homme, et il nous suffirait d'exprimer qu'il fit preuve, dans toutes les circonstances,

des qualités de mesure et de pondération que nous lui avons vues en musique. Pourtant, s'il faut citer des traits, rappelons que, tout en encourageant l'amour de Walther et d'Eva, il les empêcha adroitement de s'enfuir, ce qui, loin d'accroître leurs chances de mariage, les eût singulièrement compromises. Avec une modestie qu'on ne saurait trop louer, il laissa au jeune chevalier franconien tout l'honneur d'une victoire qu'il l'avait cependant aidé à remporter. En ridiculisant ses confrères dans l'odieux personnage de Beckmesser, il acheva de détruire leur prestige. Enfin et surtout, l'antithèse naturelle de jeunesse et vieillesse lui parut se poursuivre au delà d'une fiction de poème ; il conçut que sa maturité n'inspirait à la vierge, curieuse de bien autres mystères, qu'un sentiment de filiale affection, et non seulement il cacha sa passion, mais il mit tout en œuvre pour unir ces jeunes gens, et c'est en souriant qu'il les fiança tous deux.

Que cela se soit accompli sans souffrance, certes non ! Ecoutez le prélude du trois, construit sur trois motifs : le thème de l'émotion profonde, la chanson biblique et le troisième choral, dit Choral de Hans

Sachs. Ecoutez surtout son monologue, d'une philosophie si haute, désenchantée mais non découragée, non froidement sceptique ou railleuse, où il médite sur la vanité du désir, sur la beauté du renoncement, sur le bienfait de l'indulgence. La raison parle, et en elle l'homme veut se consoler ; mais il y parvient mal, et comme il dut saigner, le cœur du cordonnier poète !

Tout désignait un tel homme pour conduire les débats dans l'affaire. La musicalité de Mignon, pour être différente de ses anciens confrères de Nuremberg, aussi bêlante, fadasse et sottement élégiaque que celle de Beckmesser était sèche et aride, l'égale du moins par la pauvreté de l'inspiration et la faiblesse du talent déployé. Il était ainsi mieux à même que quiconque de la juger à sa méprisable valeur.

On savait aussi son impartialité. Inaccessible aux pressions d'aucune sorte, il résisterait aux offres sonnantes de Wilhelm, aux prières d'un vieillard qui cherche à attendrir son juge, aux œillades dangereuses de Philine, et enfin à la séduction, si puissante sur un homme de cet âge,

d'une robe courte cachant mal les formes naissantes d'une jeune fille.

Quant à céder à la colère, à user de violence, à agir sur l'esprit des jurés, on l'en savait incapable, et ses ennemis même reconnaissaient sa parfaite loyauté. Enfin il avait si longtemps et si courageusement combattu de néfastes despotes qu'on lui pensait l'habileté nécessaire pour mener à bien un procès de l'issue duquel ne dépendait rien moins que la civilisation musicale.

Nous allons voir que ces espérances n'étaient pas téméraires.

VI

Après plusieurs récusations, le jury se trouva composé comme il suit. Nous re marquons, à droite du Président :

1° Fervaal. Fils des Nuées et prince de Cravann. Héros mystique, pieux chevalier, descendu tout armé d'un vitrail. On distingue sur son corps translucide la trace des lames de plomb qui le fixaient au verre. Il paraît souffrant, et somnole ci et là en *la* dièze. On dit que sa blessure s'est rou-

verte ; on sait qu'il la reçut dans une embuscade de brigands sarrasins. Arfagard, sombre figure d'apôtre, se tient derrière son siège.

2° Don José. Age : vingt ans et toutes ses dents. Physionomie : bronzée et ténébreuse. Costume : pas d'unité. Bigarrures pittoresques. Quoique déserteur, a gardé une réelle tenue d'art. Attitude : superbe, admirée de toutes les assistantes, vierges micaëlistes et jeunes cigarières de Séville. (Qui ne les a pas vues n'a pas vu de merveille.) Les vieilles aussi, croyons-nous, goûteraient de sa peau de beau mâle. Profession : contrebandier, — un vrai, pas d'opéra-comique. Diction musicale : toute extérieure, sans dessous, mais d'une venue ardente, d'une netteté incisive, d'une chaleur qui sent la fournaise et le rut.

3° Mathô. Originaire de Rouen, nous dit en rugissant Flaubert, qui amena son illustre homonyme du désert de Lybie à Carthage. Nous n'en croyons rien. Ce chef de bande a trop fière et haute mine. Il porte en écharpe le manteau de Tanit. On le voit souvent, d'un geste impatient, écarter son esclave Spendius qui lui parle à l'oreille.

4° Siegfried. Ce nom signifie : joyeux dans la victoire. Siegfried est en effet, comme nous l'assure Brunnhild, « le rejeton des dieux, le trésor du monde, le splendide adolescent promis, le héros au rire enchanteur ». Naïf, ignorant, toujours étonné et ravi comme d'un spectacle neuf, comme d'un monde qu'il découvre. Il a l'âme sautillante de l'oiseau perché sur son épaule et qui lui sert de guide dans les aventures qu'il traverse. Un rien l'amuse. Il joue avec son cor d'argent, sa peau d'ours, son épée ressoudée. De temps en temps il crie : « Hoho ! Haheï ! Lustig, lustig ! » Comme juré, il n'est pas ordinaire.

5° Samson. Un géant. Mais abattu, consterné, ombre de lui-même. Tel un chêne immense foudroyé. Sa douleur muette fait mal... Ses cheveux commencent à repousser. Parfois il jette sur nous un regard hébété.. L'oculiste nous dit qu'il lui rendra la vue. S'il faut en croire l'éminent praticien, le Danite, pas plus que Strogoff, n'eut la prunelle atteinte. Aveugle, non. Mais il restera borgne. Un œil suffit, à la rigueur, pour tourner la meule, diriger sa marche parmi les praticables, chanter en *ré* bémol un refrain d'amour avec

quelque dame Deschamps, Héglon ou Margyl, et renverser un temple de carton. Et pourquoi Saint-Saëns, qui pratique tous les genres, n'écrirait-il pas dans sa voix un Horatius Coclès? L'ombre de Méhul, qui traita ce sujet, ne s'en fâcherait pas.

6° Orphée. Le regard inspiré et la lyre à la main, il pleure son Eurydice. Ce poème de sanglots mélodieux le rend indifférent au reste. Nous ne contestons pas que la noblesse émue de son chant n'atteigne à la beauté tragique, et nous sommes sensibles, nous l'avouons, à cette pureté de lignes. Mais un juré ne doit-il pas chasser toute préoccupation étrangère au procès? C'était bien d'un grand air ou d'un hymne qu'alors il s'agissait !

A gauche du Président se tenaient :

1° Don Juan. Très espagnol, avec sa longue cape couleur de muraille. Très grand seigneur, avec son air impertinent, ses manières hautaines, ses fières élégances, son sourire dédaigneux. Très séducteur, avec sa beauté de bellâtre, son torse d'écuyer, sa voix de métal grave, chaude comme un baiser, ses yeux de braise, à la fois impérieux et calins, abîme de perdition ! Brunes

et blondes, grasses et maigres, grandes et petites, villageoises, soubrettes, bourgeoises, baronnes, comtesses, marquises, princesses, femmes de tout âge et de tout rang, Italiennes, Allemandes, Turques, Françaises, sans compter mille et trois Espagnoles, toutes, à sa vue, soupirent et palpitent. Non loin, Léporello, son pourvoyeur, conseiller et valet, attend ses ordres.

2° Méphistophélès (celui de Berlioz). Maillot et pourpoint couleur feu, cornes menaçantes, odeur de roussi et de soufre. Rampant, moqueur, enjôleur. Très dangereux pour jeunes gens et jeunes filles qu'il pousse méchamment l'un vers l'autre. Mais très fort guitariste, excellent cavalier et bon chanteur comique. En somme, malgré tous ses défauts, et, on peut dire, ses vices, c'est quelqu'un.

3° Mylio. Le type légendaire du chevalier breton : pieux, brave, entêté et naïf. Un Du Guesclin mieux tourné, plus séduisant, moins brutal. Particularités : dévot à saint Corentin, fidèle aux chants du pays, auteur d'une petite Marseillaise en mineur qui n'est déjà pas si mauvaise.

Un léger faible pour le romançard. Oh ! si léger !

4° Obéron. Soi-disant roi des Elfes. En réalité, un pur romantique : exalté, orgueilleux, tout en élans, plein de flamme et d'éclairs. D'ailleurs haleine courte, ligne sèche, caractère peu fourni. Il passe, déclame avec une vigueur magistrale et s'en va. Comme juré, un de ceux dont on ne dit rien.

5° Pelléas. Un enfantelet vagissant, mais d'âme vieille comme le monde. Tantôt très proche de la nature, tout en claire fraîcheur, en animalité primesautière, en gracieuse naïveté ; tantôt d'une prescience, d'une divination qui inquiète. A le voir, on le prend pour un simple, pour un ignorant, on croit qu'il ne sait rien ; puis il vous dit de ces choses profondes qui troublent les poètes et déconcertent les métaphysiciens. Excellent juré. A très bien compris que Mignon n'entendait rien de rien à la musique.

6° Falstaff (celui de Verdi). Un pilier de taverne. Large panse, trogne fleurie, rire bachique. Deux garçons de café, Bardolfo et Pistola, lui apportent sans cesse

des hanaps d'hypocras. Ce manège amuse l'assistance.

Comme on le voit, la tenue des jurés ne fut pas absolument correcte. Nul ne garda l'impassibilité, et cette neutralité de dehors, cet air impartial empreint de gravité qu'on voit aux magistrats non chargés de requérir l'application des lois ou de présider les débats. Chacun obéit à son caractère naturel, le mit en évidence, et même parut, soit par mépris, soit par ostentation, chercher à le forcer. Défaut regrettable, et qui imposa au procès une physionomie bien étrange.

Nous voudrions approuver sans réserve la composition de la Cour, et nous regrettons d'avoir à mentionner cet odieux personnage de Beckmesser, que cette fois encore on a eu l'impudence de nous imposer comme greffier. Enfin pourquoi garder cet homme? Des fonctionnaires ont été révoqués qui le méritaient moins. Si vous lui conservez un reste de pitié qu'il n'excite pourtant guère, mettez-le à la retraite. Au besoin, donnez-lui une pension. Tout ce qu'il vous plaira, pourvu que nous ne le voyions pas.

Il n'a nulle compétence musicale. Comme

insignifiance ou sottise, son luth vaut celui du bonhomme Lothario, ce qui n'est pas peu dire, et si nous préférons encore sa sérénade à cette petite ordure que Laërte appelle un madrigal, c'est qu'avec la meilleure volonté on ne peut rien rêver ni écrire de plus chastement sale et de plus musicalement répugnant que les chants mignonistes.

La musicalité de Beckmesser est si bien adéquate à celle-là qu'il n'a pu s'empêcher, de son siège, de faire aux accusés des signes d'intelligence. Nous l'avons vu, ce Basile, ce frénétique Onuphre, envoyer en dessous, du bout de ses doigts arrondis, et tout en feignant de se gratter la lèvre, un baiser à l'héroïne elle-même, et nous tenons de bonne source que pendant une suspension d'audience il adressa, par le pompier de service, un billet galant à Philine.

Direz-vous qu'un greffier n'a pas à faire usage de savoir juridique, musical, esthétique, philosophique ou autre, et que sa tâche se borne à dresser avec exactitude le procès-verbal de séance? Alors c'est au caractère de Beckmesser que nous nous en prendrons. Le titulaire d'une fonction rétribuée ne doit-il pas avoir certaine tenue

morale, et est-ce trop exiger d'un officier public une parfaite honorabilité, quelque respect humain, quelque souci de bienséance et de civilité?

Or, rappelez-vous le rôle de Beckmesser dans la corporation. C'était le plus intolérant, le plus orgueilleux, le plus infatué de son titre ; le plus esclave de la routine ; le plus inintelligemment et méchamment réactionnaire, antidémocratique, entêté d'injustice, le plus haineux, le plus violent et le plus venimeux dans l'injure.

Qui déroba le poème le *Preislied*, et qui l'arrangea, ou mieux le dérangea, pour le faire passer sien et duper l'assistance? Si ce n'est pas là de la pure canaillerie, qu'on nous le dise ! Vous alléguerez que ces faits sont anciens, qu'il y a prescription. Civilement, c'est possible. Mais moralement? Hans Sachs, comme toujours, fut trop bon. A force d'être bon, on est bête, dit le proverbe. Il eût dû déférer ce triste individu à la correctionnelle. A sa place, nous n'aurions pas eu tant de scrupule.

La meilleure excuse en faveur de Beckmesser, c'est qu'il n'est qu'à moitié responsable. Eh ! oui ! on n'est pas bête à demi quand on s'imagine que la gracieuse Eva

va prendre pour mari un pédant vieux et laid comme vous l'êtes, quand on pense l'emporter, au concours des poètes, sur un jeune chevalier d'un génie aussi manifeste que Walther, quand on pousse l'oubli du ridicule jusqu'à aller de nuit, en pleine rue, chanter une sérénade dont l'effet évident devait être d'ameuter les bonnes gens et de provoquer toutes sortes de représailles.

Beckmesser, mon ami, c'est peu d'être une canaille et un pleutre : vous êtes un idiot. Et vous êtes aussi un grotesque. Mieux encore, vous êtes, par excellence, le fantoche, le godiche. Il y a, dans votre personne, on ne sait quelle gaucherie, quelle rencontre de tics, quel déséquilibre bizarre, qui appelle la raillerie. Savez-vous que vous déshonorez le prétoire, que vous attentez à la majesté de la Cour? Croyez-nous, dépêchez-vous d'aller planter vos choux. Tenez-vous coi, faites le mort. S'il vous reste un peu de liberté d'esprit, tâchez de vous former à l'étude des belles œuvres, lisez des livres de critique musicale, suivez les conseils de Hans Sachs, d'Adolphe Jullien, de Jean d'Udine, de Chamberlain, de Charles Malherbe, d'Alfred Ernst, de Raymond Bouyer, de Julien

Tiersot, de Georges Vanor, de Jules Combarieu, d'Adolphe Boschot, d'Emile Baumann, etc. Peut-être finirez-vous par voir clair en vous-même et par reconnaître vos torts. C'est la grâce que je vous souhaite.

Le rôle d'huissier audiencier était tenu par le hérault de Henri Ier l'Oiseleur. Des hommes d'armes du roi Marke, coiffés du heaume, le hast au poing, gardaient les portes. En prévision des troubles, un escadron des dragons d'Alcala, en tenue de campagne, dégageait les abords de la place.

VII

L'entrée des accusés provoqua une vive curiosité. Les héros de Flotow, de Maillart et d'Auber leur firent une ovation, couverte aussitôt par les huées du parti de Wagner, de d'Indy et de Gluck.

Mignon, Philine, Wilhelm et Lothario prirent place au premier banc, en face du Président. Derrière s'assirent Laërte, Jarno, Frédéric, le Baron et le Prince. Au delà, comédiens, zingari, bourgeois, paysans et

autres choristes. Puis, maigre et plate à faire peur, et visiblement pauvre sous ses colifichets, l'Orchestration.

Rumeur et bousculade. On se dressa, on monta sur les bancs. Comme au théâtre, on braqua des lorgnettes. Bardés de fer, les policiers cornouaillais intervinrent.

O surprise ! Mignon portait son costume du un. Les loques clinquantes dissimulaient ses formes. « Est-ce une fille? est-ce un garçon? » demandaient comme Philine des sauvages peu vêtus.

Quel était son dessein? Pensait-elle que la Cour la prierait de danser ce fameux pas des œufs qui rapproche chaque soir, autour du tapis de Bohême, les choristes curieux, et voulait-elle, par un nouveau refus, forcer Jarno à lever un bâton menaçant et exciter ainsi la pitié?

Nous croyons plutôt qu'elle espérait séduire le jury. Quoique bête comme une oie et chantant comme une cruche, elle se rendait compte du danger qu'elle courait. Elle n'ignorait pas que si la multitude des gens non cultivés, et en général le parti arriéré, la vénérait, l'aimait, les progressistes la tenaient en mépris. Son avocat lui avait conseillé de jouer le rôle

de l'hétaïre Phryné, mais sans la musique de Saint-Saëns, qu'elle eût été incapable de comprendre. Peut-être la Cour, comme jadis l'héliée grecque, l'acquitterait-elle à cause de sa beauté.

Pour être un héros d'une musicalité supérieure, on n'en est pas moins homme, et tel personnage absolument hors pair, dieu païen comme Wotan, ou prêtre-roi du Graal comme Parsifal lui-même, pourrait céder au prestige émouvant de sa jeunesse traînée au banc des criminels, oublier toutes les charges dont des confrères jaloux l'accablaient et subir malgré lui, par réflèxe, le tumulte des sens.

Puis, qui ne sait qu'un tendron en tenue équivoque, un travesti plus ou moins polisson, est aux sens fatigués des vieillards ce que la crudité, le fruit vert, le piment, le vinaigre, ou tout aliment irritant est à certains estomacs capricieux, délabrés ou nerveux? N'avons-nous pas vu, il y a quelque temps, un homme d'âge mûr, heureusement étranger (car enfin, sans fierté, on n'aime pas à avoir des compatriotes de cette sorte), s'éprendre de la trop jeune Vita? Sans chercher si loin, le roi Marke, qui prêta avec tant d'obligeance

sa police à la Cour, ne donne-t-il pas sans cesse à l'Opéra le spectacle honteux, ou du moins pas très propre, de sa passion sénile pour Isolde? Et Bartholo, et Monte-Prade, et don Ruy Gomez de Silva? Faut-il parler des amours ancillaires? Je vous le dis en secret, le Maître de Chapelle est au mieux avec sa cuisinière. Le sculpteur Fabrice se meurt d'amour pour sa jolie servante. Quant à la Serva Padrona, elle est, si vous voulez, surannée, mais vieille non pas, et toujours maîtresse de son maître, elle le mène Dieu sait comme ! Et que d'autres exemples !

En soi, le projet de Mignon n'était pas si absurde. Mais voilà, il n'aurait pas fallu qu'elle chantât. Dès qu'elle ouvrit la bouche, tout charme disparut. Elle eut dû le prévoir. Phryné elle-même, et Aphrodite, et les plus belles héroïnes de poème eussent été condamnées si elles s'étaient exprimées sur ce ton.

Très brune, l'air sombre et ardent, la fille Mignon, dans ses traits généraux, n'est pas sans ressembler un peu à son original, l'enfant adorable de Gœthe. Sa beauté sauvage, pas banale, tire l'œil, et, au premier abord, elle eût excité plutôt la

sympathie si ceux qui la connaissaient bien n'eussent eu présent à la mémoire que, sauf les apparences — et encore ! car Barbier et Carré ont cru devoir les retoucher — c'est-à-dire la tenue, l'état-civil, le caractère et le plan de conduite, elle n'était qu'une copie déformée, qu'un portrait mal venu, qu'une image réduite et mise à la portée des naïfs, ou, mieux encore, qu'une interprétation très grossière et très fausse de la véritable héroïne, sœur cadette, comme on le sait, de Marguerite et de Charlotte, et que d'ailleurs, depuis quarante années, il n'était pas de jour qu'elle ne commît, à l'étranger comme en France, son crime d'attentat musical.

Conformément à l'article 310 du code d'instruction criminelle, Hans Sachs procéda d'abord à l'interrogatoire.

Le Président. — Comment vous appelez-vous?

Mignon. — On m'appelle Mignon, je n'ai pas d'autre nom.

Le Président. — Votre âge?

Mignon. — Les bois ont reverdi, les fleurs se sont fanées ! Personne n'a pris soin de compter mes années.

Le Président. — Votre père, votre mère?

Mignon. — Hélas ! ma mère dort, et le grand diable est mort !

Le tout sur un *do* dièze, d'une voix sourde, avec une gravité, une gravité triste et presque douloureuse, au-dessus de son âge.

Tant de mystère intrigua George Brown, brave et bel officier, mais pas beaucoup plus psychologue que le capitaine Jussat-Randon, son commensal au mess. « Je n'y puis rien comprendre..., » fredonna-t-il au père de son filleul.

Jean, toujours en noce, la prit pour Margot, et une pointe de vin bleu à la voix éraillée, il chanta : « Mignon, Mignon, lève ton jupon ! La danse commence, au son du crincrin et du tambourin... »

Non loin, les exempts du guet, du temps de Charles IX, murmuraient : « Elle est charmante !... »

Le Président, se penchant, dit avec bonté à Mignon :

— Mon enfant, vous n'avez pas toujours suivi des bohémiens et chanté sur les places. Apprenez à messieurs les jurés où s'est écoulée votre enfance.

Mignon ferma les yeux et parut réfléchir. Un silence attentif, prélude de la tempête, épuisait l'assistance. On sentait les cœurs battre. Les regards se tendaient d'impatience, les oreilles se dressaient d'inquiétude. On n'avait eu jusqu'ici qu'un prologue. Le procès, en ce qu'il avait de poignant, de sensationnel, allait seulement commencer.

Soudain, comme inspirée, Mignon s'adressa à Hans Sachs, et chanta, sur l'air infâme, trop connu hélas ! et qui fit, comme le dit Lamartine du drapeau tricolore, non le tour du Champ-de-Mars, mais le tour de l'Europe :

— Connais-tu le pays où fleurit l'oranger...?

Tonnerre d'applaudissements et hurlements de rage, bravos et poings crispés, trépignements de joie et sifflets, extase convulsive et colère spasmodique ! Qui disait donc que nos sens pacifiés par leur propre fatigue, par les injures du temps, par l'expérience et par l'éducation, affaiblis par les victoires fréquentes de l'esprit sur le corps, soumis au contrôle sévère de la raison, cédaient moins à l'ardeur instinctive? Et qui disait donc que l'influx céré-

bral, dans son trouble soudain, n'ébranlait plus qu'à peine le lourd matériel de réalisation extérieure, et que d'ailleurs cette faiblesse évidente de réaction physique avait pour excellent effet de ralentir d'emblée l'effervescence psychique? Pure chimère, vraiment ! Ceux qui ont assisté avec nous à cette séance d'une violence sans pareille reconnaîtront que Taine exagérait bien peu quand il disait que l'homme d'aujourd'hui était tel que l'anthropopithèque, ou du moins que l'homme des cavernes, avec cette toute petite différence qu'au lieu d'égorger son ennemi pour un morceau de poisson cru, il l'égorgeait pour un morceau de poisson cuit.

Comment peindre l'aspect frénétique de la salle ! C'était pis qu'à la Chambre un jour de séance orageuse. Des deux camps séparés par l'allée du milieu, on s'invectivait. Les injures se croisaient ; puisées pêle-mêle dans l'argot des faubourgs, dans le répertoire de certains polémistes et dans les partitions dramatiques, elles sifflaient à l'oreille, bourdonnaient sous les arceaux sonores, ricochaient ci et là et allaient s'écraser sur les murs avec le bruit d'explosion des dum-dum.

Parmi les marchandes de marée, Lange et Clairette, réconciliées, narguaient le Président. Pas bégueules, fortes en gueule, le poing sur la hanche, elles le criblaient d'insultes bravant trop l'honnêteté pour être répétées autrement qu'en latin.

Masaniello, toujours pour les moyens extrêmes, ne parlait de rien moins que de massacrer les jurés. A la tête de jeunes Napolitains, il chantait : « Malheur à eux ! J'en fais serment, de les frapper j'aurai la gloire ! »

Vaine jactance ! Que pouvaient toutes les partitions d'Auber-Scribe contre le cri vengeur poussé par les Walkures ! « Hoiotoho ! Héiaha ! » hurlaient les vierges guerrières en brandissant la lance. Et ces clameurs sauvages remplissaient d'épouvante les plus chauds partisans de Mignon.

Les jurés non plus ne pouvaient se contenir. Certes, nous leur donnons tort. Mais qui donc, parmi ceux qui ont le goût formé, entendrait de sang-froid la romance de Mignon? Que d'autres, s'ils veulent, leur jettent la première pierre ! Nous-mêmes, qui écrivons ces lignes, frémissons d'une juste colère.

Mathô disait en triolets : « On nous ou-

trage ! » Et montrant le poing à Mignon : « Qu'elle tremble ! » ajoutait-il.

Samson, tout infirme, tout blessé qu'il était, contemplait l'épaisseur des colonnes qui soutenaient la voûte. Ayant calculé, par la loi d'Ohm $R = e/i$, leur résistance spécifique, il la mesurait à la force éprouvée de son bras. Oh ! en lançant un fier *si* de poitrine, ensevelir sous le palais détruit ces musiciens infâmes !

Siegfried sonnait à pleins poumons, sur son cor enchanté, la fanfare de défi.

Mylio, après avoir compté ses adversaires, s'encourageait en chantant : « Pour les rejeter dans l'ombre, le Seigneur les compte aussi... »

Terrifiants sous l'armure, les hommes d'armes, allant de groupe en groupe, purent enfin arrêter le tumulte. Il était temps. L'ivresse belliqueuse s'emparait des plus doux. On avait tout à craindre. C'eût été une horrible bataille, une tuerie.

Tandis que, *manu militari*, on expulsait les meneurs, Tannhauser et Hans Sachs apaisaient les jurés. Donner un tel exemple, quelle honte pour la Cour ! Avait-on oublié l'article 319? Nul ne devait parler sans autorisation.

Le Président avertit l'auditoire que toute marque d'approbation ou d'improbation était absolument interdite. Qu'on se tînt sur ses gardes ! Il ne préviendrait plus. L'interrupteur serait mis à la porte, sans préjudice des peines édictées par la loi.

Mignon ayant recommencé sa romance, le vacarme reprit.

— C'est bon ! dit Hans Sachs agacé. Vous faites partie d'une bande de bohémiens. Mais vous ne vous sentez pas de leur race. On vous maltraite. Vous servez d'esclave aux gens de la roulotte. Dans les bourgs, on vous force à danser, et les badauds font cercle pour vous voir. Jarno, votre maître, encaisse la recette. On le dit très brutal avec vous. Est-ce vrai qu'il vous frappe?

Mignon. — J'ai partagé sa honte et sa misère. Bien que j'aie redouté sa colère, je ne lui en veux pas.

Le Président. — La froide Allemagne vous attriste. Vous avez de vagues nostalgies. Vous rêvez d'un pays plus clément.

Mignon. — Du pays des fruits d'or et des roses vermeilles !

Fervaal, à ces mots, s'écria tout radieux: « De fraîches roses du midi...! » tandis que

Méphisto, toujours enjôleur, et comme s'il engageait quelque Faust à se coucher sur un lit embaumé, susurrait avec grâce : « Des roses, de cette nuit écloses...! »

Vous dire le charme soudain ! Ah ! la suave bouffée, le bon air pur, le clair rayonnement ! Plus rien en nous d'amer ni de sombre. Trame, décor, personnages, tout avait revêtu la tonalité triomphale de *fa* dièze majeur. Au son d'un hymne de victoire, notre âme épanouie s'envolait à grandes ailes vers des sphères inconnues.

Passez d'un cloaque dans un jardin fleuri, et vous comprendrez la douce sensation qu'on éprouve en quittant l'atmosphère méphitique de Mignon pour le domaine enchanté de Guilhen ou le royaume des sylphes, ce royaume fût-il au bord de l'Elbe.

Pour toute réponse, le Président jeta aux deux jurés un coup d'œil irrité. Puis il dit à Mignon :

— Vous vous souvenez d'une salle aux lambris d'or peuplée d'hommes de marbre, d'une cour où l'on danse et d'un lac transparent.

Mignon, avec flamme. — C'est là que je voudrais vivre !

Chaque parole de cette fille attisait les passions. Cette fois, Hans Sachs, impatienté, frappa la table de l'alène orfévrée qui lui servait de couteau à papier.

— C'est intolérable, dit-il. A la première interruption, je fais évacuer la salle.

On savait bien que non. C'eût été le huis clos, et la veille, au conseil des ministres, on avait décidé de donner aux débats la publicité la plus large. Sinon, avait-on dit, en cas de condamnation, les amis de Mignon allégueraient sans doute la production de certaines pièces secrètes, et, en cas d'acquittement, ses adversaires accuseraient les jurés de prévarication, de traîtrise, d'antipatriotisme.

Reste la question d'indécence. Certes, à notre avis, la musique de *Mignon* est d'une malpropreté révoltante. Dans l'œuvre d'art, l'indécence consiste, non pas comme le croit l'excellent sénateur Bérenger, dans le réalisme excessif ou la sensualité de la forme rendue, de l'idée exprimée ou de l'acte décrit, mais dans la vulgarité, la bassesse d'inspiration, et dans la pauvreté du talent. Nudité, volupté, mots ici sans valeur. De même que le succès, que la célébrité, cela ne prouve ni pour ni

contre. Quand ce critère, cher au puritanisme, aura cours officiel, l'art, se voilant la face, s'exilera dans une autre planète. Alors que devenir ! Nous mourrons de détresse. Car il faut bien l'avouer, c'est lui notre sauveur.

De chastes histoires, dorées sur tranche et reliées avec luxe, choisies comme prix d'excellence dans les pensionnats de jeunes filles, et de pieux romans écrits par de bonnes dames pour l'édification de leur prochain en butte aux horreurs de la littérature actuelle, sont d'un faux, et d'un fade, et d'un puéril, et d'un bête qui les rend très dangereux. Belle pâture pour l'esprit !

La platitude, le simplisme épais et béat, la mièvre sentimentalité porte à la luxure triste et honteuse. Agents de corruption, de dépression, ces livres ! Ils vous font à la longue une âme niaise, sottement larmoyante, étroite, toute déjetée, bourgeoise dans le mauvais sens du mot. Pouah ! nous en condamnerions fort gaiement les auteurs comme coupables d'attentats impudiques.

Et puis, est-ce un dogme, en métaphysique, que la finalité éthique? Les systèmes

dualistes, qui lui donnèrent naissance, sont en étrange posture devant la philosophie d'aujourd'hui. Malgré son mépris pour l'apparence formelle, pour la soi-disant évidence, l'idéalisme, complet ou mitigé, individuel ou panthéistique, offre une réelle séduction scientifique, et la solution esthétique du problème de la vie a du moins l'avantage de systématiser, d'unifier, sans violence comme sans ambition, la conception intégrale de l'être.

Néanmoins, nous pensons que, malgré le dégoût qu'elle soulève, la musicalité de Mignon devait être jugée en public. Ne donnons pas une portée générale au proverbe selon lequel il faut laver son linge sale en famille. Si nous étions contraints d'aller en groupe compact à la fontaine, et de nous y purifier au grand jour, nous regarderions à deux fois avant de nous souiller.

On ne craignait donc pas les menaces de Hans Sachs. On savait qu'il n'avait pas le droit de les exécuter. Mais individuellement, ainsi qu'on venait de le voir, l'expulsion n'était pas défendue, et chacun pouvait craindre pour soi. Aussi s'apaisa-t-on un instant.

Le Président. — Wilhelm, votre complice, vous achète à votre vilain maître. Vous l'aimez, et vous êtes jalouse de Philine. Hélas ! il faut le quitter. Vous voilà folle de douleur et de rage.

Mignon. — Ah ! ah ! ah ! Ah ! ah ! ah ! (Le rire sur un *fa* dièze, les pleurs sur un *la* dièze.)

Le Président. — Tout à coup on crie : « Le théâtre est en feu. » N'avez-vous rien à dire?

Mignon. — J'avais prié Dieu de frapper le palais, de le réduire en poudre et de l'engloutir sous un torrent de feu.

Comme on le sait, la partition permet de chanter à l'octave inférieure le *la* sur lequel vient tomber le mot feu. Rendons cette justice à Mignon qu'elle ne profita point de cet *ad libitum*.

Le Président. — Vous arrivez enfin en Italie. Dites-nous votre joie.

Mignon (C barré. *La* bémol. *Allegro moderato*. La blanche vaut 80 au métronome.) — Je suis heureuse. L'air m'enivre. Mon cœur a cessé de souffrir...

Le Président. — Assez. Messieurs les jurés apprécieront.

Un faune, qui était venu passer l'après-

midi au prétoire, et qui jusqu'ici avait fait bonne contenance, n'y put tenir davantage et sortit. Il allait voir, dit-il, quelle ombre Mignon deviendrait. Ce faune, même en son prélude, s'exprime par énigmes. Qu'il soit ou non de la race des sphinx, on comprend que d'une musicalité impalpable, fluide, subtile, toute en nuances, jusqu'à « couler pour l'essaim éternel du désir », il goûte peu ces sottes pastorales florianesques, ces flonflons idylliques pour gros bourgeois qui sirotent leur café au beuglant bien famé où fleurit la romance.

Le Président. — Grâce aux reliques de la cassette : une écharpe d'enfant...

Mignon. — D'or et d'argent brodée...

Le Président. — Un bracelet de corail...

Mignon. — Trop petit pour mon bras...

Le Président. — Et un livre d'heures, Spérata en délire...

Mignon. — Je vois, je sens, je ne puis dire...

Le Président. — Se reconnaît la fille de Lothario.

Mignon. — O Dieu ! je te bénis. J'ai retrouvé mon père et mon pays !

Le Président. — Wilhelm vous dit : « Je t'aime ! »

Mignon. — Son cœur n'est-il plus à Philine?

Le Président. — Et le tout, comme on s'y attendait, finit par un mariage.

Mignon. — O joie ineffable et divine !

Le Président. — Mais avez-vous conscience de l'absolue nullité musicale que vous représentez?

L'avocat général Tannhauser, qui prenait des notes, releva vers Hans Sachs sa belle tête de chevalier poète.

— Le médecin légiste, dit-il, a déclaré Mignon responsable.

Le Président. — Ecoutez-moi, Mignon. Vous êtes accusée d'avoir criminellement engendré, et de répandre chaque jour, par la représentation à la scène, par la partition, par l'abondance de morceaux pour instruments isolés ou groupés, une musicalité dont la mièvrerie, la fadeur, la vulgarité prétentieuse, bref, la pauvreté lamentable, constituent un défi au bon sens, un outrage à la pure beauté et enfin un vrai danger moral.

Mignon, stupide, les cheveux sur les yeux, resta muette. Puis, devant l'insis-

tance de Hans Sachs, elle trépigna et dit en *sol* mineur :

— Ne m'interrogez pas, je ne répondrai plus.

Ces paroles irritées piquèrent l'avocat général.

— Ah ! petite fanfaronne ! dit-il. Et c'est toi qui t'avises de chanter? Va, tes airs romançards ne valent pas un coup d'épée. *Das galt wohl wahrlich keinen Streich !...*

LE PRÉSIDENT. — Réfléchissez, Mignon. Un aveu influencerait favorablement le jury.

Peines perdues. Cette petite ne se contenait plus. Et traitant Hans Sachs comme un autre Jarno :

— Non, non, non ! dit-elle. Je brave ta menace. De t'obéir à la fin je suis lasse.

Sanglotante, grinçant des dents, elle s'affaissa, en une sorte de crise, entre les bras du bonhomme Lothario qui pleurait. « Ne meurs pas, chère enfant ! » disait-il, tandis que Wilhelm, se précipitant, s'écriait : « Dieu ! Qu'a-t-elle donc? »

Un murmure de compassion se propageant dans l'assistance, l'avocat général haussa dédaigneusement l'épaule.

— Pure comédie ! dit-il. Elle fait cela tous les soirs.

VIII

Le Président donna la parole à Philine. Bien différente, celle-ci ! Coquette et pimpante, l'humeur folle, pas l'ombre de raison, sans mœurs et sans foi. Très poupée à la mode. Les façons d'une grande dame, d'une courtisane célèbre et d'une comédienne de haut rang.

Connaisseuse en beaux hommes. Très fine mouche en amour, très perfide quoique bonne fille et très séduisante pour qui aime ce genre-là.

Soprano sfogato. La voix en gargouillade aigüe. Des vocalises sans trêve, des perles de rire et des trilles sans compter. Comme virtuosité, comme science des gorgheggi, rendrait des points à la reine de la Nuit et à celle d'Angleterre, à la fiancée d'Edgard et à celle de Jean.

D'ailleurs sans aucune intention musicale. Des notes à foison, mais vides, de pure forme, et disposées sans art. Pas de prétention au vécu, au senti, au profond,

comme chez Mignon ; beaucoup au gracieux, au suprêmement élégant, au délicatement pervers, au fin du fin de l'esprit.

Priée de décliner ses nom, prénoms et qualité, Philine répondit, *tempo di polacca* et comme si elle chantait un grand air :

— Je suis Titania la blonde...

Nous nous y attendions. Hans Sachs aussi. Il l'arrêta d'un geste excédé. Puis il dit, très vite, comme pour en finir avec cet interrogatoire fastidieux :

— Je vous demande pardon, vous vous nommez Philine. Ange en falbala, toujours sous les armes, et essayant vos charmes, vous décochez à tous votre plus doux sourire. Trouvez-vous charmant le galant qui soupire, vous n'hésitez pas à le dire.

Philine ne semblait pas plus déconcertée que la grande Thérèse ou Clarisse Mérelli. Jouant serré, en séductrice consommée qu'elle était, et déployant toute sa grâce voluptueuse :

— Qui m'aime me suive ! dit-elle. Et toi, dieu des amours, sois notre convive !

Provocante au-delà de toute expression, elle fit mine d'enlever d'une œillade la foule enthousiasmée et de la traîner en-

chaînée à ses charmes. Le Président la retint. Il dit :

— On vous présente Wilhelm. Il est beau garçon, il vous plaît. Vous l'ensorcelez.

PHILINE. — Que voulez-vous, chacun m'admire ! Jeunes et vieux, chacun soupire pour mes beaux yeux !

Et allez donc les doubles croches, les notes piquées, les fioritures ! Une cascade de cristal ! Quant à la valeur musicale, inutile d'en parler, n'est-ce pas?

LE PRÉSIDENT. — Vous posez pour la gracieuse sylphide. Vous prétendez que, dans la brume, sur les flots couverts d'écume, on vous voit, d'un pied léger, voltiger. Ce sont vos propres paroles. N'est-ce pas exagérer un peu?

PHILINE. — Nullement. En riant, je parcours le monde, plus vive que l'oiseau, plus prompte que l'éclair.

LE PRÉSIDENT. — Ce qui n'empêche pas le beau Wilhelm de vous délaisser pour Mignon.

PHILINE. — En ce pauvre monde où nous sommes, si la femme est sans foi, que dirons-nous des hommes !

LE PRÉSIDENT. — Pour le reprendre, vous ne négligez rien. Vous le suivez en

Italie. Et pour détruire, au moment où il opère le mieux, le charme de Mignon, vous jetez entre eux, du fond de la coulisse, votre thème musical. Vains efforts. Wilhelm secoue l'obsession. D'ailleurs, cela ne prouve pas en faveur de son goût. La romance de Mignon est encore plus mauvaise que la polonaise de Philine.

PHILINE. — Et n'ai-je pas mes charmes pour me venger un peu? N'attendez pas de moi des soupirs et des larmes. Dès que je le voudrai, tous les cœurs prendront feu.

LE PRÉSIDENT. — Quelle poésie, quelle musique! Vous ne sentez donc rien?

PHILINE. — Je suis reine des fées. (*Montrant sa baguette magique.*) Voici mon sceptre d'or. (*Montrant ses couronnes.*) Et voici mes trophées.

LE PRÉSIDENT. — Eh quoi ! pas le moindre regret? Messieurs les jurés apprécieront. Asseyez-vous.

Et il appela :

— Wilhelm Meister.

Wilhelm se leva. Vingt ans, svelte, bien fait, de tournure dégagée, l'œil vif et la voix chaude. De ceux dont les femmes disent en ton de *mi* majeur : « Quel est ce beau coureur d'aventures ? »

Un Werther avant le mariage de Charlotte, et d'humeur moins pédante, moins morose, moins encline au tragique. Ne porte pas au front le signe de la fatalité. Et non un abîme de passion, non un esprit qui s'écorche aux pointes de sa critique. Un bel écervelé, simplement. S'amuse et jette sa gourme.

Très homme-sensible. Galant, romanesque et naïf. Vous savez son histoire? Il veut les séduire toutes et se laisser prendre à toutes.

Catogan, revers bleu barbeau, épée au côté et bottes molles. C'est du moins la tenue de l'emploi. Ci et là s'habille en fantaisie. A Paris, préfère le velours noir comme plus sobre.

En musique, vaut Mignon, c'est tout dire. La romance, dans sa fadeur la plus niaisement pleurarde. Ces gens-là vous rendraient enragé.

Le Président. — Wilhelm Meister ! Un beau nom, un nom de roman très pensé, très vécu. Presque un nom de poème, et sûrement de légende. Un nom de héros immortel, immortel comme vous-même, mais pour d'autres raisons. Hein? Vous dites?

A demi tourné vers Mignon, Wilhelm écoutait, dans une pieuse douleur, la prière qu'elle chantait à mi-voix.

— Des pleurs mouillent ses yeux, dit-il en *sol* mineur.

Le Président. — Il vous ressemble un peu, ce héros. Oh ! extérieurement. Car quant au fond !... Ne l'auriez-vous pas rencontré par hasard, dans vos courses errantes? Car vous êtes l'éternel voyageur. Vous voulez, paraît-il, découvrir l'univers?

Wilhelm. *(Très fat, très jeune-premier, très ténor d'opéra. Bouche en cœur, effets de cuisse. Voix fringante, avec du tremolo, du fondu, et comme un goût sucré, un parfum de vanille quand il parle d'amour.)* — Oui, je veux par le monde promener librement mon humeur vagabonde. Au gré de mes désirs, je veux courir gaiement.

Le Président. — Fort bien, mais... Si l'amour, sur la route, le soir vous tend la main?

Wilhelm. — Je m'arrête et j'écoute sans attendre à demain.

Dans le clan mignoniste de l'assistance, Isabelle de Mergy, la princesse Néméa et Mme de Lusignan-Cornaro, qui depuis un instant donnaient des marques inquiétantes

de tendre exaltation pour le bel accusé, tombèrent en extase amoureuse, et dirent, avec de petits cris de langueur :

— On n'en peut plus ! On pâme ! On se meurt de plaisir !

On se précipita. On les délaça. Des dames offrirent leur flacon de sel. Le docteur Mirouet, qui était de service, accourut. A son rythme allègre en deux-quatre, on dirait toujours qu'il est sur Cocotte qui trotte, qui trotte...

Le Président *(à Wilhelm)*. — Oui, tel est votre grand air, votre air de bravoure, comme on dit. Etes-vous sûr que ce soit une merveille? Hein? Chacun son goût? Sans doute. Mais j'incline à croire que le vôtre n'est pas assez formé. Enfin, messieurs les jurés apprécieront... Or, vous voici entre la chanteuse très légère, Philine de son nom, et Mignon la petite dugazon ; dugazon d'un genre très spécial, dit Galli-Marié : dans le même type, Jeanne amoureuse d'une ombre, et Carmen ; mais celle-ci une vraie femme, aussi riche d'individualité chez Bizet qu'avant chez Mérimée, et musicale je ne vous dis que ça ! des pieds jusqu'à sa tête de sévillane pur sang.

Wilhelm, tout à Mignon, lui murmurait, *con tenerezza* :

— Je suis ravi d'entendre ta voix amoureuse et si tendre !

Le Président. — Si vous m'écoutiez, Wilhelm ! Mignon, c'est l'amour romantique, l'amour passion, avec son infini, son mystère, ses souffrances. Philine, au contraire, c'est l'amour élégant et facile. Vous avez un certain sentiment pour Mignon, mais vous le croyez paternel, et d'abord vous allez à Philine. C'est une fine courtisane, elle sait l'art de se faire désirer. Elle tend ses pièges avec des trilles d'or et des fioritures de diamant.

Une pauvre folle nommée Dinorah, oh ! bien inoffensive, et qu'on avait laissé entrer par pitié, se leva, frénétique, et tendant les bras à Wilhelm, elle chanta :

— C'est moi qu'il aime ! Bonheur suprême, il est à moi !

Puis elle se débattit dans les vocalises d'une grande valse genre philinien. On dut l'emporter. C'est, dit-on, une basse-bretonne.

Le Président (*à Wilhelm*). — Dès que Philine apparaît, vous oubliez Mignon. Et qu'est-ce, en effet, que Mignon auprès

d'elle? Une petite sauvageonne que vous avez sauvée, voilà tout ! Vous n'êtes pas à l'âge où la primeur excite et met en appétit. Un jeune homme est toujours affamé. Plus gourmand que gourmet, il veut avant tout l'abondance. Il préfère aussi la pleine maturité. L'excès même, en ceci, ne le rebute pas. Vive la chair forte, très faite, légèrement faisandée, à son premier degré de décomposition ! Une belle fille plantureuse, bien dodue, pimentée de vice, déjà un peu pourrie, a d'autant plus d'attrait... Mignon voudrait bien rester auprès de vous. Hélas ! tout s'y oppose. Voici qu'il faut partir. Voulez-vous exprimer, devant la Cour, vos adieux à Mignon?

WILHELM (*de l'air d'un papa qui console sa fillette*). — Adieu, Mignon ! Courage ! Ne pleure pas ! Les chagrins sont bien vite oubliés à ton âge !...

Renouvellement du tumulte. Toute la salle soulevée par un vent de folie. C'est beau, le délire de la foule ! Mais comment jouir du spectacle des passions qu'on partage? Lorsque vos plus graves intérêts sont en jeu, il n'est observateur ou dilettante qui tienne ; vous prenez fait et cause, ou si vous avez assez d'empire sur vous

pour vous retenir sur le bord de l'arène, du moins vous sentez-vous frémir d'espérance ou d'angoisse quand tourne ci ou là la girouette des victoires.

Le réveil que l'on sait des haines confessionnelles n'était pas non plus pour calmer. Pourquoi faut-il que, une fois excitées, les passions religieuses s'introduisent dans les débats publics, dans les querelles privées, dans les procès d'affaires, dans les conflits politiques ou sociaux. Envenimer à plaisir sa blessure, s'aigrir encore l'esprit, verser l'huile sur le feu, quelle folie! Ce n'est pas, croyons-nous, pour de seules raisons musicales que les anabaptistes essayèrent de couvrir de la froide nudité de leur choral impie l'onction pénétrante et la chaude poésie des cantiques chantés par les chevaliers du Saint-Graal. Le comte de Saint-Bris, l'âme damnée des papistes, pouvait-il laisser échapper l'occasion ? Ceint de l'écharpe blanche et la croix à la main, il guidait les sectaires contre la sainte phalange, et déjà son épée, bénite en *la* bémol, menaçait la tête de Parsifal, quand Julien, épaulant l'arbalète, lui décocha une flèche, aigüe comme le *fa* dièze qui en accompagnait aux violons le sifflement lugubre.

Nous ignorons encore si la blessure est grave. Ce héros et sa bande, non plus que les partisans de Marcel, — un type bien sommaire, mais d'une frappe énergique, diamant brut incrusté dans le fer, — ne sont pas immortels. Soixante-dix ans pour des personnages d'opéra d'une musicalité aussi inférieure à leur gloire, c'est un âge. Du moins le prédécès du comte n'embarrasserait pas notre Académie nationale. La reine Catherine elle-même viendrait convier les fanatiques au massacre de la Saint-Barthélemy. Cette variante, nullement apocryphe, prêterait quelque grandeur à la scène de la conjuration ; elle obtiendrait sans doute un succès de curiosité et prolongerait l'agonie de l'œuvre surannée.

Les expulsions ne s'opérèrent point sans clameur, ni même sans résistance. Les héros de Scribe-Meyerbeer et Auber criaient à la partialité. La police, en effet, empoignait dix des leurs pour un du parti opposé. Au service du roi Marke qu'elle entend gémir dans une musicalité pas banale, elle s'est formé le goût, et rien d'étonnant que, par instinct artistique, elle les tienne en mépris. Devinait-elle aussi l'opinion de la

Cour et prévoyait-elle la sentence? C'est possible. Remarquons toutefois à sa décharge que les susdits scribistes étaient les plus nombreux et qu'ils manifestaient davantage.

Aussitôt le silence rétabli, Hans Sachs dit au public :

— Certaines personnes croient que l'interdiction du huis-clos m'empêche de renvoyer un nombre trop grand de personnes. Elles se trompent. Même si un seul auditeur est présent, le décret se trouve respecté dans sa lettre. Je préviens donc que, à la première interruption, je prononce une suspension d'audience, pendant laquelle il sera procédé à l'évacuation de la salle. Vous choisirez quelqu'un pour représenter l'assemblée. Celui-là seul rentrera.

Discours d'un ton très détaché, mais qui eut pour effet d'accorder, pour la première fois, les deux camps. On admit tacitement qu'il fallait avant tout assister aux débats, fût-ce au prix de se taire, et Lohengrin, qui engageait l'épée avec l'amiral Lorédan, se contenta de désarmer sur le motif chevaleresque de la gloire ce noble sujet de pendule.

Sans doute, pour quitter les gestes et les

lèvres, la colère n'en restait pas moins dans les cœurs. Mais, n'est-ce pas, la passion qu'on prive de s'épancher, de se nourrir de l'action musculaire qu'elle engendre, tombe en langueur, et même, si le traitement par suppression persiste, en arrive à mourir d'épuisement, de faim. Tout en n'ayant pour but que de rétablir l'ordre, Hans Sachs fût ainsi parvenu à ruiner, à affaiblir au moins l'esprit de vengeance et de haine qui nous animait tous. Hélas ! si simple en soi, le problème, en pratique, est d'une solution moins facile. On n'abolit pas aisément un réflexe.

Dans cette minute de calme, on entendit le son du chalumeau rustique que Siegfried essayait d'une lèvre maladroite. Falstaff ronflait, ivre de cervoise et d'énergie bouffonne. Fervaal, qui s'était rendormi, murmurait en rêvant : « Tzeus est mort, Esus dort, Yésus veille, Yésus vient. »

Le Président reprit l'interrogatoire de Wilhelm :

— Vous gardez Mignon et vous surprenez le secret de son cœur.

WILHELM *(Parlé)*. — Que ne l'ai-je deviné plus tôt !

Le Président. — Cette jeune fille, que vous traitez en gamine, croyait n'avoir pour vous qu'une affection filiale. En réalité, elle vous aimait d'amour.

Wilhelm *(dans la pose élégiaque d'homme sensible et de beau chevalier qu'il prend aux feux de la rampe).* — Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve...

— Assez, assez ! dit le Président, tandis que s'élevaient des rumeurs menaçantes. Qui ne sait votre abjecte romance ! Allez, messieurs les jurés sont édifiés ! Ils apprécieront en connaissance de cause.

Et comme pour dire : « N'est-il pas vrai? » il se tourna vers eux. Tous, bien entendu, l'approuvèrent. Mylio, rouge d'indignation, affirma qu'à Wilhelm ce jour serait funeste. Mathô, en barbare qu'il était, voulait tout de suite anéantir la bande. Don Juan, l'illustre fondateur du dilettantisme expérimental, semblait fort s'amuser. Très cruel sous ses dehors brillants, ravi de voir les gens se battre et s'entredéchirer, il murmurait en *mi* moqueur : « Cette scène est impayable ! »

IX

Hans Sachs interrogea ensuite l'accusé Lothario. Ce grand vieillard, vêtu de loques, avait l'air à la fois d'un mendiant, d'un prophète et d'un fou.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes chanteur nomade. Le malheur a, dit-on, troublé votre raison.

LOTHARIO. — Fugitif et tremblant, je vais de porte en porte, où le hasard me guide, où l'orage me porte.

LE PRÉSIDENT. — Un jour, devant des bourgeois et notables assis autour des tables, une petite bohémienne se révolte contre ses méchants maîtres qui veulent la forcer à danser. Vous intervenez, vous défendez l'enfant.

LOTHARIO. — Et on m'envoie au diable, en me criant : « Vil misérable ! »

LE PRÉSIDENT. — Tout enfant, votre fille disparaît. Vous avez la certitude qu'elle vit ; vous la cherchez partout, et toutes les gamines que vous rencontrez de son âge émeuvent votre cœur paternel. Un pressentiment vous pousse vers Mignon, et tous

deux, animés de la même inspiration puérile, vous bêlez le navrant motif des hirondelles.

LOTHARIO. — Que voulez-vous ! Le luth, s'éveillant sous ses doigts, semblait répondre à sa voix !

LE PRÉSIDENT. — Passe encore pour elle ! C'est une enfant, et d'esprit plutôt faible en musique. Mais vous, un vieux professionnel ! A quoi vous a servi de parcourir le monde ? Si le Juif Errant n'acquiert pas de critique, ne prend pas d'expérience, autant rester chez soi ! Est-ce en Italie, en Allemagne, qu'on entend de semblables horreurs? Pour chanter le ciel bleu et l'oiseau qui s'envole, cette mélodie n'en est pas moins obscène. Allez, vous devriez mourir de pure honte ! Une telle action ne saurait s'excuser et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

Cette réminiscence fut saluée au passage par les critiques lettrés. Vous peindre l'effroi, la confusion comique de notre brave Hans Sachs ! D'un geste d'une candeur adorable, il demandait grâce à Schuré-Mendès et à Bauer-Bellaigue, qui avaient donné le signal du murmure élogieux, tandis que Machin-Chose (en

homme prudent qui gaze, comme dit en *mi* mineur Guillot de Morfontaine) et autres musicographes de même trempe qui n'avaient pas compris, chantonnaient, avec le vieux Zizel, sur le thème des pêcheurs de Goa : « Il est fou, des plus fous... »

Durant ce jeu de scène, nul ne s'aperçut que Mignon préludait sur son luth à de grandes envolées poétiques. Puis, se levant, et comme ouvrant ses ailes, elle dit :

— Légè-è-è-res hirondelles, oiseaux bénis de Dieu...

A la romance de Wilhelm, d'une intolérable fadeur, on s'était senti mal à l'aise. Le juré Orphée, comme jadis sur le Styx empesté, avait été pris de nausée, et certains héros, dotés par leur prestige de la vie immortelle, n'avaient pas caché leur regret de ne pouvoir mourir. En pareil cas, c'est en effet une servitude amère que l'immortalité. Rien ne pousse au suicide, rien ne suscite le désir du néant comme la vue, l'audition du plat, du banal et du laid. Qui ne préfèrerait le hart, le bûcher ou la roue au supplice d'entendre les héros mignonistes?

Comme le Président avait arrêté le chanteur, et qu'on venait d'ouïr les me-

naces d'expulsion, on avait à peine proféré de vagues malédictions. Cette fois, on n'y put résister. Les héros wagnériens, gluckistes et d'Indystes, auxquels s'était jointe la trop petite troupe des franckistes, lancèrent une bordée de sifflets en réponse aux petits cris d'amour et aux gloussements joyeux des âmes tendres, lectrices d'André Theuriet ou pensionnaires sosottes dont la candeur touchante ne va rien moins qu'à situer la suprême poésie dans la lune qui brille, dans l'étoile qui scintille, dans l'oiseau qui gazouille, dans la source qui pleure.

Des « Chut » indignés, des « Silence au parterre », des allusions plaisantes de loustics couvrirent ces manifestations.

Le Président (*à Lolhario*). — Vous suivez Mignon. En effet, vous subissez tous deux les mêmes lois.

Lothario. — Le Ciel, hélas ! est sourd à notre voix.

Le Président. — Mignon, comme vous, a souffert et pleuré, et elle a, comme vous le cœur déchiré. C'est du moins ce que vous alléguez.

Lothario. — La pauvre créature, le chagrin la torture !

Le Président. — Soit ! Mais parce qu'elle appelle la foudre sur Philine, est-ce une raison d'incendier le palais?

L'œil égaré, Lothario balbutia sur une quinte diminuée :

— Le feu, le feu, le feu !

Le Président. — Que vous soyez coupable d'avoir jeté la torche, nul n'en doute. Chaque soir, vous avouez votre crime. Mais tranquillisez-vous, vous n'êtes pas poursuivi pour cela.

L'Avocat général. — J'ai abandonné ce chef d'accusation. Il est toujours permis d'attenter à la vie d'une Philine, d'un Wilhelm et d'autres héros du même genre. C'est même un acte de piété envers la divine harmonie. Et si Lothario n'avait à son dossier que de semblables traits, non seulement la Cour l'acquitterait, mais je le proposerais, et d'office, pour le paradis mystique d'Elisabeth. Cette vierge, avec qui je reste en saint commerce, n'a rien à me refuser.

Le Président (*à Lothario*). — Vous entendez? Vous êtes accusé comme les autres de haute forfaiture musicale. Voyons, la main sur la conscience, ne sentez-vous pas ce qu'il y a de puéril et de niais, par con-

séquent d'immonde, dans vos chants, et surtout dans votre motif des hirondelles? Certes, il n'est pas défendu d'évoquer, et même d'invoquer la nature. Encore faut-il la voir en sa beauté diverse, tantôt lucrécienne, Vénus universelle, force féconde, créatrice tirant tout de son sein, tantôt rousseauïste, miroir d'un dieu caché, autel où sacrifier et livre des secrets, tantôt romantico-berliozienne, immense, inaltérable et fière, etc. On peut aussi l'aimer, l'étudier, la chercher dans ses détails, vallées, montagnes, prairies, forêts ; dans sa flore, dans sa faune...

L'Avocat général. — Assurément. Au Vénusberg, comme je l'ai pleuré, sur ma harpe, « le chant ailé de nos petits oiseaux » ! Mais sans vanité, mon inspiration et mon style n'avaient rien de vulgaire.

Le Président. — Ce n'est pas tout. Vous prenez Mignon sous votre protection. Vous la conviez à vous accompagner à l'ombre des grands bois, sous le ciel étoilé, et à partager votre pain d'exilé. Excellente intention. Elle prouve votre bon cœur, et on ne saurait trop la louer. Mais je retrouve toujours la même désastreuse expression

musicale, toute en gnangnan douceâtre, en mièvrerie fadasse, en romançarderie de bonnes gens. Enfin pourquoi parler ainsi?

Wilhelm, intervenant, dit dans le même ton que chaque soir à Mignon :

— De sa folie, hélas ! prenez pitié !

Le Président (*à Wilhelm*). — Folie? Eh bien ! et vous? Vous croyez-vous plus sensé? Dans une République où on serait traité selon son mérite musical, vous seriez à l'asile d'aliénés, mon garçon ! (*A Lothario.*) Je relève encore à votre charge une petite berceuse !... C'est pis que le reste. De plus fort en plus fort en sottise, comme chez Nicolet ! Ah ! vous pouvez être fier ! (*Solfiant le motif : mi-sol fa-la sol mi si la...*) Quelle ordure ! Poussée à ce degré, la perversion musicale ne manque pas de grandeur. Que dis-je ! A part celui de votre fille Mignon (oh ! elle, c'est un cas de dépravation monstrueuse), votre crime contre-nature-musicale dépasse tout ce qu'on peut rêver. Vous atteindre dans l'ignoble, c'est possible. Quant à vous dépasser, j'en défie qui que ce soit... Non, non, ne chantez pas, messieurs les jurés connaissent votre berceuse... C'est tout ce que vous avez à

dire pour votre défense?... Hé ! Lothario, entendez-vous?

LOTHARIO (*l'air idiot, semblant sortir d'un rêve*). — Quelle est cette voix qui m'appelle? Mon cœur se trompe encore, hélas ! ce n'est pas elle !

L'AVOCAT GÉNÉRAL (*au Président*).— Responsabilité mitigée. En tout cas, c'est le moins conscient de la bande.(*Et à mi-voix, comme se parlant à lui-même).* Encore se demande-t-on comment leur gâtisme, leur coma musical, n'empêche pas ces héros de se mouvoir en scène !

L'AVOCAT DES PARTIES. — Il est de mon devoir de faire remarquer à la Cour que Monsieur l'Avocat général anticipe vraiment trop sur son réquisitoire. L'interrogatoire doit rester dans l'examen des faits, et si la défense ou l'accusation intervient, ce ne doit être que pour relever certains points, non pour interpréter.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — La cause pendante est moins une question de fait que de droit musical, donc d'interprétation dès le début. L'œuvre que chaque soir consomment les accusés, nous la connaissons, et eux-mêmes ne songent pas à rien contester là-dessus. Il s'agit simplement

de savoir si leur poésie musicale est bonne ou criminelle. Nous ne sortons donc pas de notre rôle en disant ci et là notre avis.

Après cette escarmouche, assez vive sous ses formes courtoises, le Président interrogea Laërte.

— Vous êtes, dit-il, le principal héros de second plan. Une charge, entre autres, pèse sur vous. Connaissez-vous certain madrigal écrit en *sol* ?

Laerte. — C'est un peu bas pour ténor. Je le transpose toujours, tantôt en *la*, tantôt en *si* bémol.

Le Président. — En vaut-il mieux?

Laerte. — Je l'improvise. A la fin, l'inspiration me manque et je finis par un « lon lon la landéridéra... »

Le Président. — Ce madrigal est célèbre. A cause de lui, certaines gens, justement sévères pour vos coaccusés, vous font grâce. En quoi leur goût manque de suite. La musicalité mignoniste est un bloc, un bloc indivisible. On est pour ou contre, et non par un *fiat* arbitraire, par une décision capricieuse, mais par une nécessité de critique, par un jugement qui s'impose, soit spontanément, ou presque, chez les personnes très douées, soit après de longues

études musicales... Vous madrigalisez, dites-vous, par pure galanterie ; néanmoins.

Laerte (*Parlé*). — Je suis très galant quand je veux. Ecoutez plutôt... (*Il chante.*) Belle, ayez pitié de nous...

Les jurés Méphisto et Don Juan, assis côte à côte, et tous deux très moqueurs, raillèrent l'innocent sur sa sotte sérénade. Les deux leurs couraient le monde musical : pourquoi ne pas prendre l'une d'elles? Comme pour les lui rappeler, ils en chantonnèrent le début. En *si* majeur, très provocante ; sans rien de langoureux, tournoyant comme une ronde infernale sur de vifs bourdonnements de guitare, l'une avertissait la petite Louison que fille elle pouvait entrer dans la chambre du drille, mais non fille en sortir ; l'autre, en *ré*, resserrant ses tendres enlacements, avec, en dessous, des sautillements perfides de *staccato*, nommait la belle un ange, une cruelle, la suppliait d'apaiser les douleurs et de tarir les pleurs de l'amante. Au bout de quelques mesures, leur rire orgueilleux et méchant de beaux mâles, qui n'ont d'autre but que de séduire et perdre le plus grand nombre possible de femmes, sonna par les voûtes étonnées et cloua

le madrigal dans la gorge stupide de Laërte.

L'interrogatoire des quatre autres héros fut mené rapidement. Non que leur complicité parût moindre. S'ils ont l'excuse d'abréger leur *soli*, ils ne daignent pas se taire quand chantent les choristes : dangereuse imprudence, car vous savez qu'ici la musicalité des choristes est de la même espèce que celle des personnages d'avant-scène. A cause, précisément, de leur complicité manifeste, ces quatre accusés avaient été rangés par le juge d'instruction en tête des comédiens, zingari, bourgeois et paysans. Interpellés sur leurs chants isolés, ils restèrent debout, pour être interrogés avec elle, quand la bande d'arrière-scène se leva à l'appel de Hans Sachs.

Serrés par le cordon des hommes d'armes, ces gens éhontés grouillaient comme une vermine. Leurs loques multicolores flamboyaient dans la calme lumière des vitraux, et dégageaient un relent de pouillerie et de sueur mal séchée.

Bourgeois attablés, buvant et fumant, chantaient d'abord, comme au jour du dimanche, la bière brune ou blanche, et jusqu'à présent rien de si criminel dans ce

chœur de kermesse banal et sans couleur. Tout se gâtait à l'arrivée du charriot de Bohème. Sur un thème mélodique très juste en sa fadeur adéquate à la leur, les héros principaux dessinaient sans finesse la courbe de leur inconsistante, sommaire et mièvre individualité. C'était pis au final en six-huit, terminé par un mouvement de valse où Philine a coutume d'accrocher des roulades s'élevant jusqu'au *ré* suraigu. Le tout, dans la méthode des fins d'acte, où chacun, sans bouger, crie *fortissimo* : « Partons, plions bagage ! Que la gaieté soit du voyage ! »

Que dire de leur conduite pendant l'incendie du théâtre ! « L'effroi glace notre âme. Pour apaiser la flamme, tout secours serait vain....! » Pompiers, va ! On se jette dans le feu, tous, jusqu'au dernier, plutôt que d'exprimer sa pensée sur un thème musical aussi faible, se fût-il armé, au départ, de cinq dièzes !

Reste la barcarolle de chromo. A nous, Venise et gondole, suave poésie de romance ! Voici la voile s'enflant au gré du vent et sous la blanche étoile suivant le le flot mouvant ! En *si* bémol, naturellement, et avec les « Ah ah », les « La la la ! » de

rigueur. Ah ! pitres, rebut de l'opéra-comique agonisant, c'est donc là que vous deviez en venir !

L'Orchestration arriva toute souriante à la barre. Parée comme une châsse, constellée de diamants dont les feux ruisselaient en mélodie facile, elle offrit de prouver son bon droit, sa valeur.

Le Président (énervé, d'un ton bourru). — Tout à l'heure. Veuillez d'abord déposer ce frisselis qui vous couvre.

L'Orchestration. — Ce frissequoi?

Le Président. — Dépêchons-nous. Colliers, bracelets, boucles d'oreilles, broche, aigrette, etc. Messieurs les jurés ont besoin de les voir de près, de les palper.

L'Orchestration (les deux bras croisés formant bouclier). — Tout cela fait corps avec moi.

Le Président. — Nous voulons vous voir à l'état de nature.

L'Orchestration (pudiquement). — Oh !

L'Avocat général. — On ne connaît une femme que quand on la voit nue. Au Vénusberg...

L'Avocat général n'acheva point sa phrase. Nous l'en félicitons. En petit co-

mité, rien de plus savoureux qu'une histoire croustillante bien contée. Mais ici, au prétoire, et devant tant de femmes, dont nombre d'ingénues...! Ayons des mœurs, que diable !

A mesure que, sous le regard lascif des hommes d'armes qui n'attendaient qu'un mot pour l'aider dans son déshabillage, l'Orchestration dépouillait, avec quels soupirs de regret, quelle lenteur ! son attirail de notes détachées ou plaquées, aériennes ou lourdaudes, les phrases et les accords remis au Président passaient entre les doigts étonnés des jurés. Eh quoi, tout cela était faux? Oui, tout. Rien que du clinquant, du toc, de la ferraille. Les musicastres les plus pauvres de goût en confectionnent à la grosse de pareilles, et pour le même prix.

Mais ce fut bien une autre surprise de voir, à chaque dépouille, se réduire, se fondre, le corps, la substance de la dame. Plus rien qu'une ébauche, et difforme, de femmelette ; moins encore, un embryon, un fœtus à conserver dans un bocal d'alcool.

Voilà donc le fin mot de l'histoire : l'Orchestration mignoniste se sustentait de son seul brio de surface. (Et encore quel

brio !) Vous nous direz peut-être que Titurel, l'ancien roi du Saint-Graal, vieillard plusieurs fois séculaire, se nourrit, dans le lit de marbre où le retient sa faiblesse, de l'unique hostie consacrée par son fils Amfortas? L'objection ne vaut rien. Il vous suffira d'ouvrir la partition pour voir que cette offrande, quoique mystique, n'est pas de la pure camelote ; en outre, pour rares que soient les paroles musicales de ce pauvre impotent, elles ne laissent pas de lui conférer une certaine individualité, — et pas banale, je vous jure.

Privée de ses aliments naturels, l'Orchestration était tombée en agonie. Elle allait trépasser quand l'avocat général se précipita.

— Vite, dit-il, qu'on lui rende sa parure ! Il ne faut pas qu'elle meure. Mourir, c'est trop facile. Elle vivra, pour expier son mensonge, sa fausseté, son goût des platitudes musicales. L'expiation, c'est la loi générale. Je l'ai subie, moi aussi. Et Vénus seule sait dans quels tourments !

L'Orchestration, à chaque pièce de son ajustement, reprenait forme humaine. Rhabillée, ce fut la gamine impudente qui propose chaque soir sa poésie douceâtre

et sa mièvre sentimentalité. Pour remercier la Cour, elle lança à toute voix la finale de sa tapageuse ouverture.

X

Après une suspension d'audience féconde en incidents, comme le laissait prévoir l'extrême animosité des partis, et où nous entendîmes notamment la prophétesse Cassandre prédire, sur le lugubre et insistant appel de la clarinette et du cor, la ruine de l'éminemment national : « Malheur à toi dans l'éternelle nuit... » on appela les témoins à décharge.

Blafarde et sépulcrale, sortie du Caveau sur sommation d'huissier, la ROMANCE-DE-NOS-PÈRES apparut. Elle fit sensation. Oh ! la jolie petite vieille, frêle, proprette et décente ! Son air naïf, prude sans austérité, se rayait parfois d'un pli d'ironie malicieuse, non méchante, non amère. Dans les intervalles flottait, sur sa bouche en cœur, le professionnel sourire larmoyant.

Son costume ravaudé alliait des modes disparates, depuis le pur Louis XV (ô

visions : paniers, poudre et mouches ! comme dit Albert Samain), jusqu'au goût second empire (anglaises pendantes sur les joues, crinolines et robes à volants). Et ce spectacle nous déconcertait, d'une morte d'hier qu'on croyait enterrée depuis de longues années. Reconnaissez-vous en momie, sous le développement des bandelettes, une tante Rose quelconque, gavotte pour petites mains, rêve espiègle vêtu en chérubin, bref, un symbole vivant, mais fané, et fripé, de votre enfance, votre enfance si lointaine et si proche? Telle fut notre impression, triste et douce à la fois.

Ses dessous? Dame ! un peu chiffonnés ! On ne figure pas que dans les journaux illustrés, que sur les albums de jeunes filles, qu'en tête des recueils de chansons. Bon quand on est en papier ou en bois de se garder intact sous les sous-entendus grivois de l'expression ! Mais voyez cette mine ! Pas vicieuse pour un sou ! Le cœur chaud, la chair prompte, voilà ce qu'elle annonce. Avec de bons principes (religion de l'amour, culte des scrupules ordinaires, soumission, au moins tendancieuse, à la morale courante, esprit du foyer, civisme, etc.), on conserve, en dépit des passions triom-

phantes, la pureté du cœur et le velouté de l'innocence perdue.

Elle fleurait le tabac, la bergamote et la poudre à la maréchale, avec, sur le tout, une odeur d'élégamment bourgeoise et fade pourriture. Ses bouquets pendillaient lamentables à leur fil de laiton, et les pétales cassés avaient des rigidités funéraires. Les roses de sa couronne faisaient un chemin de Fête-Dieu sur sa chevelure grise.

Candide plutôt que bête, minaudière, plaisante et roccoco, Déjazet transie, pauvre petite agnelle déplumée ! elle fit une belle révérence au jury, envoya au public des baisers de gamine, serra Mignon dans ses bras en l'appelant sa fille, et modeste, pleine de bonne volonté, attendit.

Le Président. — Lisette, n'est-ce pas? Fille de Martini et de Sophie Gail, nièce de Philidor, sœur de Clapisson, femme de Béranger, tante de Loïsa Puget, cousine de Darcier et mère de Delmet. De nationalité...

La Romance-de-nos-pères *(avec la fierté patriotique de Stella, fille de Montabor)*. — Oh ! française, comme vous savez !

Le Président. — Ne vous en vantez

pas. Certains, qui vous aiment peu, voudraient vous savoir née en Prusse. Heureusement, vous avez eu de la main gauche une descendance... Mac-Nab, Jouy, Bruant, Xanrof, sans compter, en moins rouge, moins révolutionnaire, Fursy, Ponchon, etc. Vous ne reniez pas vos enfants naturels, je pense?

La Romance-de-nos-pères. — O rage, ô désespoir ! Ils me déshonorent. Des piliers de cabaret chatnoiresque, de bagne artistique, de taverne médiévale ! Des excentriques, des chercheurs de petites secousses rares et précieuses, des amateurs de sadisme et de frissons étranges, des sensuels hantés de luxure triste et dont le rire cruel vous fait froid ! Des anarchos en musique comme en tout, des congestionnés de littérature symbolo-réaliste, qui, dédaignent de vous compter fleurette, de vous chuchoter de fines polissonneries, de vous chatouiller le mollet, de vous chiffonner, d'un doigt libertin, votre guimpe (ce qui est galant et français, donc permis, et même recommandable), vous tiennent des propos fumeux, raffinés, très forts peut-être, mais qui vous déconcertent, et que parfois on ne comprend que trop, vous

font l'offrande subtile de leur mépris tout en vous présentant leurs hommages, et enfin — quelle honte ! — vous brutalisent comme une vulgaire fille-fleur !

Le Président. — J'entends. Simplisme, bon-garçonisme, tout-à-la-bonne-franquette. Rodolphe et Ninon, Rolla et Mimi, le dieu des bonnes gens, orgies à la va-je-te-pousse, un grenier à vingt ans, un drame noir à l'Ambigu comique, un pot de fleurs sur la fenêtre, de la mousse de champagne dans la tête, des rossignolades plein le gosier, et tous les trois mois une grande passion au cœur. Surtout pas d'intellectualisme et de dilettantisme. Est-ce cela?

La Romance-de-nos-pères. — Roses des lèvres, fleurs de sentiment, fol éclat de jeunesse, tout prodiguer dans la crise amoureuse. Oh ! le cher gaspillage ! Puis, un désespoir tragique, un suicide manqué, et on recommence. Mais ne me parlez pas de ces quintessenciés, de ces inquiets, de ces analystes, qui font de la savante expérimentation, qui se dominent et se regardent vivre jusque dans leurs ébats passionnés, qui vous considèrent comme un jouet, tirent la ficelle pour vous examiner sous vos aspects divers, et, un beau jour, vous

brisent pour savoir ce qu'il y a en vous. Ce sont des misérables.

Le Président. — Oh ! des irréguliers tout au plus ! Du moins votre fille, la Chanson-romance d'aujourd'hui, prend-elle avec eux une valeur de symbole, un imprévu de rêve, une vigueur changeante de réel, un mordant d'expression, une acuité d'ironie capricieuse, bref, une intensité d'art, qu'en votre temps l'esthétique vous interdisait de nourrir, et même de comprendre. Le piquant, les jeux d'esprit, les fines gauloiseries, et aussi les défroques d'humanisme, telles que les flèches du petit Cupidon et les galanteries anacréontiques, enfin, un peu plus tard, les sentimentalités passionnées, éperdûment romanesques, du romantisme, toute cette poétique, à présent démodée, vous empêche d'apprécier, comme elle le mérite, la nôtre... Mais la question n'est pas là. Qu'avez-vous à nous dire sur Mignon?

La Romance-de-nos-pères. — C'est la fille de mon cœur. Je me contemple en elle, et elle me révèle à moi-même. Inconsciemment, je tendais à la réaliser ; mais je ne savais diriger mes efforts. En elle mon devenir est clos. Mignon n'est pas,

comme on l'a dit, de la romance : c'est la Romance, la Romance toute pure, la Romance dans sa dernière incarnation et dans sa suprême qualité. Prenez-y garde ! Si vous condamnez Mignon, vous condamnez la Romance.

L'Avocat général (*mezza voce*). — Le beau malheur ! Puis la romançarderie de Mignon n'est pas notre unique grief. Avec ses airs doucereux d'innocente, cette petite semble avoir voulu épuiser la série des plaintes à formuler. Tous ses aspects donnent prise à la critique du héros honnête homme et musicien sensé.

Dans l'assistance, un jeune gentilhomme, un nouveau camarade, qui dans les lansquenets vient d'obtenir un grade, s'écria, la main sur son épée, fier et de bonne mine sous la fraise godronnée des Valois :

— La Romance n'est pas, en soi, de mauvais genre. Si en outre vous la roucoulez *andantino graziozo con delicatezza*, et si vous avez une viole d'amour pour vous accompagner, ce régal comblera vos jeunes sens de fous, comme disent aux ingénus verlainiens les belles se penchant rêveuses à leurs bras. Permis aussi de

transposer un demi-ton plus haut ; Mignon le fait souvent, moi je le fais toujours. D'ailleurs qui ne chante sa romance? Quoique wagnérien, Wolfram lui-même, sous prétexte d'invoquer une étoile, ne soupire-t-il pas une romance?

L'Avocat général (*contenant sa fougue lyrique*). — Wolfram est mon rival. Donc personne, je pense, ne suspectera mes éloges. Or, sachez qu'il a la sensibilité musicale trop affinée, trop riche, pour la profaner, avec son chaste amour, dans un style de romance. Ce qui a pu tromper, c'est la contexture très unie, très coulée et très simple, c'est la ligne très sûre de sa mélodie, — mélodie presque aussi répandue que la moins connue de Mignon. Mais, écoutez-la bien, je vous prie ; vous verrez qu'elle n'a ni couplets ni refrains et qu'elle reste de forme très libre.

L'incident clos, le hérault d'armes appela le Sentimentalisme-élégant. C'est un homme de haute marque, d'âme tendre, très influent dans le monde sensitif, très goûté du public féminin, et dont le témoignage pouvait avoir quelque portée. D'une pâleur fascinante, le sourire empreint d'une tristesse élégiaque, le front pur rayonnant

comme une cime sous la foudre, d'ailleurs très beau garçon, l'épaule large et le mollet galant, avec on ne sait quelle grâce voluptueuse qui magnétise les femmes, et le port ni trop suffisant ni modeste du plus accompli chevalier, il s'inclina avec une telle souplesse de roseau habitué aux orages que deux de ses anciennes amies, Sophie et Pauline, poussèrent de petits cris de langueur. Nous pûmes, au passage, noter leurs confidences.

Pauline. — N'est-ce pas qu'on frémit d'amour à son aspect? Il vous joue du clavecin sur les fibres.

Sophie. — Je crois revoir Saint-Lambert. Oh ! la coupe empoisonnée, dont on ne sent d'abord que la douceur !

Pauline. — Oui, il aime les crises. Il porte en tous lieux l'esprit d'aventure. Il entre avec ravissement dans le mois des tempêtes.

Sophie. — Il me rappelle aussi Jean-Jacques ! Ce bon Jean-Jacques ! Et je songe à ce souper, en tête-à-tête, sous le bosquet, au clair de lune ! Le croiriez-vous? Tel était son amour qu'il n'osa me toucher.

Indifférents aux grâces fanées de ce

caquet, les héros du commun imposèrent silence à ces dames du vieux temps. Les gens de parterre et du paradis ont la singulière prétention de tout voir, tout entendre, de ce qui se passe sur la scène.

Durant cet aparté, notre beau ténébreux de témoin avait déclaré son état-civil. Descend d'Artamène par Saint-Preux. Sensible, dès l'enfance, aux harmonies de la nature. Très en vogue sous le romantisme, où tout héros qui se respecte copie ses airs et lui emprunte ses goûts, il épouse la rêveuse Elvire, et c'est alors qu'il faut l'entendre soupirer, les cheveux en coup de vent, dans un paysage effréné : « Oui, l'Anio murmure encore le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur... » Langage magique, poésie si exquise qu'à cause d'elle nous pardonnons ce qu'il peut y avoir de cherché, de convenu, dans le caractère et dans l'attitude du témoin, qui d'ailleurs, à ce moment, n'a rien de la fadeur vulgaire qu'on lui voit aujourd'hui. Plus tard, aux époques brutales de réalisme, de naturalisme et de positivisme, il se réfugie dans le cœur des jeunes filles provinciales, des bovarysantes et autres incomprises, joue le jeune homme pauvre

de Feuillet et noue des idylles dans les forêts bourgeoises de Theuriet.

Le Président. — Passons. Connaissez-vous Mignon?

Le Sentimentalisme-Élégant. — Abandonné de l'ingrate Musette et de mes vieux amis de Bohème, exilé du roman devenu réaliste ou éperdûment littéraire, chassé du théâtre où fleurit le génie d'observation cruelle et de gaieté amère, dédaigné du poème impassible par dogme, par système, et qui veut atteindre aux formes scupturales, traqué en pleine vie par la férocité des strugleforlifers, j'ai cherché asile en Mignon. C'est là que je veux vivre, aimer et mourir ! O demeure chaste et pure! Là, méprisant le grand art, l'analyse, la critique et autres casse-tête, je m'attendris, je soupire et je rêve. Là, je prends pour guide ma spontanéité. Là, j'instaure le règne du sentiment.

Le Président. — C'est bien végétatif ! Au moins si vous aviez gardé votre riche inspiration d'antan ! Le thème et la méthode ont une importance secondaire. L'essentiel est d'avoir du talent. De Rousseau à Lamartine inclus, vous en avez eu, du talent, c'est indiscutable. Vous n'en avez plus, cela

ne l'est pasmoins.. Alors, l'accusée Mignon, selon vous?

Le Sentimentalisme-élégant. — Si c'est un crime de pleurer sur les choses à cette fin qu'elles vous pleurent (de mon temps la traduction vulgaire du *Lacrymæ rerum* n'était pas encore un contresens), de soigner sa noble attitude de cyprès incliné sur des illusions mortes, d'adoucir la nature inégale et violente sous un voile uniforme de douce mélancolie, de poétiser toute forme de tristesse, de donner accès à l'émotion et de lui laisser libre cours, quels que soient les ravages qu'elle peut produire en vous, sans ramasser sa personnalité le plus possible éparpillée et vague, sans chasser de temps en temps l'ambiance où il fait si bon se noyer, et surtout sans chercher à comprendre, sans réfléchir, sans remuer des idées, sinon confuses, et capables d'impressionner fortement, oh ! alors condamnez Mignon et condamnez-moi avec elle. Car c'est en elle que je veux vivre, aimer...

Le Président. — Vous l'avez déjà dit.

Le Sentimentalisme-élégant. — Des héros valeureux, comme Raphaël — l'amant de Julie, non celui de la Fornarina — comme l'exquise Consuelo, comme le vail-

lant Lara, vous tiendraient un semblable langage.

L'Avocat général. — Par les dieux immortels ! cela est faux. Sans doute ce sont de purs sentimentaux. Mais ils ont le goût sûr. Mignon ne peut que leur être odieuse.

Le Sentimentalisme-élégant. — Alors consultez le commandant d'Eblis, Pierre Delarue, Jean Berlier...

L'Avocat général. — Oh ! les pauvres héros ! Ils sont d'art trop faible. Ils n'entendent rien à ces choses.

Nous vîmes paraître ensuite la Vieille-gaieté-française Vieille? N'encroyez pas les pères La Pudeur, Spleen, Rabat-joie et autres renfrognés. Quand celle-là accusera des rides, quand elle prendra sa retraite, quand elle ira rejoindre en quelque vague Erèbe son aïeul Dionysos, nous serons bien malades. En attendant; imaginez, fondues dans un type déluré, charmeur au possible, pétillant d'entrain et d'humeur, toutes les Marinette, les Dorine, les Suzanne de l'ancien répertoire. Et émoustillante, je vous jure, avec son coquin de minois, son petit air fripon, son sourire finaud, son décolletage effronté, et ses bras nus, d'un galbe

aussi pur que ceux de la déesse Héra, mais moins académique, et avec, en plus, des fossettes encore roses du baiser dérobé.

Comme témoin, rendons-lui cette justice que plus intelligente, elle ne prit pas parti aussi aveuglément, et avec cette colère, cette ardeur belliqueuse qui n'atteste souvent que la partialité. Sous ses fusées de rire à la Brohan, on sentit qu'elle se possédait, qu'elle parlait d'un sens ferme et qu'elle ne disait rien sans avoir réfléchi. Sa vérité déjà se rapproche de la nôtre.

Certes, et nous le déplorons, elle se montra favorable à Mignon, — pas toujours sombre, étrange et larmoyante, dit-elle au Président, et retrouvant parfois la gaieté de son âge.

Elle fournit, ainsi qu'il fallait s'y attendre, d'excellents renseignements sur Philine, sa sœur en folle espièglerie, mais de caractère plus simpliste, plus sommaire, et pas autre chose, après tout, qu'une belle fille, pleine d'entrain et de vice, en quête de galante aventure genre Guiraud, et doublée d'un banal soprano qui met tout, jusqu'à la raison, en roulades.

Ce coureur de Wilhelm, beau garçon pas sérieux, ne pouvait que lui plaire, et nous

vîmes, à la chaleur qu'elle mit à le défendre, qu'elle avait pour lui plus qu'un de ces caprices dont elle s'est fait une spécialité. C'est fatal. La femme la plus fine cache en soi une Agnès, et quand son heure sonne au cadran du destin, vous la voyez, à la confusion de ses proches, s'amouracher d'un gars sans autre qualité que sa fringante jeunesse.

Aimer un Wilhelm ! Bon pour une Bovary ! Mais elle, si marivaudière quand elle veut, et qui, de Molière à Offenbach (pour rester au seuil de l'art contemporain), fit tant de passions dans le monde des personnages sortis du cerveau fumant des hommes-dieux !

Comme s'ils étaient rares dans notre répertoire, les héros qui joignent au charme plastique nécessaire la solidité littéraire, psychologique, et même, ci et là, musicale ! Faut-il citer Clitandre, Eraste, Lelio, Almaviva, Roger de Céran, le ténor Julien, le juré Don Juan et tant d'autres !

Elle devrait pourtant les connaître ! Elle les voit de si près, d'abord sur la rampe, entre cour et jardin, puis dans la pénombre dangereuse des coulisses, et enfin dans l'esprit du lecteur, du spectateur, qui ne

peut l'évoquer sans voir surgir aussitôt son amant, comme si, le livre fermé ou le rideau baissé, tous deux venaient se rejoindre sous les mêmes draps d'époux.

Quant à Lothario, oh ! le vilain hibou, le lugubre mendiant ! Voici un sol, bonhomme! Va plus loin accorder ton luth, psalmodier tes malheurs et chanter ta berceuse !

Mais nous comprîmes bientôt que si la jolie fille témoignait en faveur de Mignon et consorts, c'était moins pour leur qualité musicale et artiste que comme représentants, attitrés, patentés, de l'opéra-comique, genre le plus propre, croyait-elle, à maintenir et à perpétuer cette gaieté nationale qu'elle personnifie avec tant de bonheur depuis les fabliaux. Assertion non pas fausse de tous points, mais où la vérité tient une si faible place que nous la réfuterions dès maintenant si nous ne devions avoir l'occasion de le faire, quand nous relaterons le réquisitoire de l'avocat général.

Sa déposition terminée, la VIEILLE-GAIETÉ-FRANÇAISE allait quitter la salle quand le page de Falstaff lui remit un billet écrit pour mistress Ford, de Windsor. Peine perdue, sir John ! Vos sottes prétentions

donjuanesques, votre ventre en ripailles ridiculisé pompeusement par les cuivres, et surtout votre ivresse empêtrée, lourde et bête comme un fût de pale-ale ou de gin, peuvent en imposer à vos résignés de là-bas. Ici, point de brume dans les yeux et dans l'esprit vif de nos filles, et elles vous répondront, comme le fit l'honorable témoin, par des gammes et exercices de rire valant gifle et nazarde. Reste votre goût musical, — très éveillé, c'est vrai ; mais vous venez de voir que notre dame en joie n'a pas grand souci du talent.

D'ailleurs, rassurez-vous, ô face dédoublée de John Bull, puissant et somptueux symbole du comique d'outre-Manche ! La gaieté teutonique, représentée dans sa parodie par Beckmesser, subi le même décourageant accueil. Que voulez-vous ! Tout cela manque d'humour, et jusque dans le style de haute graisse qui déborde et lâche copieusement ses tripes rabelaisiennes, nos conteurs libertins, nos poètes qui travaillent en pleine chair rose et saine, gardent une finesse malicieuse, un sens de la mesure, un agrément de tour, qui sent l'attique, non le béotien, le barbare.

Le Plaisir-de-la-foule, dernier témoin

cité par la défense, apparut à la barre comme l'incarnation de l'assemblée en sa valeur moyenne. Son identité d'intérêts avec les accusés le rendant susceptible de confondre sa cause avec la leur, l'avocat général avait d'abord voulu le récuser. Mais mêlé intimement à l'affaire, ayant ici une certaine compétence, il pouvait ouvrir de nouveaux aperçus. Tout pesé, on avait résolu de l'entendre.

Figurez-vous un homme tenant à la fois de l'ouvrier des villes et du petit bourgeois, avec, reconnaissables à on ne sait trop quoi (reste de conformation simiesque ou fortes poussées au visage d'intentions malfaisantes ou stupides), de vagues tendances en dessous, très grossières, brutales et sauvages, presque animales, héritées des populaces barbares maintenues dans leur croupissement par un vice social plusieurs fois séculaire ; mais avec aussi — sensibles, ci et là, à des éclairs aux yeux d'humanité très faite, et même déjà en route pour une sorte de surhumanité — des tendances en dessus : oui, des inclinations, tout instinctives hélas ! et confuses, des compréhensivités supérieures, par exemple en art, en morale ; du reste, ces compré-

hensivités, plutôt provoquées par des causes extérieures que nées dans le secret d'une conscience exercée à l'examen constant et l'étude minutieuse, et si vite effacées, reperdues, laissant à peine un faible résidu !

Point lourdaud, je vous jure, quoique endimanché, quoique vêtu, comme on s'en rendait compte, mieux qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire autrement : ce qui vous compose un aspect parfois plus agréable, mais plus ou moins inadéquat au fond. Et on sentait que, d'assez bonne tournure, il eût pu, sans se forcer, la dégager encore, la parachever, s'il avait eu : 1° ces loisirs qui permettent d'aller en tous lieux faire sa petite éducation d'esprit; 2° cette sécurité du lendemain, cette certitude d'une vieillesse à l'abri du besoin, sans laquelle les horribles soucis matériels prennent la forme de harpies jour et nu t à vos trousses, et 3° ce salaire suffisant pour s'approvisionner aux belles devantures de ces choses qui mettent autour de vous un peu d'art et de délicatesse.

D'ailleurs maginez, recoupé par un tailleur d'un prix abordable aux bourses modestes, et refondu en une toilette unique

qu'un mannequin propose aux louanges des gens de goût, le costume du public à l'Opéra-comique un jour d'audition populaire : le veston du parterre, le frac des fauteuils de balcon et d'orchestre, la redingote proprette des secondes et troisièmes loges et le paletot bon enfant du poulot. Autrement dit, la tenue de l'étudiant, de l'employé de bureau, de l'artisan, de l'humble négociant et du gagne-petit.

Le Président. — Enfin expliquez-nous quel agrément vous trouvez à voir et à entendre sans cesse Mignon et compagnie.

Le Plaisir-de-la-foule. — Je ne sais pas couper les fils en quatre ni chercher midi à quatorze heures. Je sens, voilà tout. Et de ce que mes sensations sont fortes, n'en concluez pas qu'elles manquent toutes de finesse. Si j'en ai de brutales (grosses pièces d'artillerie, coups de bastringue, fortissimo de cuivres à l'orchestre), j'en ai aussi de chromatiques, que dis-je ! par quarts de ton. Quant à les définir, les analyser, les ranger, je n'y songe pas. C'est trop difficile. Je ne saurais m'en tirer. Je ne trouve pour juger qu'un simple : c'est idiot ou c'est bien, c'est ennuyeux ou c'est

intéressant. Mais je le répète, qu'il soit bien entendu que je n'en pense pas moins.

Le Président. — Je ne nie point du tout que vos impressions ne soient quelquefois très nuancées, encore que par tempérament vous tendiez au simplisme et que vous y tombiez souvent. Vous péchez plutôt, dans les questions qui ne sont pas de votre ressort immédiat, par insuffisance de culture, par faiblesse de critique, par inhabileté dans le maniement des idées générales. En esthétique surtout — littérature, musique, etc., — il vous reste encore bien à faire. Quand on songe à votre admiration pour Mignon !...

Le Plaisir-de-la-foule. — Et comment ne pas aimer cette petite? Elle est intéressante. Voici une fillette volée par de vils bohémiens. Ils la maltraitent, ils en font une ballerine de foire, et ils battent le rappel autour de sa danse, sans souci de l'effronterie blessante que la jeunesse en fleur peut éveiller aux lèvres du badaud. Cette scène de début n'est-elle pas émouvante? D'autre part, qui ne compatirait au sort du vieux seigneur son père, devenu fou de douluer, et qui, le luth aux doigts, va chercher sa fille de pays en pays ! Passe

un jeune ténor, de voix fraîche, de bonne mine, sachant roucouler la romance et déclamer les airs de bravoure. C'est bien, jeune homme, de délivrer cette enfant ! Quant à toi, fine courtisane, n'est-ce pas ton métier de séduire? Ah ! blonde Titania, comme on comprend que ce garçon tout neuf préfère d'abord ta beauté voluptueuse à l'ingénuité romancière d'une fillette ! Mais le drame commence, et combien passionnant ! Mignon, comme on le prévoyait (toutes les scènes à faire sont faites et filées de la main magistrale d'un Scribe qui serait musicien), s'éprend de son sauveur, quand elle s'aperçoit, ô jalousie, ô torture ! qu'elle a dans Philine une rivale. Alors...

Le Président. — C'est bon. Vous n'avez pas, je pense, la prétention d'apprendre à messieurs les jurés l'histoire de Mignon? Mais considérez d'un peu près ces héros. Leur silhouette humaine vous abuse. Ils n'ont nulle consistance. Ce sont de purs fantoches. Puis qu'est-ce que ces moyens tout mélodramatiques? On méprise de tels artifices. L'intérêt doit sortir du conflit ordonné, et nettement limité, des caractères qui s'ouvrent comme par

force et finissent par montrer tout leur arrière-fond. Le développement se fait par face interne. L'exorde contient, à l'état latent, les lignes d'involution. Sous le couvert de libres volontés, d'efforts violemment personnels, un déterminisme, rigoureux comme le *fatum* antique, pèse sur les pensées, enchaîne les actions et les gestes. S'il lui manque la splendeur tragique du divin, il a pris, dans la conscience humaine où il s'est réfugié, une beauté nouvelle de puissance responsable qui vaut l'autre. C'est une faute grave de faire intervenir le hasard, d'amener, comme du dehors, des complications, de dresser un obstacle imprévu. Mieux portraiturée dans son apparence de chaos, la vie réelle y perd quant à l'interprétation supérieure qu'elle acquiert dans un cerveau d'artiste. Dès que vous ne proposez plus que la curiosité de l'intrigue, que vous n'offrez plus que ce seul motif d'attention : « Le jeune premier se suicidera-t-il ou se mariera-t-il? » vous ne faites plus une œuvre d'art.

Le Plaisir-de-la-foule. — Et après? Que voulez-vous que cela me fasse ? Toutes ces théories me laissent froid.

Le Président. — Ce n'est pas tout.

Il convient de personnaliser les héros, de les pourvoir d'une substance humaine si profonde...

Le Plaisir-de-la-foule (*l'interrompant*). — Je ne tiens pas du tout à la complexité des figures. Je les aime typiques, accentuées, poussées vigoureusement en dehors, et comme absorbées par l'énergie de leur faculté dominante. Je veux reconnaître d'emblée le tartufe, le traître, l'avare, etc. Tenez, rien ne me déconcerte comme la soi-disant profondeur de vos héros de tragédie classique, de pièce symboliste ou de drame musical. Que trouvez-vous dans Phèdre, dans Nora, dans Tristan? Un langage obscur et affecté, des idées d'une subtilité ridicule et des situations impossibles. Grand merci ! Et je dis comme Lucas, du *Médecin malgré lui :* « C'est si beau que je n'y comprends rien. »

Le Président. — Oui, vous préférez *Mignon*, *la Dame de chez Maxim* ou les *Deux Orphelines*. Soit ! Mais pourquoi? Parce que vous ne voulez pas faire d'effort. On étudie l'œuvre, on lit des critiques, on cause de cela en famille, entre amis. Ce ne vaut-il pas mieux que de discuter politique? Ne nous renfermons pas dans les soins

matériels, dans les soucis d'affaires, d'argent, de relations. C'est idiot de borner ainsi son horizon !... Entendez-moi bien. Je ne vous conseille pas de négliger, si peu que ce soit, toutes ces choses. Elles sont de première importance, je le sais. Mais il y a temps pour tout. Il ne faut pourtant pas s'abrutir !... On se ménage chaque jour une heure ou deux pour lire, pour étudier, pour se livrer à un travail d'esprit tout désintéressé. Ne me dites pas que c'est impossible. Les esprits religieux, les croyants, trouvent bien, si occupés qu'ils soient, quelques instants pour faire leurs exercices pieux... On ne vaut pas que comme parent, mari, ami, professionnel, citoyen, comme membre d'un groupe, comme terme d'un rapport. Une vie intérieure un peu riche implique aussi d'autres pensées, et j'oserai dire plus graves... Bref, j'en viens à la question musicale. Car c'est là l'essentiel. Mignon et ses coaccusés, malgré leur pauvreté psychique, ne seraient pas ici, devant la Cour d'assises, s'ils n'avaient outrepassé le droit laissé par tolérance aux héros d'opéra de fausser le goût musical de la masse.

Le Plaisir-de-la-foule. — Que voulez-

vous? cette musique me ravit. Elle me saute à l'oreille, elle m'édulcore délicieusement l'esprit, elle s'implante toute vive dans ma mémoire. Pourquoi? Je ne sais. Admettons que c'est un sortilège. Elle poétise les choses sans les transfigurer, sans leur conférer des motifs de pensée abstruse et ennuyeuse, sans voiler que d'une vaporeuse sentimentalité leur allure terre à terre où je me plais à les considérer. On dit : « A la bonne heure ! Celle-ci ne renie pas ses humbles origines. Elle ne vient pas, sévère et pleine de morgue, s'imposer, commander. C'est une brave fille, et jolie autant que peu farouche. » Quant à votre grande musique, votre musique savante, votre musique de maître... Oh ! la la ! En voilà des façons ! Quel orgueil, mon impératrice ! Comme on plane, comme on est fier de réserver ses faveurs à de seuls initiés ! Et comme on le méprise, ce gros public bêta qui vient vous faire la cour et qui a la candeur d'espérer qu'il recevra un jour l'étincelle sacrée !... A peine si elle daigne nous servir — encore le confie-t-elle à l'orchestre — un bout de mélodie ! Et quelle mélodie ! Si confuse, instable et tourmentée !... Je me noie dans

les ondes torrentielles de sa polyphonie. Implacable, déployant sa haute science dans des combinaisons transcendantes, elle avive ma honte d'ignorant. Elle me laisse désarmé, vaincu, flottant comme une épave... Tous mes respects, belle dame ! Mais puisque vous ne faites pas d'efforts pour vous abaisser jusqu'à moi, pour vous mettre à ma petite portée, souffrez que je vous rende la monnaie de votre sentiment dédaigneux.

LE PRÉSIDENT. — On trouve, à l'Opéra-comique, des héros d'une musicalité moins grossière, moins basse, que celle des Mignonistes. Que n'allez-vous entendre, par exemple, Nadir, Escamillo, Gérald?

LE PLAISIR-DE-LA-FOULE. — J'y vais souvent. Ce sont des camarades. Je ne les déprécie pas. Mais déjà de goût recherché, et parfois légèrement poseurs en musique.

LE PRÉSIDENT. — Avouez-le, votre idéal, c'est la *Chanson du pain*, *les Blés d'or*, *les Rameaux*, *Loin du bal*, *la Marche indienne* de Sellenick, *Viens poupoule*, *le Temps des cerises...*

LE PLAISIR-DE-LA-FOULE. — Et pourquoi non?... Mais rien ne vaut *Mignon*. Car *Mignon*, comment dire...? C'est de la

douceur liquoreuse, onctueuse, mielleuse, délicieusement pâteuse. Il semble qu'on suce un bonbon, qu'on savoure une crème de pâtissier, qu'on boit à petites gorgées une composition ingénieuse de sirop et d'alcool. On est à la fois une boutique de coiffeur, une confiserie, un alambic et un jardin de printemps. C'est exquis.

Le Président. — Mais quelle est la qualité de cette griserie? Que vaut cette sorte d'intoxication? Et que dire de la mixture musicale qui vous met dans un pareil état?

Le Plaisir-de-la-foule. — Je ne me pose pas ces questions. Je suis un sensitif. Une chose me plaît ou me déplaît ; le reste est accessoire.

Le Président. — C'est bien. La Cour vous remercie. (*A part.*) Et voilà ! Croyez donc au progrès ! Faites donc des révolutions à Nuremberg et aux deux théâtres d'opéra à Paris !

Découragé, jetant l'alène après le fil poissé, le Président émit d'un filet de voix grave le thème douloureux de son premier choral.

Haut la botte, mon brave Hans Sachs ! Certains de tes musicographes nomment

aussi ce motif celui de la sagesse humaine. Va, le kobold fait toujours des miracles, le ver luisant finit par trouver sa compagne, et que ce soit en *fa* ou en tout autre ton, on chante chaque année la nuit de la Saint-Jean. Sans Beckmesser, un Walther ne serait pas complet ; il lui manquerait le terme antithétique, le bienfaisant et hideux repoussoir ; il représenterait l'absolu, ô chimère ! dans un monde où tout apparaît sous forme de rapport. De même que nous rendons grâce à Mignon dont l'insolente prétention musicale, dont l'outrage au public éclairé, dont l'horreur pour l'art inspiré et profond nous aide à comprendre et à aimer Isolde, remercions, et sans ironie, sincèrement, les quatre témoins à décharge que nous venons d'entendre : leur faiblesse de critique nous a préparés à goûter l'argumentation judicieuse des trois témoins à charge qui s'avancent à l'appel du hérault.

XI

Hautain et renfrogné, le sourcil froncé et la moustache en croc, le Dédain-du-banal-et-du-convenu se présenta de l'air

d'un vieux guerrier déçu, qui, sachant vaines les revendications et les luttes, professe pour ses ennemis le sentiment du sage et les tient pour plus à plaindre qu'à blâmer.

A la rouille du fourreau, on voyait que son sabre, son grand sabre, jadis au service d'une sainte cause, restait à présent sans emploi. Ses bottes martiales ne frappaient plus le sol, et il regardait sans défi, plus triste qu'irrité.

Loin de manifester de l'orgueil, son silencieux aspect révélait je ne sais quelle droiture, quelle noblesse d'esprit et quelle fine compréhensivité. Il en imposait. Les honnêtes gens et les vrais musiciens, faisant cause commune en ceci comme en tout, — bien que réunis particulièrement en la haine de Mignon, — lui témoignaient ce respect mêlé d'admiration que devrait inspirer en tous lieux son mépris — impassible, nullement agressif — pour les personnages insuffisants de substance et de style.

Quant aux partisans de Mignon, ils le considéraient avec une sorte d'effroi, et nous entendîmes derriere nous deux spadassins lombards se dire en *la* bémol :

« Qui est-ce? — Silence ! c'est le jaloux. — Victoire ! il faut qu'il meure. — Non pas, il faut qu'il pleure... » Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour ! Mais vous en serez pour vos peines. Le DÉDAIN-DU-BANAL-ET-DU-CONVENU attendra pour mourir que l'humanité lui donne le bon exemple. Sorti lentement d'elle, il ne s'en ira qu'avec elle. N'est-il pas en art sa conscience, sa force? Ne la protège-t-il pas contre les tentatives des héros façonnés à plaire au public sans culture ?

Invité à faire sa déposition, le témoin s'exprima en ces termes :

— A quoi bon retenir ces impies ! Le crime le plus lâche, de la part de certains, ne compte pas, et soyez sûrs que la divine Beauté, qui sourit imperturbablement sur son socle de marbre, reste insensible aux morsures sacrilèges de ces gens. Laissez-les s'user en rampant. Si leur règne, comme race, est éternel, ils passent vite en tant qu'individus. Ayez confiance en la postérité. Devançant la justice immanente, qui n'aura qu'à ratifier ses décrets au jour du jugement dernier, elle récompense les bons et punit les mauvais. Voyez comme elle sait faire son tri. Les héros valeureux lui

doivent une longévité qui atteint quelquefois plusieurs siècles. Qui se douterait que les dieux de l'Hellade, et, parmi les héros d'épopée, un Achille, un Ulysse, ont plus de trois mille ans? Ils respirent, au cours du poème homérique, une délicieuse fraîcheur de jeunesse. Mais implacable, elle anéantit les gredins de basse inspiration et d'écriture vulgaire, et si elle conserve leur nom, c'est pour leur imprimer une flétrissure railleuse propre à intimider leurs descendants et leurs imitateurs. Que reste-t-il des figures, jadis célèbres, animées par Stace, par Ausone, par d'Urfé, par Campistron, par Destouches, par Scribe, par Auber et tant d'autres? Relâchez donc ces inculpés ! Qu'ils achèvent en scène les soirs de romance que leur filèrent les Parques. Déjà le public éclairé leur retire sa faveur. Seule, la grosse foule leur prodigue les applaudissements dont ils vivent. Bientôt leurs derniers fidèles les laisseront. Et, croyez-le bien, ce châtiment leur sera plus sensible que celui que la Cour pourrait leur infliger.

Le Président. — Vous n'avez pas à apprécier ce point. Il n'appartient qu'aux

juges de statuer. On vous demande seulement votre avis sur Mignon.

LE DÉDAIN-DU-BANAL-ET-DU-CONVENU. — Soit. Eh bien ! je n'existerais pas qu'il faudrait me créer, afin que la gent mignoniste reçoive une bonne fois 'affront d'un héros qui méprise, par essence et par définition, l'art grossier dont ils sortent.

Tel le juré Siegfried, son ardent compagnon de fredaines, qui lui faisait des signes de son glaive, tel comparut ensuite, beau comme un jeune dieu, l'EFFORT-VERS-L'ART-PUR.

Quel guerrier, ce témoin ! Certains, modestes ou gênés, se dérobent aux demandes indiscrètes, répondent brièvement, craignent d'affirmer. Mais lui, c'est l'intrépidité en personne. Il fit d'abord, et solennellement, une déclaration de principes. Révolutionnaire sans merci, il dédaignait toute concession. Brave comme un lion, chevalier sans peur et sans reproche, il parcourait le monde pour défier les héros de la médiocrité. Mal vu de la plupart, et même détesté pour son intransigeance, pour son ardeur à faire des prosélytes, pour sa haine du commun et du plat, il n'hésitait pas à engager la lutte même

dans les conditions les plus défavorables. Que de fois, fort de sa seule vaillance, on le vit, comme Don Quichotte, comme le Cid, comme Bayard au pont du Garigliano, comme le Cyrano de Rostand ou comme le Sigurd de Reyer, tirer l'épée contre le nombre, le nombre infâme et tout-puissant! Souvent repoussé, jamais découragé ni vaincu, il n'abandonnait le terrain que pour venir en aide à un poète de race en mal d'enfantement.

Son rêve était d'occire la multitude des fœtus grimaçants qu'engendre chaque année l'unique désir de lucre et de célébrité. Après avoir jonché de leurs restes les théâtres, librairies et musées, il irait, au cri de « L'art le veut ! » planter sa bannière sur la scène de l'Opéra-comique, au cœur de l'Olympia et des Folies-Bergère, dans le décor fripé des beuglants et bastringues de province, et enfin — projet, selon nous, irréalisable, — dans l'esprit, essentiellement réfractaire, du bon bourgeois moyen. Alors l'empire du laid s'écroulant sous une floraison de chefs-d'œuvre, plus rien ne s'opposerait à son ascension merveilleuse vers ce Ciel, ce Parnasse, ce Montsalvat, où on contemple à nu la

Beauté : la Beauté que l'artiste entrevoit à peine aux heures d'exaltation créatrice, et qui, malgré l'éclat dont il est aveuglé, lui laisse une sensation d'extase au-delà de laquelle il n'est rien.

Espoir trop juvénile, avouons-le, et dont le chimérisme n'est pas sans nous surprendre. Nulle voie ne paraît s'ouvrir de ce côté. A peine des sentiers rocailleux se fraient-ils sous les pas de l'artiste isolé. Mais quoi ! l'Effort-vers-l'art-pur est fait un peu de rêve, d'irrévérence et d'intrépidité.

Quant aux accusés, il les confondait, dans son immense mépris pour tout ce qui n'était pas « intégration de l'idée dans le rythme », avec des personnages qui pourtant, sans grande richesse de musicalité, valaient mieux : tels, le roi AlphonseXI de Castille, le juif Eléazard, Madame Alice Raimbaut ou le capitaine Radamès.

Le Président. — L'ardeur sied, j'en conviens, à qui sent la beauté et la veut reproduire dans une œuvre suprême. Mais prenez garde. Et la tablature?

L'Effort-vers-l'art-pur. — Je hais les tyrans. Je n'obéis 1° d'une façon générale qu'aux lois nécessaires, c'est-à-dire

dérivant des principes essentiels — lesquels tiennent du corps simple par leur apparence d'unité et de l'axiome par la force de leur intangible expression — et 2º qu'à celles dont j'ai reconnu la justesse provisoire.

Le Président. — De là à l'arbitraire il n'y a qu'un pas.

L'Effort-vers-l'art-pur. — Pour faire des révolutions incessantes, renverser tour à tour des régimes opposés et passer par exemple du lyrisme exalté au plus minutieux réalisme, voit-on que je perds de mon souffle, que je m'encanaille, que je manque de quelque façon que ce soit à ma définition? Et pourquoi, s'il vous plaît, accepterais-je des lois qui ne dérivent pas de l'art élevé où je tends, lois d'accident, excellentes sans doute pour leur époque, mais qui n'ont que le tort de survivre à leur cause? En fait de tendances particulières, je ne puis me soumettre qu'à celles du présent. Ne dois-je pas exprimer, sous des aspirations générales prenant leur source dans la nature humaine — et j'entends le tuf, le tréfonds — toute une gamme d'états effectifs déterminés comme moi par le temps et le lieu?

Le Président. — Tout ceci n'est pas faux, et vous savez qu'au fond, à bien prendre les choses, je suis de votre avis. Je crains seulement qu'une fougue téméraire ne vous incline à d'odieuses voies de fait envers une tradition à qui vous devez tout, à l'orgueil de mépriser des règles dont vous sentez mal la raison, à la vaine espérance de forcer, sans secours de personne, le sphinx dans son antre. C'est fort bien d'aspirer à rivaliser avec l'aigle de vigueur d'aile et d'audace, à regarder en face le soleil, à ravir aux dieux le secret de toute connaissance. Mais si, pour résultat, vous alliez vous perdre dans les nues?

L'Effort-vers-l'art-pur. — Tout lest alourdit votre vol. Il faut se dépouiller des surcharges et se décharger des entraves pour gravir les cimes de l'air bleu. La tradition est un fil à la patte...

Le Président. — Selon feu Brunetière..

L'Effort-vers-l'art-pur. — Les ennemis de Baudelaire sont mes ennemis.

Le Président. — La tradition s'impose 1° par force, car l'hérédité pèse d'un poids formidable sur notre destinée ; 2° par devoir, car sans elle la civilisation s'arrêterait ; et 3° par noble fierté, car il est plus

facile de s'insurger contre l'ordre que de s'y maintenir et de le fortifier de son activité directrice... Sans doute ce discours vous révolte ; vous ne voyez en moi qu'un vieux bourgeois conservateur, timide et effrayé, qui veut ligoter, de ses conseils glacés par l'excès de prudence, votre jeunesse ivre d'infini, d'enthousiasme et d'inspiration tumultueuse. Détrompez-vous. J'ai lutté aussi pour l'art pur. Mais je sais que l'audace d'un Icare ne suffit pas pour atteindre le ciel, que sans le travail et l'étude le génie d'un Walther n'eût jamais produit le *Preislied*, qu'à force de vouloir faire l'ange on fait la bête, qu'enfin sans la sagesse — donnez à ce mot toute sa force et toute son étendue — on n'a qu'une ombre de personnalité, on n'est qu'un fétu agité par le vent... Mais laissons les généralités. Que pensez-vous de Mignon?

L'Effort-vers-l'art-pur. — Cette petite bohémienne? Connais pas. Je ne rampe point. Je ne me roule pas dans la fange. Je vole à grandes ailes. Je plane.

Le Président. — C'est parfait. Mais croyez-moi, pas de folle présomption. Ayez présent le sentiment de la complexité en toutes choses ; ne répudiez rien du savoir

amassé, de l'expérience acquise ; n'oubliez pas qu'il faut longtemps apprendre pour savoir et plus encore travailler pour faire de l'ouvrage un peu propre. Sans aucune basse concession, sans transiger lâchement, sachez allier la passion frémissante à la vue claire et froide de règles librement acceptées.

Indocile, rétif, l'Effort-vers-l'art-pur piétinait d'impatience. Après un salut ironique, il se tourna vers Siegfried comme pour dire : « Entends-tu ce raseur, ce vieux rétrograde? Où en serions-nous si les Mime, les Maîtres-Chanteurs de l'église Sainte-Catherine, les pontifes de l'Université, les sorbonnards en retraite à la *Revue des Deux-Mondes*, les réactionnaires en littérature comme en tout et autres doctrines en perruque, prenaient la direction des idées? »

Le fils des Waelsung, dans un rire qui sonnait le défi de son adolescence, presque sauvage à force d'animalité vigoureuse, lui donna rendez-vous au royaume des Gibichs. Là régnait, aux côtés de son frère, une certaine Gutrune, d'une beauté, disait-on, fastueuse, sans rivale. Rendus méconnaissables par le Tarnhelm magique,

ils boiraient le philtre d'amour, cueilleraient les pommes d'or, amuseraient leur voix à des modulations d'une incomparable splendeur et feraient mille olies.

Appelé à son tour, le TALENT-MUSICAL fit serment de dire la vérité, rien que la vérité. Il exprima qu'il n'était compétent qu'en musique, et que, par conséquent, il ne parlerait pas de ces questions d'art pur, très insignifiantes selon lui, dont il se moquait comme des balbutiements d'un jeune contrapontiste : à savoir l'ordonnance générale, la psychologie, la couleur, les vers du librettiste et autres superfluités. Il ajouta :

— Parmi les jurés qui m'écoutent, certains m'approuvent, je le sais. Cet hébreu aux yeux ensanglantés, ce chasseur de lions devenu général des mercenaires puniques, et même ce roi des Elfes, ne puisent leur valeur que dans leur qualité musicale. D'autres, d'un parti qui se dit avancé, prétendent que c'est insuffisant, et veulent amasser autre part, soi-disant en pleine humanité, un surplus de substance. Qu'ils le puissent, c'est possible. Mais qu'ils en vaillent mieux, je le nie. Car ne déplaçons pas la question. De quoi s'agit-il, s'il vous plaît? De musique, uniquement. Si donc

vous réalisez en musique ce que vous sentez de profond et de beau, vous avez atteint votre but... Ceci dit, voici ce que je pense de Mignon et de ses partenaires.

Nous relaterons plus loin, dans le réquisitoire où elles se trouvent reprises, les critiques très sensées et très justes que nous fit le témoin. Sans cette diatribe absurde, et que nous déplorons, à l'égard des héros qui ne se contentent pas de leur seule richesse musicale, si prodigieuse soit-elle, son succès eût été des plus vifs. Il dut se contenter d'un simple murmure d'approbation. En revanche — et tant mieux ! car c'est une preuve qu'on juge sainement les choses que de se voir blâmé par des gens d'esprit faible et de goût non formé — il fut hué par les nonnes sur l'air de la valse infernale, par les djinns sur leur fameux motif de ballade et par les esclaves maures d'Amnéris sur le thème lascif de leur danse.

Un incident comique amusa le public pendant la suspension d'audience. Cet incorrigible Don Juan ne s'était-il pas mis à courtiser une jeune Arabe nommée Fatime, esclave et concubine de son collègue Obéron? Celui-ci, bouillant de colère, in-

tervint, et, après un récitatif de mots vifs, sorte de répliques cornéliennes sur le motif du *pundonor*, ils maudirent le destin et se jurèrent une haine éternelle dans un de ces duos aux formes symétriques entre baryton et ténor, qui firent fortune dans l'ancien répertoire, et dont la péroraison à la tierce, d'un son renforcé par l'orchestre et d'un rythme de plus en plus vif, appelle invinciblement les bravos.

Dans l'assistance, des paris s'engagèrent. Qui triompherait, le génie de Weber ou celui de Mozart? On sait que, dans sa fougue extrême, le roi des Elfes observe une tenue serrée, comme collée au corps, une allure tendue, rectiligne, bien pointée, et une sobriété toute classique. Cette sorte de jeu, disent les duellistes, est infiniment préférable à la désinvolture tour à tour bondissante et rampante d'usage en Italie, et qui rappelle un peu le style des bravi et autres spadassins. Mais devant un Don Juan, était-ce bien là une supériorité? Le type de celui-ci s'est cosmopolisé ; proposé, par la féconde légende d'où il sort, pour la charge de grand séducteur, et promu à cette dignité officielle par la valeur des œuvres où il s'est incarné, il a rendu tribu-

taires de sa beauté savante les femmes de tous pays. Quant à sa musicalité, n'est-elle pas italienne et française comme allemande? Et n'y peut-on voir, au moins dans les bourdonnements de guitare, une certaine couleur espagnole? Dans ces conditions, que craindre d'un héros ultra-nationaliste, d'un germain germanisant, si excellent soit-il. C'est une force parfois, quoiqu'en dise Barrès, que l'universalisme. Puis voyez, dans la partition, sa souplesse ! Quoique très mélodique, très chantant, l'art qui le crée semble absolument dégagé de matière. Comment l'atteindre? Où est-il vulnérable? Nulle conjecture ne nous paraît fondée. Les deux rivaux étaient de force égale. Sans doute le combat n'eût fini que pour cause d'aphonie.

Heureusement, on rappela les jurés à leur siège et l'affaire n'eut pas de suite.

XII

Tannhauser, l'avocat général, se leva, et préludant sur son thème d'amour-propre et sensuel, il commença ainsi son réquisitoire :

— « Messieurs les jurés, l'importance de la cause qu'on vous soumet ici n'a pu vous échapper. Mignon et ses coaccusés ne sont pas seulement poursuivis pour le plus monstrueux des forfaits musicaux : ils ont à répondre d'un attentat contre l'art tout entier. Les Muses, les saintes Muses, se sont senties atteintes ; leur indignation est venue jusqu'à moi, et chargé des fonctions de ministère public autant comme chevalier-poète que comme musicien, j'ai juré de venger cet outrage à leur divinité.

« Vous savez, en effet, que pour leur restituer leur fraîcheur du temps de l'antiquité grecque, pour épurer leur goût perverti au contact des conquérants barbares, pour réchauffer leur ardeur inféconde, si ce n'est hélas ! en œuvres manquées, les excellents tyrans du classicisme avaient enfermé chacune d'elles en unecellule austère. Très sage mesure, complétée par une discipline rigoureuse, et dont nous admirons encore les résultats. Durant plus d'un demi-siècle, ce fut dans tous les genres la plus éclatante floraison. La dignité de la pensée, la pureté de la ligne, l'unité de composition, la noble élégance du style, tout conspirait à la perfection de grandes

œuvres que les ans n'ont pu que démoder, non flétrir, et dont un esprit cultivé perce vite la froideur apparente.

« Mais l'isolement prolongé, dont le propre est de dessécher, d'appauvrir, amena chez les Muses une telle langueur, un tel épuisement qu'on en vint à trembler pour leur vie. Crainte bien vaine ! Comme si le nectar, breuvage des déesses, n'était pas pour elles une fontaine de jouvence ! Comme si la Beauté, dont elles sont à la fois le sanctuaire et la forme, ne les embrasait pas d'un feu inextinguible ! Comme si l'humanité qu'elles nourrissent ne les nourrissait pas à son tour des aspirations esthétiques qui constituent son plus précieux trésor et qui la distinguent de l'animalité !

« Elles pourvurent elles-mêmes à leurs besoins. Fatiguées d'attendre des sacrifices nouveaux, plus fervents, moins rituels, elles se ruèrent, casquées du bonnet phrygien, à la conquête de la liberté. Après les premières ivresses de la victoire et les inévitables excès de la curée, on vit naître un ordre nouveau, fait de rapports complexes, instables, et qui vont sans cesse évoluant, mais dont il convient de retenir

ceci : que les Muses, jadis solitaires, et plus ou moins rivales, se sont unies, syndiquées comme on dit, et assez étroitement pour se faire des emprunts continuels, pour se remplacer mutuellement, pour travailler de concert, — avec moins d'ensemble sans doute, moins de splendeur rythmique, mais plus d'animation, plus de fougue, qu'au temps de la tragédie grecque.

« Appelé d'abord romantique, puis parnassien, puis symboliste, sans parler des noms particuliers qu'il prend dans chaque domaine de l'art, ce syndicat, qu'on le réprouve ou non, est un fait, et nous sommes obligés de compter avec lui.

« Le temps n'est plus, Messieurs, où la poésie, nue comme la vérité, se passait de couleur, et tragique, oratoire, didactique au besoin, très peu personnelle et lyrique, toujours sévère sur la composition, maîtrisant le mot, soumettant la partie à l'ensemble, rejetant le savant et le rare, restait pure harmonie dans la plus mâle fermeté de langage ; où la littérature, non gourmée et pompeuse comme on le dit parfois, mais sage et mesurée jusque dans ses excès, laissait les grâces coquettes, le jeu des pointes et la jonglerie des idées,

pour l'étude de la vie, de l'homme, de la passion, le tout interprété d'une façon générale, du moins sans de tortueuses particularités ; où la peinture, ignorante du symbole, et pleine de dédain pour l'intellectualisme, se bornait à pousser aussi loin que possible la technique de son art dans le rendu des choses senties surtout en leurs signes extérieurs ; où la tardive musique, sans chercher à décrire, et exprimant à peine des sentiments très larges ou très vagues, se complaisait en soi, dans sa propre nature.

« Tout s'est renouvelé, et nous observons aujourd'hui des tendances presque absolument opposées. Est-ce un bien, est-ce un mal? Au point de vue absolu — si toutefois l'absolu existe en dehors de l'esprit qui le pense — laissons à la postérité, ou peut-être au dieu renanien que nous élaborons, le soin de nous l'apprendre. Au point de vue relatif, la réponse variera, selon la conception, et momentanée, de chacun, ainsi que selon l'aspect successif de l'idée. Quoi qu'il en soit, les œuvres d'aujourd'hui portent l'empreinte d'une diversité de pensée unifiée dans un bonheur de collaboration, dont les Goncourt,

les Erckmann-Chatrian, les Meilhac-Halévy, les Margueritte, les Rosny et les Hillemacher ne nous laissent qu'une image affaiblie. Et quant aux produits d'étrangeté inquiétante ou d'intensité maladive, n'oublions pas qu'ils sont la rançon nécessaire de la fièvre ardente où nos aspirations sont tombées.

« Or, une société aussi fortement constituée, et qui fonctionne avec tant d'énergie, ne forme-t-elle pas un seul corps dont toutes les cellules solidaires se transmettent aussitôt la sensation éprouvée par l'une d'elles? Et le dommage causé à telle de ces cellules, que j'étiquette du nom de musique, ne sera-t-il pas ressenti, au même degré ou presque, par telle autre que j'étiquette du nom de poésie?

« C'est donc avec justice, Messieurs, que le syndicat, faisant cause commune avec l'un de ses membres, la Musique, particulièrement attaqué, accuse Mignon et sa troupe, non seulement d'infâmie musicale, mais de crime commis contre lui-même.

La Société aussi a déposé une plainte. Non comme demanderesse principale. Elle n'est qu'intéressée dans la cause. Elle

se porte partie civile, et il sera statué, conformément à l'article 366, sur son action privée, quelle que soit la sentence rendue au criminel. Le conflit, en effet, n'est pas d'ordre purement musical, et si les Muses, comme nous l'avons vu, ont pris fait et cause pour l'une d'elles, la Société, pour les mêmes raisons, se devait de prendre fait et cause pour les Muses. Son sort d'organisme vivant, comme l'ont démontré Taine, Izoulet et d'autres sociologues, est lié à celui des individus qui la forment et des associations qui les groupent. Elle est à la merci de leur évolution. Leur prospérité fait la sienne ; leur détresse, si elle s'aggrave, ne la met rien moins qu'en péril. Son indifférence ne se comprendrait pas. Peut-on demeurer insensible au mal qui dévore une partie de soi-même? Qu'elle traite par le mépris les menues tentatives journalières dirigées sur quelqu'un de ses points, rien de mieux ; sa forme démocratique lui impose la plus grande tolérance, et, en particulier, la détourne de gêner l'unité, majeure et responsable, dans son droit personnel de défense ; mais qu'elle laisse s'infiltrer jusqu'au cœur de la masse un virus destructeur, ce serait courir folle-

ment à sa perte. Aussi prétendons-nous qu'en prenant parti dans cette cause, qui est d'ordre public, la Société ne s'immisce pas dans les affaires d'autrui, et qu'en suivant les formes légales, au lieu d'instituer un tribunal spécial, une Haute Cour, une Chambre ardente, elle prouve son intention de respecter la liberté civique.

« Mettez-vous en doute, pour l'individu et pour la Société, les méfaits du microbe mignoniste? Représentez-vous l'état moral d'un homme, — je dis d'un homme moyen : faiblement lettré, très peu connaisseur en musique, sans grande aptitude pour les choses de l'esprit, — après une visite chez Mignon? Que pensera-t-il? Quels sentiments l'agiteront? Cette fille l'a-t-elle introduit dans ce monde de légende, où la fantaisie, la fantaisie ailée, noue et dénoue de mille façons ses courbes? Lui a-t-elle proposé un thème de pensée un peu riche, ou du moins non frivole, non commun? Lui a-t-elle arraché, comme une Armide, une Didon, une Vita, une Brunnhild, ces frissons dignes des dieux, ces transports d'admiration, ces sensations d'agenouillement devant la beauté, qui sont toute la pure et la vraie volupté d'ici-

bas, et sans lesquelles la vie s'aplatit et se traîne comme une loque? Non, elle lui a insufflé une sorte de puérile et mièvre sentimentalité, et les rêves stupidement romanesques dont le voilà pourvu, le goût d'une musicalité de romance, sans noblesse et sans grâce, très veule sous ses airs de grandeur, qu'elle lui communiqua, sans compter la philosophie de pompier troubadour dont elle lui enseigna le charme simpliste autant que méprisable, tous ces germes, tombés dans un terrain propice, fructifieront pour la ruine de l'élite et pour le triomphe des médiocres flétris par Paul Adam.

« Notez que ceci se répète tous les jours. Nous pouvons chiffrer par centaines les gens que Mignon contamine en un soir de plaisir. Voyez combien de millions d'infectés ce calcul sommaire représente, depuis quarante ans que cette fille sévit ! La peste elle-même causa moins de ravages.

« Qu'on ne nous parle plus de la tuberculose, du malthusianisme, du péril jaune, etc. ! Tout est bénin devant le fléau mignoniste. Et l'avarie, la fameuse avarie, nous a-t-elle assez effrayés? Ce n'était pas assez des efforts combinés de

Brieux et des successeurs de Ricord et Fournier ; on la traquait jusque dans les dessous de famille, et on menaçait les fiancés d'une impudente visite sanitaire. Maladie honteuse ! disait-on ! Eh ! le pire opprobre n'est-il pas de goûter les abjectes caresses musicales de Mignon?

« Ayons le courage de l'avouer, le triomphe d'une pareille infâmie remet tout en question. Jamais danger ne fut plus grand. La civilisation artistique est au bord de l'abîme. Les barbares, non contents d'occuper les théâtres, envahissent les maisons d'édition. Ils se croient tout permis. Hier encore, à la veille de leur arrestation, ils insultaient, sous prétexte de patriotisme, le Chevalier au cygne. Ils gagnent des esprits indécis, contractent des alliances jusque dans notre camp. N'avons-nous pas vu l'un des nôtres, critique d'une rare finesse, donner le nom d'une coureuse d'égoûts à l'auteur des huit pièces symphoniques qui colorent l'atmosphère de *Peer Gynt*?

« Vous laisserez-vous intimider, Messieurs? Vous portez dans le pli de vos robes la victoire ou la défaite de l'art, du goût, de la beauté. Qu'un saint courage vous

anime ! « Delenda Migno ! Il faut anéantir Mignon ! » eût répété Caton. « Le Mignonisme, voilà l'ennemi ! » eût dit Gambetta plus conscient en musique. A notre tour, paraphrasant un vers célèbre, nous nous écrions : « Périsse la Mignon, auteur de nos alarmes ! »

Ce beau mouvement d'éloquence nous électrisait tous, et déjà, les jurés en tête, nous courions sus à la troupe de Mignon, autour de laquelle se pressaient ses amis résolus à la protéger de leur corps, quand le Président nous barytonna sur son thème de choral un de ces conseils de sagesse auxquels on ne peut résister. Nous nous rassîmes, un peu mortifiés d'avoir cédé si vite à l'appel des passions, et l'avocat général, après avoir renouvelé sur la harpe son invocation à la déesse Vénus, reprit son discours en ces termes :

« Je requiers donc ici, au nom de la Musique, victime principale, au nom des Muses, puis de la Société, lésées par contrecoup dans leurs intérêts essentiels. Ai-je ainsi nommé tous mes mandants? Vous reconnaîtrez, Messieurs, qu'en leurs limites confuses, ces vastes personnalités atteignent le royaume où chacun, selon sa

conception, place la puissance suprême. Les déterministes y mettent l'aveugle omnipotence des lois, les fidèles de chaque religion leur dieu particulier, les platoniciens la souveraineté des idées, les spinozistes la nature naturante, les leibniziens les monades à la fin de leur évolution, les kantiens l'essence fondamentale, le noumène, dont le phénomène constitue l'accident, la représentation. Voulez-vous maintenant nommer ce royaume l'idéal? L'abus qu'on a fait de ce terme lui prête, il est vrai, un sens que je déplore. C'est là que les bonnes gens logent l'état d'ivresse sentimentale absolue et parfaite où l'exaltation finirait par atteindre. Mignon, quand elle bêle sur le luth le thème des hirondelles, est convaincue qu'elle nage dans l'idéal, et je vais bien l'étonner en disant qu'elle lui tourne le dos. Néanmoins, sachons gré à ce mot de son radieux coup d'aile, de son pouvoir régénérateur, de son évocation des sphères infinies où on plane au-dessus des misères, et prenons-le dans son sens le plus noble. Alors, par voie de conséquence, je suis forcé d'avouer que je parle au nom de l'Idéal. Et c'est là que s'arrêtent mes justes prétentions. Si, dans l'assistance, quel-

qu'un sait autorité plus haute, je lui cède mon siège d'avocat général pour prendre la parole en son nom.

« Avant de récapituler devant vous, Messieurs, les motifs d'une condamnation nécessaire, il est de mon devoir de répondre à certaines objections qui m'ont été soumises sous une forme officieuse et que je devine dans l'esprit de certains auditeurs. Je ne parle pas d'un apitoiement misérable sur ces vils criminels. Vous placez mieux votre indulgence. Leur sort ne vous inspire qu'un mépris indigné. Mais j'entends dire que nous devrions épargner, dans la personne des héros de son cœur, la mémoire de leur père spirituel. Aux dieux ne plaise que nous formulions des reproches contre cet homme qui fut, comme eût pu l'attester son inscription tombale, excellent époux, bon père et savant musicien ! Savant? Oui, Messieurs, je ne m'en dédis pas. Ce grand-prêtre du temple où se conservent les traditions de l'art, ce juge à mine austère, dont le froncement olympien jetait l'épouvante dans le rang des élèves admis à concourir, le général Ambroise, puisqu'il faut l'appeler par son nom, était profondément versé dans la technique de

la composition ; le contrepoint, de même que l'harmonie, n'avait plus pour lui de secret, et, sur la question métier, peu de personnes, je crois, eussent été capables de lui en remontrer. Qu'est-ce à dire? Ceci, tout simplement, que, en matière d'art, la science est une chose et le talent une autre, et qu'elles se trouvent parfois réunies, dans le même homme, à doses très inégales.

« Savez-vous quel exemple me rappelle celui-ci? Il est un nom dans l'histoire du théâtre, que les adeptes fougueux de l'art pour l'art stigmatisent tous les jours avec une fureur renaissante. Je veux parler de l'auteur très connu, et jadis très célèbre, de *Une Chaîne*. Ne lui trouvez-vous pas avec le père Ambroise une certaine ressemblance? Tous deux, adroits et féconds ouvriers, sont chers à ces critiques qui, les uns sous le nom générique de Francisquistes, observent d'abord votre habileté à escamoter la muscade et à servir du spectacle mélodramatico-romanesque, et les autres, sous celui de Pouginistes, vous jugent sur vos grâces, vos coquetteries, vos sentimentalités de romance ; mais tous deux, privés des qualités de finesse et de goût qu'estiment avant tout les personnes

cultivées, sont en horreur à ceux qui savent voir et entendre.

« A l'inverse, il est des artistes, et de très grands artistes, à qui il n'a manqué qu'un certain tour de main, qu'un peu plus d'adresse à polir, à finir, mettre au point, qu'une connaissance plus complète de leurs propres ressources ou qu'un complément de savoir professionnel, pour égaler, pour surpasser peut-être, ceux que nous admirons entre tous. Hector, père de cet Hector dont l'ombre éloquente apparaît à Enée, et père aussi d'un des membres les plus distingués du jury — simple épreuve, celui-ci, mais retouchée, et très spéciale, très caractéristique, d'un type déjà dans la circulation — déroba au ciel, comme Prométhée lui-même, ce feu dont on meurt pour en avoir vécu. Son malheur fut d'abord d'avoir trop négligé ses études, puis, une fois à Paris, de n'avoir pas assez fréquenté chez Cherubini, d'où le chassait une maîtrise sévère, un pontificat teinté de pédantisme, et un peu trop peut-être chez celle qu'il nommait son Ariel, et dont il ignora longtemps — feux et tonnerre ! — la savante perfidie. Au fait, qui sait si, au contraire, il n'eût pas perdu à mener la vie

sage et réglée d'un élève soumis aux conseils des bons Pères? Comment déterminer dans quelle mesure les folies de jeunesse, les années ardentes, libertines, passionnées, vagabondes, consacrées au plaisir d'observer, de sentir, de vivre pour vivre, contribuent à former, dégager, assouplir la personnalité? Le génie d'Hector, naturellement violent, tourmenté, convulsif, se fût peut-être usé au ponçage méthodique de l'enseignement officiel.

« Tenez, je me souviens de sa rencontre à Rome, où il faisait son séjour de grand prix, avec l'auteur de toutes ces romances sans paroles qu'on donne aux jeunes pianistes pour apprendre à nuancer. Déjà celui-ci se montrait tel qu'il devait toujours être : un parfait notaire en musique ; entendez par là un homme correct, compétent, distingué dans son art, et non le poète que son inspiration, sa puissance de souffle, son abondance de personnalité apparente à une race divine. Fuguiste consommé, rompu aux hautes difficultés de la syntaxe musicale, le futur transcripteur du songe shakespearien triompha sans peine, dans de fulgurantes improvisations au piano, de ce guitariste aux airs

de révolté, qui en haine du banal, du poncif, de l'œuvre plate et froide, recherchait l'originalité et n'atteignait encore que l'outrance. Et pourtant qui des deux était le plus doué, qui possédait le génie créateur, qui devait donner à la fiévreuse ardeur du romantisme sa réelle expression musicale?

« Pour rester hors de la présente cause, pour échapper à une juridiction qui n'atteint que les héros de drame, de poème, de roman, d'opéra, d'œuvre quelle qu'elle soit, la mémoire du brave père Ambroise est-elle inattaquable? Mais comment oublier tant de forfaits divers et de crimes peut-être inconnus aux enfers? Qu'il ait agi par une sorte d'inconscience musicale, par manque de sens critique, par faiblesse de talent, et non dans un but criminel, nous l'accordons. Il n'en est pas moins vrai que cet homme, par ailleurs si intègre, a détroussé, et comme au coin d'un bois, trois des plus grands poètes, puis les a mutilés sans pitié, chacun dans la meilleure de ses œuvres. Ces faits inouïs méritent qu'on les rappelle. Repassons-les rapidement.

« Savez-vous en Albion un plus heureux

essai de réalisation titanique que le génie shakespearien? Attends, mon colosse ! Vlan ! je t'ampute de ton type favori, cet Hamlet si complexe et si riche que les critiques y ont vu tour à tour l'humain sous toutes ses formes, et que certains, désireux d'en finir avec cette diversité d'interprétation, ou simplement agacés d'une mésententé qu'aucune concession ne lassait, ont proposé de reconnaître en lui, ô refuge de la nuance aux abois ! ô triomphe de l'ironie! ô suprême effort du paradoxe ! une femme, — eh oui ! une femme, une vraie, non un esprit féminin tombé dans un corps d'homme. Donc je te le prends, ton Hamlet, et le voici tellement fondu et dilué dans l'uniformité sirupeuse de mon élixir musical que nul ne le reconnaîtra. C'est peu. L'Italie n'a-t-elle pas aussi son Hercule? Une flèche au cœur, et l'hercule dantesque, tombé de son socle, se voit brutalement séparé de la seule amie avec qui il trompa Béatrice. Ouvrez la partition publiée par Heugel, puisque l'Opéra, complice cependant de tant d'attentats musicaux, la laisse par pudeur aux archives, et vous verrez le duo immortel Paolo-Francesca se vautrer dans les bas-fonds fan-

geux de la sentimentalité romançarde. Et dites-moi, Gœthe est-il inférieur aux deux autres? Non, n'est-ce pas? Or ça, sus à ce soi-disant olympien qui a la prétention d'escalader le Ciel ! Laissant à des confrères le soin de musicaliser ses fils Faust et Werther, prenons-lui Wilhelm, son cadet, ainsi que la plus jeune de ses filles. la petite Mignon. Nous mettrons ce couple à la portée des admirateurs de la *Dame blanche*, et nous en ferons un sujet de pendule propre à réjouir les gens avides à juste titre de sentimentalité de romance.

« Tel est le passif musical de la succession ambroisienne. Reste un déficit, et énorme. La note comique, seule digne d'attention, y disparaît, complètement noyée. Encore n'offre-t-elle d'intérêt qu'aux lèvres du Caïd et de l'homonyme de sir John, juré ici présent. Et même là, apparaît-elle de qualité médiocre. Autour de Mignon, elle n'a guère d'appui qu'en Frédéric, insipide et grêle Chérubin.

« A ce propos, Messieurs, laissez-moi réfuter l'opinion exprimée tout à l'heure à la barre, selon laquelle le genre de l'Opéra-comique garderait pieusement les traditions de la gaieté française. A la rigueur,

jusques et y compris Grétry, cela peut se soutenir. Mais après, et surtout depuis la *Dame blanche*, qui marque un tournant, je m'insurge. Que la qualification d'opéra-comique ne vous abuse pas ! Cela signifie : opéra de demi-caractère, c'est-à-dire moins sérieux, plus discret, plus familier. Au fond, c'est le grand opéra s'abaissant au niveau de la foule. Comme méthode, il conserve le gros mélodrame historique, et pour compenser le moindre déploiement scénique et musical, il renchérit sur les coutumières sentimentalités. Tandis que dans l'*opera-buffa* des Italiens (type connu en France : *le Barbier*), les héros principaux, Almaviva, Figaro et Rosine, sont aussi bouffons, en leur rôle sympathique, que Bartholo la dupe et Basile le grotesque, notre « éminemment national » n'admet la note comique que comme agrément, superflu, intermède. Chargée de saupoudrer, de remplir les vides, elle se néglige, se contente d'un brio d'apparat. Pourquoi se mettre en frais pour de vulgaires trials, et comment doter de finesse des fantoches comme Dickson, Cantarelle, Corentin ou Zizel?

« Ayant déserté la musique dramatique,

dans quel art la vieille gaieté française va-t-elle alors chercher son expression? Nous la voyons trousser des couplets de chanson à la fois égrillarde et rêveuse, ébouriffer le panache romantique du grand drame et passer du Gymnase, où elle banalise le vaudeville, dans le roman gaillard et polisson genre Pigault-Lebrun et Paul de Kock, où sa philosophie bon enfant, ses espiègleries libertines, son manque absolu de style et de tenue artiste lui taillent un énorme succès. Est-ce fatigue, est-ce l'époque non propice? Elle offre alors peu d'intérêt. Mais elle se reprendra. Et en musique, dès le début du second empire, la folle opérette d'Offenbach et d'Hervé lui arrachent des éclats dont l'outrance, même burlesque, triviale, est plutôt un progrès sur sa niaiserie bourgeoise d'auparavant.

« Perdez donc la crainte, Messieurs, en condamnant Mignon, de condamner la vieille gaieté française. Quoi qu'en ait dit celle-ci dans sa déposition, elle n'a qu'effleuré, ou à peine traversé, le genre de l'Opéra-comique.

« Ce point établi, nous arrivons à l'examen des prévenus... »

Quelques mots, en passant, sur l'attitude étrange, durant cet exorde, de certains des jurés. Tandis que Fervaal exprimait son hésitation douloureuse entre la race de Kaïto, la déesse-serpent, son aïeule, et la rouge volupté représentée par cette petite charmeuse de Guilhen, Don José exhalait sa tristesse de dragon séparé de sa mère, de sa fiancée, et livré à toutes les séductions d'une grande ville.

Falstaff confiait ses chagrins aux trombones qui le psalmodiaient par moquerie.

Pareil à une petite infante en robe de parade, Pelléas, aux beaux doigts longs et purs, caressait une chevelure d'or pâle. Ses mots répétés, pleins de rêve dans leur banalité singulière, sortaient comme d'un abîme, et rendaient, eût-on dit, un son métaphysique. On respirait de loin son âme profonde. Sa beauté raffinée dans le blême, dans l'exsangue, fascinait les duègnes de l'assistance. Taven, la vieille sorcière, dame Marthe Schwerlein et la maîtresse de chant au couvent des filles nobles de Lunéville, le dévoraient des yeux.

Quant à Siegfried, on le voyait parfois tremper l'index dans le goulot d'une petite bouteille rouge, puis la porter avec avidité

à ses lèvres. Renseignements pris, ce n'était pas du vin qu'il buvait, mais du sang de dragon. Comme on le sait, le sang de dragon a la propriété de vous dégourdir l'intellect. Et en effet, la figure du jeune homme s'éclairait aussitôt, jusqu'à donner les marques d'une perspicacité surprenante. Médication bien simple, praticable même en voyage. Elle est tout indiquée pour les gens d'esprit lourd et borné.

L'avocat général entra dans le vif du sujet avec cette ardeur mesurée, cette froide énergie, qui exclut, autant qu'on peut croire, toute idée préconçue, tout emportement de passion. Il prouva d'abord que l'accusée n'avait rien réussi à garder de son modèle gœthesque, et que, par conséquent, l'excellente héroïne de roman ne serait pas atteinte par une sentence de culpabilité. Il mit en garde les membres du jury contre les souvenirs qu'ils pouvaient conserver d'autres jeunes filles du même nom, notamment de Mignon Scheffer et de Mignon Lefebvre, toutes deux délicieuses. Enfin, si masculinisé, ce nom évoque parfois des mœurs louches, il prend au féminin — et qu'on dise Mignon ou Mignonne — tout un charme. N'est-ce pas qu'il dé-

signe bien une fillette menue, gracieuse, d'une rêveuse poésie? D'où l'abus, et d'où sa banalité d'aujourd'hui. Sous la plume de Ronsard, ah ! comme il est doucet, joliet, gentillet ! Rappelez-vous l'ode à Cassandre : « Ma petite colombelle, ma mignonne toute belle, mon petit œil, baisez-moi... » Ou cette autre : « Donc, si vous m'en croyez, Mignonne, tandis que votre âge fleuronne... » Mais dans notre romance, hélas ! que nauséeux ! Aussi évitons-nous ces rappels de mémoire. Que dire d'un tribunal qu'influencerait le nom du prévenu ! Il s'agissait ici de la Mignon ambroisienne, et d'elle seule.

De tous les crimes commis par Mignon d'un bout à l'autre de l'œuvre, le plus grave consiste assurément dans la composition de sa romance: « Connais-tu le pays... » Tannhauser, à ce propos, s'exprime en ces termes :

« La valeur musicale d'un motif, d'un passage, ne se mesure pas, vous le savez, Messieurs, d'après les seules règles de l'harmonie et de la raison pure. Le goût aussi est juge ; j'entends, bien entendu, le goût cultivé, enrichi. Or, chez qui le rencontrerons-nous? Sans doute, chez

ceux qui le nourrissent dans l'étude ; mais surtout chez le compositeur. Le savoir-faire ici a sa grande importance. Comment pénétrer profondément une œuvre si on ne s'est trouvé aux prises avec les difficultés du genre qu'elle suscite. Sur certains points d'appréciation, l'artisan prime l'amateur éclairé. Sa science technique et son habileté d'ouvrier lui assurent une supériorité. En un sens, les chances d'erreur sont moindres. Encore seraient-elles grandes si parmi les auteurs on ne faisait un choix. Car combien en est-il d'une faiblesse de critique qui désole ! Des professionnels, d'un talent avéré, livrent aux revues, aux journaux, des articles d'une insuffisance stupéfiante.

« Pourquoi donc ne vois-je parmi vous, Messieurs, aucun compositeur? Ne s'agit-il pas d'un conflit musical? D'après ce que je viens de dire, un Gluck, un Weber, un Berlioz, seraient tout qualifiés pour siéger? C'est que, s'il faut l'avouer, le héros plane un peu au-dessus des humains. Fils de l'homme, il est aussi le fils de la Muse. Cette double origine, en le détachant à demi de l'artiste ébloui de son œuvre, le rapproche de l'idée platonicienne du Beau dont il est le reflet animé. Il vit ainsi une

vie plus pleine, et plus forte, et plus haute, que le plus valeureux personnage historique, et s'il est vrai qu'il partage les passions parfois viles et basses des mortels, il les relève par la sculpture des formes, l'harmonie du langage et la souple logique de la composition. D'où, pour les deux mondes, impossibilité de fraterniser autrement qu'en esprit, sur les limites de ce royaume de l'art où nous sommes enfermés.

« Dans le choix de vos personnes sacrées, nous n'avons consulté que votre valeur musicale. Nombre de héros adorés du public, mais de médiocre ou basse qualité, sollicitèrent l'inscription sur nos listes. Faut-il citer le roi Laurent XVII, Vasco de Gama, le comte de Luna, Horace de Massaréna? Quels jurés, n'est-ce pas? Ils eussent compris tout à rebours.

« La différence des genres que vous représentez vous prouve assez que nos préférences personnelles, nos goûts particuliers, ne nous ont point guidés. Ni la période historique, ni la mythologie, ni l'école, ne nous ont influencés.

« Votre mérite, éprouvé dans des œuvres superbes, vous a déjà instruits, et à fond, sur la romance de Mignon. Vous savez

pourquoi et comment elle est pire que la pire des romances — disons que les *Blés d'or* ou que la *Grâce de Dieu* — pourquoi et comment elle est la honte de la musique française. Néanmoins, je ne puis me soustraire au devoir de résumer vos raisons qui sont aussi les miennes.

« Remarquons d'abord qu'il est aussi facile de banaliser à l'excès la romance qu'il est malaisé de l'écrire d'une façon supérieure. En même temps que sa basse extraction lui conseille le simplisme d'un chant accessible à la masse, les airs de distinction bourgeoise qu'on lui a indiqués comme un but en font une de ces parvenues prétentieuses dont le ridicule se découvrirait mieux si elle n'exprimait les espoirs et regrets amoureux, sentiments qui, avec ou sans art, ont le don de toucher les bonnes âmes.

« Certes, ces sentiments, comme tous autres, ont droit de traduction musicale. Vous aussi, Messieurs, vous les éprouvez. Mais il vous suffit de leur communiquer un peu de votre valeur personnelle pour les rendre en beauté. Que dire au contraire de ceux qui, déjà appauvris par leur séjour dans des esprits médiocres, vont se réaliser

dans un genre condamné par sa destination à n'admettre qu'eux seuls, et sans les hausser à une interprétation un peu noble ! Fond et forme, matière et sculpture, tout retient la romance dans une sorte de fadeur langoureuse mille fois plus détestable que la grossièreté, même ordurière, d'une chanson des rues.

« Si elle veut tant soit peu raffiner, sortir du convenu, fixer des rêves généreux, comment le pourra-t-elle dans ce moule étriqué où sa définition la comprime? Ou elle brisera sa forme, et ne présentant plus ni de division en couplets ni de reprise de refrain, elle sera tout ce qu'on voudra, une cantilène, un lied, une mélopée, sauf une romance ; ou elle restera fidèle à ses lois, et alors son essor vers l'art pur viendra se briser contre la rigueur de sa stupide enveloppe.

« Faut-il des exemples? Un incident d'audience nous amena à nous expliquer en deux mots sur ce qu'on nomme la *Romance de l'Etoile.* Au fond, il est exact que le chevalier-poète Wolfram d'Eschenbach, invoquant dans une heure de détresse l'étoile consolatrice, eut l'idée d'employer le style de la romance. Mais qu'arriva-t-il?

D'abord les parois du genre craquèrent sous la poussée de sa rayonnante musicalité ; ce qui prouverait déjà, pour un noble talent, l'impossibilité de se tenir dans l'étui de la romance ; et ensuite, quoique plus au large sous ce bris inconscient de clôture, pour la première fois le merveilleux artiste effleura la tonalité pleurarde et mièvrement plaintive où vous incline si naturellement cette forme musicale et qu'il faut éviter à tout prix. Et vous savez, Messieurs, à quelle hauteur d'inspiration l'illustre Wolfram atteignit. Je profite même de cette occasion pour lui rendre justice et dissiper tout bruit, non certes de rivalité entre nous, mais de vile jalousie. Mon seul regret est de le voir préférer l'amour chaste aux transports voluptueux qu'inspire à ses fidèles la déesse honorée par de pieux sacrifices.

« Croyez-vous, toutefois, que ce passage, le plus faible de toute la partition, est moins acclamé que le reste ? Telle est la culture musicale du public que c'est celui qu'elle applaudit le plus. Voulez-vous un exemple tiré d'un ouvrage plus quelconque mais non absolument mauvais? La romance fleurie, confiée à ce petit bêta de

Siebel, recueille plus de bravos à elle seule que l'opéra entier, exception faite, bien entendu, pour le chœur des soldats dont la banalité a fait tout le succès. De même, dans l'adaptation fantaisiste du divin Crépuscule, le Hagen de Reyer, traître de mélodrame, en invitant le peuple à jeter des rameaux et des joncs devant le cortège nuptial, et Brunnhild, en révélant à Sigurd les paroles qui rompront l'enchantement, obtiennent une faveur qu'en d'autres fragments, passés inaperçus, ils mériteraient davantage. Parcourant chaque pièce, très souvent nous reconnaîtrions que le bon qu'elle contient ne passe pas la rampe et que le mauvais est follement applaudi.

« Chez Mignon, ceci est encore plus frappant. Sa romance, son chant le plus immonde, met la salle en délire. En ce moment encore, nombre de personnes, — des femmes charmantes, des hommes très distingués, — sont absolument convaincus que ces deux couplets sont le fin du fin de la poésie musicale.

« Si donc les plus nobles motifs musicaux ne peuvent s'adapter sans mutilation grave au style de la romance, à plus forte

raison un thème de grossière sentimentalité, et rien d'étonnant que Mignon, dès son entrée, tombe dans les bas-fonds du pire.

« Etudiez, je vous prie, cette romance, dans son inspiration et son style. Comparez-la aux passages du même genre chantés par vous ou par vos partisans.

« Que le fils de Calliope, dont la lyre éplorée fascinait les rochers, songe à ses transports douloureux à l'aspect d'Eurydice !

« Que le Breton en or fin de légende, héros de la cité dont on entend la cloche au fond de l'océan, repasse son duo nuptial avec la Rozenn de ses rêves !

« Que le rival victorieux de Bertram n'oublie pas le charme musical qu'il répand si souvent chez Colonne sur le sommeil de Faust !

« Que le fils des Nuées se rappelle l'expression de son ardeur sensuelle pour la fille de Kundry, Guilhen de son nom, symbole de l'ensorcelante volupté !

« Que le contrebandier des montagnes, dragon en rupture de service, dont plus d'une femme — je dis des mieux pourvues — voudrait rencontrer les vingt ans vigoureux au coin d'un bois nocturne, cède

au plaisir de sa gitanella où revit le sang chaud et brûlé de toutes les Espagnes, ainsi qu'au regret de la lande calcinée où l'attendent sans espoir sa fiancée et sa mère !

« Que le roi des Elfes, d'une aussi fière prestance musicale que d'un faible intérêt dramatique, se remémore la fierté glorieuse de son récitatif final, qui, revu et retouché, servira au fils de Parsifal pour saluer le roi Henri l'Oiseleur !

« Que le professionnel séducteur, tant envié des jeunes gens pour ce qu'il ne connut de cruelles, se souvienne de l'ardeur enlaçante de son *andante* en *la*, murmuré à l'oreille de Zerline !

« Que le géant, jadis si chevelu, terreur des Philistins, se renouvelle l'ivresse versée dans une romance — une vraie romance cette fois — par la plus déloyale des amantes !

« Que le défenseur, puis l'ennemi de Carthage, évoque au haut des marches du palais la vision hiératique, aux raideurs somptueuses d'idoles, de la fille d'Hamilcar

« Que le petit-fils de Wotan écoute chanter en lui son émotion, au moment où, en présence de la vierge guerrière endormie

sous son armure d'argent, il connut la peur !

« Que l'enfant mystérieux, marqué au front du signe de l'art nouveau, mette en parallèle ses petites paroles vagues et profondes !

« Enfin que cet ivrogne, fustigé à coups de baguettes et d'orties, revive son cynisme d'amour auprès des joyeuses de Windsor !

« Oui, Messieurs, que chacun de vous, en son âme et conscience, compare sa musicalité à celle de Mignon ! Que chacun de vous improvise sur le texte « Connais-tu le pays... » un motif de romance ! Que chacun de vous essaie de chanter telle quelle cette romance, sans éprouver dégoût, mal de cœur et nausée ! J'estime ces expériences nécessaires pour vous bien préciser le degré de criminalité atteint par l'accusée. »

Après avoir examiné Mignon dans cette romance où elle se synthétise avec une énergie qui rend facile la tâche du critique et du juge, l'avocat général l'étudia dans le reste du rôle, notamment dans son thème chaste et bête sur les hirondelles qui s'envolent et dans ce motif de pur italianisme où elle épanche sa joie sentimentale comme une fillette au cou de sa maman. Il la poursuivit dans les duos, trios et autres en-

sembles où elle rentre pour permettre à ses misérables complices de la seconder dans son œuvre.

« Car ces gens, remarqua-t-il, s'entendent comme larrons en foire. Ils n'entrent en lutte que pour mieux endormir, sous le vif intérêt de l'intrigue, le sens critique du public. Pure comédie que la rivalité des filles Philine et Mignon, que l'inimitié des héros Wilhelm et Jarno ! Ils n'ont tous qu'un même but : assurer le succès de l'œuvre mignoniste, et, par là, se ménager un siège au panthéon des figures immortelles.

« Toutefois n'oublions pas qu'ils sont les serviteurs très fidèles et très obéissants de Mignon. Cette fille, qui feint d'être la proie du sort, les conduit au triomphe avec un entrain pleurnicheur et une sûreté de voix romancière que les ans ne lassent pas. C'est d'elle, peut-on dire, qu'ils tirent toute leur vitalité. Qu'elle disparaisse, tout croule. On peut — et l'oncle l'a assez regretté ! — représenter l'*Arlésienne* sans l'Arlésienne elle-même. Mais Mignon, j'en défie qui que ce soit. Albert Carré, qui opère des miracles, n'y réussirait pas.

« Ah ! la petite rouée ! Comme elle sait

mettre à profit sa jeunesse ! Joue-t-elle assez de la mélancolie, cette corde si sensible dans l'âme des bonnes gens ! Exploite-t-elle assez ses malheurs de fillette volée par de vils bohémiens ! Le sérieux de son chant donne-t-il assez l'illusion d'une musique distinguée et savante dans sa simplicité! Comment se douterait-on, si on manque d'expérience et d'étude, ou si on a l'esprit un peu simple, que cette ingénue est la pire des sirènes, infiniment plus malfaisante, malgré la puérilité de ses chants, que celles qui tentèrent Ulysse attaché au mât de sa trière?

« Telle est cette fille, Messieurs. Je n'en dirai pas plus. En votre âme musicale, vous l'avez déjà condamnée… »

Quant à Philine, d'où venait son succès, sinon d'abord de la séduction qui s'attache à une jeune actrice de cœur léger et de tête un peu folle, et surtout du prestige qu'exercent à la scène les fusées de roulades et les vocalises perpétuelles de la chanteuse légère.

« Ses coquetteries de femme, dit Tannhauser, nous sont indifférentes. Que Philine se laisse ou non ravir par Mignon le joli garçon qu'elle convoite, peu importe !

Il n'est question ici que d'art et de musique. Or quel art trouvez-vous dans ce brio de traits, dans cette espièglerie chromatique, dans ce feu d'artifice de croches et de doubles croches?

« Examinons de près sa fameuse polonaise... »

Et l'éminent avocat général nous montra, avec une frappante évidence, que cette forme musicale, si habilement exploitée par Chopin, Habeneck, Glinka et tant d'autres, n'avait rien laissé de sa gravité noble, de sa fierté pompeuse, dans la polonaise de Philine, et y prenait même une allure faubourienne, banale et sautillante, un caractère de danse dévergondée, qui, dans un bal de barrière, rendue à l'unisson, sur le coup de minuit, par un piston, une clarinette et un violon, eût fatalement inspiré à un conducteur de quadrille l'idée de piquer un chahut.

Hors ce motif qui lui est propre, tous autres, en scène, lui sont bons pour servir d'appui à ses folles vocalises : vocalises, d'ailleurs, sans autre caractère que celui de rare insignifiance, et sans autre relation avec leur sujet que celle toute futile d'une femme légère avec les faits qui passent.

Donc ne pas lui imputer les thèmes qu'elle surcharge de broderies insipides et la tenir pour la moins responsable du crime de mignonisme.

En revanche, l'avocat général n'épargna pas ses foudres contre Wilhelm Meister. De même que Mignon, ce jeune homme, comme on le sait, choisit le moule de la romance pour se réaliser. Tant il est vrai qu'au fond cet ouvrage n'est qu'une longue romance mise en scène par un musicien sans talent.

Si vous avez souffert, et je l'espère pour vous, en écoutant Wilhelm supplier le printemps de donner à Mignon sa goutte de rosée, vous saurez gré au ministère public d'avoir dit son fait à ce misérable ténor. Où trouver en effet, sauf dans la romance de Mignon, plus de pleutrerie musicale, plus d'écœurante platitude? N'est-ce pas offenser toutes les divinités qui nous restent propices et qu'il faut adorer à tout prix : celles qui donnent aux choses leur beauté, qui nous inspirent de nobles émotions, qui sollicitent notre ardeur à comprendre?

Qui donc, à l'audition de ces fadeurs pâteuses, n'aspire à les vomir avec le goût amer de poison qu'elles impriment à la vie,

ne veut s'en délivrer en coupant la corde de pendu qui tient droite notre échine sur cette terre de douleur? C'est avec de la musicalité de cette trempe, avec de la littérature et de la poésie de ce style, qu'on fait les âmes basses, rampantes, impulsives, bonnes seulement pour un épais bien-être, pour de grossières jouissances.

Là ne se bornaient point, selon Tannhauser, les exploits de Wilhelm. Rappelez-vous la vulgarité mièvre de ses adieux célèbres, tristement célèbres : « Mes vœux suivront tes pas... » Oui, Wilhelm, suis Mignon ! Tu es bien son âme-sœur. Ah ! triple gredin !

Pourtant cette émotion était facile à rendre. Des adieux, des petites tristesses douces, bien soignées, bien chantantes et juste assez humaines pour toucher un auditoire frivole, un Varney, un Planquette, un Lecoq, un Audran, auteurs d'œuvres légères, ont exprimé cela, et suffisamment bien, en s'appliquant un peu. Nous ne sommes pas plus exigeants qu'il ne faut. Nous n'oublions pas que le temple Favart fut consacré à une Dame blanche et à un Cheval de bronze. Mais il y a des limites.

C'est se moquer du monde que de chanter de semblables sottises !

Que dire de son air de bravoure ! Lui-même en a honte, puisqu'il le passe à l'Opéra-comique, et même quelquefois sur des scènes de province. Son trio du un appartient plutôt à Mignon ; encore voyez comme il contribue à le banaliser. En revanche, le trio du deux est son ouvrage ; lui seul est responsable des souffrances musicales que nous éprouvons à l'entendre. Au trois, sauf le solo, qui reste son crime principal, il n'intervient guère, ainsi que son gâteux de beau-père, que pour aider Mignon dans son œuvre néfaste.

Pour Lothario, sa culpabilité ressort notamment de 1° son entrée de mendiant au milieu des bourgeois attablés; 2° son duo à propos d'hirondelles, et 3° sa berceuse.

Cette musicalité du bonhomme, comment la définir? Disons, d'un bout à l'autre, une ânerie, une petite chanson ronronnante, sans couleur, sans trouvaille et sans vie, et d'un faux, et d'un bête à vous soulever le cœur ! L'avocat général avoua qu'il n'avait plus la force de s'indigner. Devant un radotage sénile, on ne se fâche pas, on s'attriste, on dit : « Tomber si bas, est-

ce possible ! » Néanmoins Lothario ne pouvait échapper à la fureur des musiciens honnêtes. La compassion qu'inspire la démence d'un vieillard devait-el e aller jusqu'à encourager, par le silence, par l'impunité, de pareilles tentatives? Il fallait protéger le public contre les mauvaises mœurs musicales.

Tannhauser incrimina moins Frédéric, Jarno et les autres sujets d'arrière-plan. Ils ont, comme on le sait, la musicalité plus discrète ; ce qui ne signifie pas moins banale, moins sotte. Ne sommes-nous pas ici au pays où fleurit la romance?

L'insistance des choristes eût paru moins coupable sans la faiblesse avérée de leurs thèmes. Il ne suffit pas de chanter, même juste et en mesure ; encore faut-il que ce soit d'une composition un peu propre.

Restait l'Orchestration. Loin de nous de lui reprocher, ici comme en toute œuvre moderne, son manque de retenue, son incessant babil. Le temps n'est plus où réservée, modeste, jouant sincèrement, dans la pureté de son cœur, le rôle le plus effacé de la pièce, cette dame, cette noble dame — maintenant si riche, si puissante, si savante, si accessible aux fortes émotions,

si humaine et si divine à la fois, si diverse enfin dans sa merveilleuse unité ! — se contentait, et combien timidement ! de soutenir, d'accompagner et d'encadrer la voix, de préparer, puis d'achever, par une ritournelle, la cavatine, l'air de bravoure ou la romance, de combler d'un murmure expressif — réminiscence de thème, esquisse de dessin ou simple tremolo — le vide laissé d'un numéro à l'autre, sauf, aux entrées, aux finales, aux moments pathétiques, à s'animer, à chanter hardiment, à ouvrir toute son âme sonore, et, bien entendu, sans absorber, sans tirer à soi l'émotion, sans jamais prendre la première place.

A présent, nous lui permettons tout. Nulle de ses exigences ne nous lasse ; elle est maîtresse souveraine, et du train dont elle va, empiétant et empiétant toujours, les personnages en scène, exprimés dans leur être profond, n'auront bientôt plus rien de nouveau, ni d'intéressant à nous dire sur eux-mêmes et sur l'œuvre. Faut-il le regretter? Certes non. Car si elle prend soin, dans le genre léger, de se contenir, de s'apaiser un peu, la sensibilité et la valeur d'accent qu'elle déploie quand la force de conception l'exige, atteignent un degré

dont nulle voix ne saurait approcher. Elle connaît les héros jusqu'en leur subconscience, et elle nous apprend sur eux ce qu'ils ignorent ; elle peint des sentiments dont le langage noté, dont la musique vocale ne peut rendre le vague ou la complexité ; elle éclaire l'action dans ses dessous, et elle en accroît la portée en la symbolisant, en la rattachant à des causes générales ou lointaines ; même, s'échappant ci et là, regardant du dehors, elle explique, elle commente et elle juge. Oh ! elle gouverne à bon droit. C'est la reine légitime. Chapeau bas, Messieurs !

Son despotisme est éminemment favorable aux héros, et ils le supportent fort bien. Ils puisent en elle la moëlle de leur substance ; ils lui doivent de s'être élevés de l'état de créature informe, embryonnaire, mal sortie du néant, à celui de type complet, achevé, plein de vie, armé de toutes pièces. Eliminez-la de la vie musicale d'un Wotan : le dieu disparaît, vous n'avez plus qu'un héros d'âme obscure. Car notez qu'elle fait corps avec eux. Aussi on les mutile abominablement en les renfermant dans une partition pour chant seul. Voyez

déjà comme ils perdent dans une partition piano-chant !

Impartial sur ce point comme sur d'autres, l'avocat général ne pouvait blâmer, dans l'orchestration mignoniste, une liberté qu'il approuve, et bien autrement grande, dans l'œuvre qui porte son nom. Quant à la qualité, c'était une autre affaire. Sans fausse décence, il rappela la maigreur anémique de la dame dépouillée de sa verroterie ; il dépeignit, depuis l'ouverture jusqu'au finale du trois (avec ou sans le chœur en forme de forlaine), la pulpe flasque, la chair blême, la tonalité de chlorose. Les amis de Mignon l'attendaient à l'entr'acte-gavotte, qu'ils prisent à l'égal d'un chef-d'œuvre. Mais Tannhauser fit justice de l'élégance courte et mièvre de ce menu bibelot, insignifiant, quelconque.

Dans sa péroraison, énergique et sobre à la fois, il exposa en spectacle de honte la troupe mignoniste. Du doigt et de la voix ardente, il les désigna, tour à tour puis en bloc, au mépris du jury, et tous, à cet appel vengeur, semblaient, comme paralysés, jouer dans une silencieuse et immobile violence un horrible finale inédit.

Puis, dans un transport lyrique qui sur-

passait en fougueuse éloquence le récit de son pèlerinage, il s'écria :

« O opprobre, rejaillissant d'une conscience tardivement troublée, mais qui s'éveille enfin, sur l'aspect effrayant d'un bandit ! Déjà Mignon, dressant ses petits bras de fillette tourmentée par la plus immonde des musicalités, s'érige en statue symbolique de romance. Déjà s'éternisent, dans un marivaudage criminel à force d'être bête, ce statuettes de nougat et de sucre candi qui se nomment Philine et Wilhelm. Déjà Lothario, dans son lamentable gâtisme, pince les cordes muettes d'un luth qui jadis trop sonore déshonora les nues. Déjà enfin leurs sombres acolytes, groupés dans le jeu de scène d'où ils tirent une partie de leur lustre, se carrent dans la pose où ils subiront, sans y pouvoir répondre, les outrages des futurs abonnés de l'Opéra-comique.

« Bientôt, des gouffres du Tartare, les supplices griffus et teints de sang s'abattront, comme autant de vautours, sur leurs ombres maudites. Alors, ô vous qui m'écoutez, ne répandez pas des pleurs de compassion sur leur sort mérité ; mais admirez la justice immanente, qui lente et boiteuse

atteint pourtant son but, et saisit le coupable au moment où, certain de son impunité, il triomphe à la face des hommes, des héros et des dieux. »

Ce réquisitoire s'acheva dans une rumeur maintenue à grand'peine au ton menaçant du murmure. Prononcé d'une voix ferme qui brisait toutes les interruptions, favorables ou non, il les amassait, pour ainsi dire, dans les gorges ardentes, et ce fut ensuite, sous les portiques, dans les vestibules et couloirs, une revanche furieuse de paroles et de cris à croire qu'on s'égorgeait. Comment citer toutes les altercations? Sur le point d'en venir aux mains, Zurga, pêcheur de perles musicales, et le prince Kadoor, pêcheur en eau trouble, en appelèrent au jugement de Brahma, leur dieu commun ; le nain Albérich, se changeant en lion, abattit d'un coup de patte le postillon Chapelou ; enfin le gouverneur Pizarre menaça du poignard le seigneur Henrique de Sandoval, dont on sait le rôle, fâcheux à tous égards, dans l'affaire des diamants.

XIII

Les accusés avaient vainement sollicité, pour les défendre, plusieurs de leurs brillants confrères, ténors légers, barytons en tous genres et basses chantantes d'opéra-comique. L'intendant Gaveston, le capitaine Roland, le colonel Comminge, d'autres encore, dit-on, avaient décliné cet honneur avec une modestie à laquelle nous rendrions hommage s'il n'était naïf de voir là autre chose qu'un prétexte. Gens d'humeur téméraire, fiers de leur torse autant que de leur voix, galants par nécessité non moins que par tempérament, ils n'ont pas l'habitude de se dérober aux manifestations. Comment donc expliquer leur refus? Leur fringante tournure musicale les a-t-elle infatués au point qu'ils dédaignent d'en louer publiquement une autre? Craignaient-ils la lourde responsabilité d'un échec très possible, sinon très probable? Faut-il croire qu'ils doutaient du bon droit de Mignon? Nous répugnons à cette dernière hypothèse. Quoique plus doués, incomparablement, que les vils

mignonistes, ils ont mêmes tendances, mêmes goûts.

On n'osait choisir un membre du barreau. Qui donc, parmi les plus célèbres, aurait la compétence nécessaire? Nous ne sommes plus ici sur le simple terrain juridique.

Enfin on pensa que nul avocat ne vaudrait l'habitué de l'Opéra-comique ; vous savez, ce Monsieur, si vieux qu'il n'a plus d'âge, la face glabre, la mise d'une élégance surannée, avec le grand col et la cravate carcan d'il y a quarante ans, qu'on voit chaque jour à son fauteuil d'orchestre, sauf, bien entendu, quand on joue une œuvre trop moderne, une œuvre rompant avec les traditions, reniant le modèle consacré, brisant la mosaïque des morceaux et les unissant dans une trame solide, supprimant le parlé sans musique, donnant à l'orchestration des prérogatives presque sans limite, généralisant ses conceptions, bref, rentrant plus ou moins dans le cadre de la comédie musicale.

L'avocat s'exprima en ces termes :

« Le premier sentiment qu'éveilla en moi le spectacle de ces nobles héros traduits en cour d'assises, fut aussi, j'en suis

certain, le vôtre, Messieurs les jurés. Qu'éprouveriez-vous, sinon d'abord de la stupéfaction, si vous étiez appelés à connaître d'une action intentée contre une loi scientifique, ou, plus simplement, contre un lieu commun bien et dûment vérifié, contre une identité, contre une formelle évidence, contre un axiome du genre de celui-ci : « La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre », ou celui-ci : « Le tout est plus grand que la partie» ? Et que pourrait, dites-moi, répondre l'avocat à un irréfutable théorème d'Euclide qui viendrait le prier de soutenir sa cause? Se fâcher, hausser l'épaule ou éclater de rire? Or, je suis ici, paraît-il, pour vous démontrer que tel chef-d'œuvre est une œuvre suprême, tel innocent un non coupable, tel héros merveilleux un merveilleux héros. Voilà au moins une affaire pas banale !

« Représentez-vous bien les conditions de cet étrange procès.

« Vous avez devant vous des personnages illustres. La renommée, messagère des dieux, a répandu leur gloire, et il n'est pas de point du monde civilisé où la foule en délire ne les applaudisse et ne leur jette des fleurs.

La science musicale de leur père spirituel, reconnue même du ministère public, est déjà, vous en conviendrez, un titre en leur faveur. Parmi les artistes, ceux que n'abuse pas un étroit pédantisme, les couvrent de leur protection. Quant à l'ignorant, il lui suffit de les entendre une fois pour se proclamer leur fervent : ce qui prouve tout au moins de leur part quelque justesse d'accents, un certain bonheur de rendu dans l'expression de la passion humaine. Or, ces personnages sacrés, ces personnages en qui nous révérons une puissance divine, voici qu'on les dénonce comme coupables d'un crime monstrueux, d'un horrible attentat contre l'art musical, contre toutes les Muses, contre la Société, contre l'Idéal. Si c'est une plaisanterie, on la pousse trop loin. Si c'est un défi à la saine raison, qu'on nous le dise : nous nous retirerons devant les médecins aliénistes. Aussi bien, rien de plus nuisible au cerveau que l'excès des plaisirs vénériens, et Monsieur l'avocat général se serait légèrement oblitéré le sensorium durant un long séjour au Vénusberg que nous n'en serions pas surpris. D'autre part, certains nous insinuent qu'il veut se venger du dédain de Mignon, en

butte, paraît-il, à ses folles convoitises. Selon d'autres, les lauriers de Wilhelm l'empêcheraient de dormir, et il ne faudrait voir dans son cas qu'une folle jalousie de ténor. La vérité, Messieurs, vous l'avez devinée, et il vous a fallu toute la dignité attachée à vos fonctions pour contenir votre juste courroux... »

Le mordant, l'agressif, sortait à petits coups du vieillard étriqué, jusqu'à faire de son être, prolongé par la parole fielleuse, une sorte d'oiseau de triste figure déchiquetant sa proie des griffes et du bec. Imaginez un Beckmesser plus finement méchant, un Beckmesser dépouillé du ridicule qu'il sue par tous ses pores infectés comme la tortue sue sa carapace, un Beckmesser non plus compréhensif des choses d'art, mais plus habile dans l'argumentation. Aussi le greffier, penché sur son siège, aspirait-il de sa face dilatée par la joie, ces raisons si semblables à celles qui gitaient, informulées, obscures, dans les bas-fonds humides de son âme.

La démence dont Jupiter frappe ceux qu'il veut perdre poussa le vieillard à soutenir que l'opinion publique, en art comme en tout, était souverain juge. Argu-

ment prévu, et qu'avait réfuté d'avance Tannhauser. Celui-ci répondit :

« S'il faut répéter après Musset et avec l'avocat : Vive le mélodrame où Margot a pleuré ! disons : Vive les *Deux Gosses*, vive la *Porteuse de pain* ! Disons aussi, car tout se tient : Vive les *Oberlé*, vive le *Maître de forges* ! (Par les pleurs de Margot, nous entendons, n'est-ce pas, les pleurs de rire non moins que les pleurs d'émotion dramatique.) Et comme « Vive quelque chose » implique nécessairement « A bas le contraire de cette chose », disons : « A bas *Polyeucte*, à bas *Hernani* ! A bas *Madame Bovary*, à bas *Thaïs* ! A bas *Carmen*, à bas *Tristan* ! »

« Jugement de pédant, répondit l'avocat, rendu de haut, au nom de principes généraux d'où tout découlerait ! Une lente évolution, en brisant l'unité de croyance, nous avait libérés de toute tutelle impérative. De libres esprits, dont nul ne contestait la valeur — sauf leurs adversaires politiques, mais qu'importait l'avis de ceux qu'aveugle la passion ! — s'en tenaient à la critique personnelle. En littérature, on voyait un Lemaître, un France... »

« Exemples mal choisis ! interrompit

Tannhauser. Ceux-là ont une telle finesse et une telle culture que leur critique, même quand elle les reflète intimement, se trouve toujours d'accord, au moins sur les grands points, avec la critique — j'entends souverainement compréhensive — où se dérobe le plus la personnalité. Encore ici, et sans oublier que les deux aspects de la question sont justes en leur sens, et que, d'ailleurs, il n'est pas de jugement proprement objectif, préférons-nous dire avec Brunetière que « l'objet de la critique est de nous apprendre à nous élever au-dessus de nos goûts, de même que l'objet de la morale est de nous apprendre à nous élever au dessus de nos instincts et de nos intérêts, de même que celui de la science est de nous apprendre en quelque manière à sortir de notre humanité pour la considérer et pour l'étudier du dehors... »

Cette joute cachait dans chaque réplique un dard empoisonné qui sifflait. La salle aux mille visages se tendait, prête à s'élancer. Le baryton Asthon, dont la gloire s'éclipse à l'Opéra comme à la cour d'Ecosse, dit à l'avocat général : « Tremble, insensé, ma terrible colère va t'écraser comme un ver dans la terre... » Mais à ce

moment, du haut de la coupole, un chant pieux d'adolescents lui coupa son six-huit. C'étaient les fils des écuyers du Graal qui célébraient d'une voix angélique la chute du Mignonisme. On juge quel malaise dans le camp des héros d'opéra !

L'avocat des parties feignit de rompre par mépris — à quoi bon la lutte avec un entêté qui ne peut vous entendre ! et aussi pour ne pas fatiguer l'assistance édifiée sur la véritable portée du procès. En réalité, tout meurtri d'arguments qui lui étaient entrés dans les chairs, il préférait quitter la zone trop dangereuse du point de droit musical.

Essayant ensuite de l'émotion, il s'apitoya sur le sort des milliers de personnes qu'un jugement inique priverait d'écouler en Mignon un surplus de tendresse. Les malheureux, que deviendraient-ils? Quelle autre héroïne d'opéra susciterait pareille sentimentalité? Quelle saurait développer le noble idéal de romance? Quelle proposer aux jeunes filles en âge d'être menées au théâtre? On devinait les sortes de rêveries que leur inspireraient de viles prostituées comme Carmen, Violetta ou Thaïs ! Celles-ci joueraient la bonne déesse à la façon de

l'impure Thesmophore des païens. Alors fuyez, ô anges gardiens, fuyez à tire d'ailes blanches les petits cerveaux ravagés par les hantises sensuelles.

En outre, Mignon condamnée, c'était le triomphe de cet art dit savant qui fait de la musique une science dure et froide, réglée, mathématique ; c'était l'instauration du symbole, monstrueux idole, altéré de sang, avide de fumée d'holocauste ; c'était la poursuite de l'idée, la recherche du coloris, l'avènement de l'expression plastique. Comme si la musique, qui est avant tout une mélodie, un chant, devait s'occuper de ces choses !

« Calculez aussi, continua l'avocat, les pertes matérielles que causeraient la mort musicale de Mignon. Nulle étoile de genre capable d'exercer une pareille attraction et digne d'être élevée au rang de déesse de l'éminemment national. Le vide que laisseraient ses dévots dans la salle ne se comblerait pas davantage que celui que ferait son absence sur la scène.

« En province, les théâtres pâtiraient encore plus. Concevez-vous une saison sans Mignon? Bettina, Rose Friquet, Léonor, Sélika, ne chantent pas, comme vous

pourriez croire, pour leur compte. Elles préparent la venue de Mignon, dont elles sont, si j'ose dire, le diminutif, l'embryon, et elles reposent ensuite, par dessensations plus paisibles, de la volupté trop intense procurée par Mignon. En fait, Mignon reste la figure principale. C'est l'unique, vous dis-je, et il faudrait toute la vigueur d'esprit d'un Stimer pour en décrire toute la propriété.

« Est-ce tout ? Hélas non ! Frustré de ses plus gros bénéfices, l'éditeur Heugel mourra de faim devant les partitions amoncelées de Mignon. Les innombrables morceaux sur Mignon resteront pour compte aux marchands dont ils constituent le plus clair des profits. Les entrepreneurs de concerts hésiteront à dresser un programme que l'absence de Mignondans unde ses passages privera d'intérêt ; en sorte que les pauvres, qui prélèvent leur part sur le produit des spectacles et fêtes, seront atteints eux-mêmes.

« Au triple point de vue musical, moral et matériel, la condamnation de Mignon serait donc un irréparable malheur. Ce n'est pas trop de dire qu'elle nous ramènerait à la barbarie. Et qui aurait causé ce recul

effroyable, cet anéantissement des lumières? Précisément ceux qui se disent pour la course en avant, pour le progrès au pas accéléré !

« Croyez-vous que l'horreur qu'elle causerait parmi les partisans de Mignon les laisserait atterrés? Il est dans la nature de l'homme cruellement offensé de nourrir des projets de vengeance, et je frémis en songeant aux représailles qu'ils pourraient exercer. Vous-mêmes, Messieurs les jurés, seriez les premiers désignés comme victimes. Car ils sont la force comme ils sont le droit, et la tactique perfide de leurs ennemis ne les pourrait arrêter qu'un instant.

« Ah ! je vous en conjure, fixez les yeux sur ce spectacle horrible, et voyez le fléau que peut déchaîner une seule parole de vous !

« Mais à quoi bon plaider une cause déjà gagnée ! Il vous a suffi d'un instant pour dépouiller celle-ci des surcharges trompeuses où la dérobait le ministère public, et vous n'avez pas attendu mon discours impartial pour absoudre au fond de votre cœur Mignon et ses coaccusés.

« Ne les eussiez-vous jamais vus, malgré leur gloire qui nous attire tous au théâtre

quand ils chantent, que leur entrée, puis leur attitude au prétoire, vous eût éclairés sur leur compte. Pour peu qu'on soit physionomiste, c'est là un spectacle très significatif. Si le crime laisse sa trace sur le geste, le maintien, le visage, où trouver, chez ces nobles héros, je ne dis même pas des stigmates d'infâmie, mais des marques de trouble moral? Tout dans leur aspect atteste au contraire leur droiture, leur innocence.

« Vous avez hâte, Messieurs, de rendre aux feux de la rampe ces géniales figures d'opéra, et je ne veux pas retarder, par des paroles oiseuses, la joie que vous aurez à rendre un verdict négatif.

« Peut-être restera-t-il à les indemniser, par des mesures dont vous seuls pourrez prendre l'initiative, des outrages de toutes sortes auxquels ils furent en butte de la part du ministère public et de ses partisans. Est-on déchargé de tous devoirs envers l'innocence tardivement reconnue? Il y a vingt-trois siècles, un grand homme, victime d'une monstrueuse injustice, fut prié par ses juges ironiques de se prononcer sur la peine qu'il avait encourue. « J'ai mérité, dit-il, d'être nourri aux frais de la cité... »

Certes, Mignon est trop modeste pour rien demander de semblable. Mais cette récompense que sollicitait comme un droit le philosophe antique, ne la lui doit-on pas? Songez, Messieurs, que depuis quarante ans ces gens sont sur la brèche ; que chaque soir ils chantent sur quelque scène, et quelquefois même — par ce pouvoir dont sont doués les héros — ils se dédoublent, se détriplent, pour paraître en plusieurs villes à la fois ; que rien n'a pu ébranler leur courage, ni le succès, indubitablement passager, de plusieurs confrères qui, non contents de déserter le drapeau de l'opéra-comique, se sont engagés dans des troupes de drame musical, ni la rivalité de ceux qui chantent en tenue de soirée une musique abstruse et barbare, ni le culte antipatriotique de certains intellectuels et artistes pour la musique allemande.

« J'arrête ici une péroraison inutile. Grâce à vous, les accusés qui gémissent sur ces bancs vont sortir tête haute, parmi les acclamations de la foule et les cris de fureur de leurs adversaires en déroute. Grâce à vous, la musicalité de romance, si délicate, si tendre, va refleurir, regagner son prestige, prendre un brillant essor, et ruiner définiti-

vement cette musicalité antimélodique et obscure que d'aucuns voudraient nous imposer. Grâce à vous, la plus chérie de nos héroïnes d'opéra va goûter les douceurs d'une gloire incontestée et poursuivre sans crainte sa carrière immortelle. »

Ce finale de solo, d'une éloquence légèrement emphatique, souleva, comme on pense, les applaudissements mignonistes. On poussa contre nous des cris mélodiques de vengeance, et nous vîmes des statures effrénées de falcons et de chanteuses légères se tordre dans la joie dramatique du triomphe. On se serait cru à un ensemble gigantesque et brutal de fin d'acte — coup de force, état de paroxysme, grand mouvement passionnel — façon Meyerbeer ou Verdi. Ce spectacle en avait la violence ordonnée, la pompe factice et l'effet imposant, avec, bientôt sensible, l'insuffisance de fond.

Au nombre des manifestants, citons Azucéna, dont l'ardeur sauvage s'écoulait dans un rythme de valse. On sait combien Paris choya cette fille. Exilée par le ministère wagnérien dans de lointaines provinces, elle a obtenu une suspension de peine pendant la durée du procès. Déesse,

bien plus que Violetta et Lucie, de l'opéra-seria italien, elle croit à la vitalité de ce genre autrefois si glorieux ; sa science de bohémienne lui aurait révélé que la destinée de l'éminemment italien est liée à celle de l'éminemment français, et que l'acquittement de Mignon, en rendant le public à la mélodie pure, entraînerait pour elle, ainsi que pour ses sœurs italiennes, un réengagement illimité à l'Opéra. Curieux exemple d'une illusion que l'examen des faits et l'observation des tendances eussent dû plutôt décourager !

Quant à nous, notre sérénité faisait un contraste frappant. A peine répondions-nous par des sourires moqueurs. La confiance exprimée par le défenseur de Mignon ne nous aveuglait pas sur ses vrais sentiments. Le cas fût-il désespéré, l'avocat se doit de paraître certain du succès. Celui-ci savait bien que la musicalité des jurés les empêchait d'absoudre des héros qui en professaient et réalisaient une tout à fait opposée. De même que Wilhelm eût été dans la nécessité de condamner Siegfried, de même Siegfried était obligé de condamner Wilhelm. Le bien et le mal, Dieu et le

Diable, Isolde et Mignon seront toujours ennemis.

XIV

La question posée aux jurés se formulait ainsi : « Mignon et consorts, pris individuellement puis en bloc, sont-ils coupables du crime musical dont ils sont accusés? En cas d'affirmative, existe-t-il en leur faveur des circonstances atténuantes? »

Le Président leur remit les procès-verbaux du délit, l'acte d'accusation et les pièces du procès. Conformément à l'article 341, il leur rappela que le vote devait avoir lieu au scrutin secret.

Bien que la composition du jury impliquât une condamnation à l'unanimité, certains auditeurs mignonistes, révélant en ceci comme en tout leur faiblesse de critique, montraient encore de l'espoir, ou même, dans leur aveuglement incroyable, se disaient sûrs de l'acquittement. Pendant la délibération des jurés, nous ouïmes, entre autres discours singuliers, un anathème lancé en *sol* mineur par le Cardinal Brogni contre les renégats d'opéra et

d'opéra-comique. La voix de basse grondait comme un tonnerre, et ses *sol* graves, tirés du creux sans fond de sa vaste poitrine, tombaient lourdement avec une résonance lugubre. Le grand inquisiteur, suivi des huit évêques qui condamnèrent Vasco, vint le féliciter de son zèle ; mais ce vieux pourvoyeur de bûchers ne proposa-t-il point de faire un autodafé triomphal des principaux héros wagnériens? Moins inhumain, Adhémar de Monteil, légat du pape, voulait les enrôler sous la conduite du vicomte de Béarn, dans la troupe décimée, essoufflée, vaincue, qui chante Jérusalem, — celle prise par Verdi avec force machinations d'opéra, telles que marche funèbre, chœur des buveurs, polonaise, ballet, procession et grand air, et non celle délivrée en vingt chants par Le Tasse. Le vieux Gournemans, qui passait, lui dit, avec son franc-parler : « Laisse ces gens en paix, mon garçon, et fais la chasse à l'oie, oison ! »

Quoique certains d'avance du résultat, nous éprouvâmes comme une délivrance à entendre Fervaal, chef du jury, lire solennellement, la main sur son cœur (ainsi qu'il est prescrit par le code) cette réponse :

« Sur mon honneur et sur ma conscience, devant les dieux et devant les héros, la déclaration du jury est : Oui, Mignon et ses coaccusés sont coupables de crime musical ; à la majorité, il y a des circonstances atténuantes en faveur de : 1° Laërte, 2° Frédéric, et 3° Jarno. »

Cris de victoire chez nous et hurlements de rage (en forme de *strette allegro furioso)* chez les Mignonistes déçus. Tous les protagonistes de l'ancien répertoire, ténors, barytons, basses, soprani et falcons, sans compter les sujets d'arrière-plan, et, au delà, la troupe assourdissante des choristes, se dressèrent, comme cinglés par l'affront, comme jetés en scène par une violente émotion dramatique, et se ruèrent, tête haute, dans la brutalité d'un finale chanté à gorge folle. Mais ô triomphe de la discipline ! pas de dispersion, pas de cacophonie. Chacun docile à son emploi, fidèle à sa mesure. On ne savait quelle baguette de chef d'orchestre maintenait cette cohésion surprenante.

Dans la limite de leurs attributions, les grands premiers rôles surent se hausser à la frénésie du moment. Les uns brandissaient une épée vengeresse, d'autres invo-

quaient leurs dieux outragés par cette condamnation. Des vocalises jaillissaient en fusée ou couraient en guirlande sur les cimes et des *ut* de poitrine trouaient le tumulte de leur sifflet pointu. Des femmes échevelées se tordaient les bras en gaspillant leur voix dans la violence des accents suraigus, puis s'évanouissaient dans l'attitude ardente des héroïnes tragiques. Seuls, comme d'habitude, les choristes en prenaient à leur aise, et semblaient chanter uniquement pour gagner leur cachet.

Impassible, comme si ce verdict n'eût pas été pour lui un succès, l'avocat général fit sa réquisition à la Cour pour l'application de la loi (Art. 362).

« Nous ne poursuivrons pas, dit-il, ces criminels au séjour du Tartare. Nous jugeons des vivants, non des ombres. L'arrêt rendu, puis exécuté, notre tâche est remplie. Au tribunal suprême, quand ils descendront dans l'Hadès, de choisir parmi les supplices décrits au livre VI tant de l'*Enéïde* que du *Virgile travesti*, et retrouvés dans leur enfer chrétien par Dante, Callot, Doré, Chenavard et tant d'autres. En attendant ce jour, fixé à celui de leur mort dans la mémoire des hommes, nous

demandons qu'après avoir subi la flétrissure devant un grand concours de peuple, ils soient mis hors d'état de reprendre leur œuvre malfaisante et chassés à jamais du monde des héros. »

Mignon, dont l'œil fatidique semblait au loin scruter la destinée, sentit se réveiller sa foi superstitieuse d'italienne, et joignant les mains, elle chanta :

« Dieu, les anges et la madone ! A leur pitié je m'abandonne ! »

Wilhelm, éploré, lui dit :

« Ne pleure pas, Dieu te consolera ! »

Mais Mignon résignée :

« Aux passants je tendrai la main, et sans attendre qu'on ordonne je danserai gaiement pour un morceau de pain. »

Comme dans la partition, Lothario s'écria :

« Viens sur mon cœur, reste en mes bras. »

Philine, devenue folle, vocalisa comme la chaste Ophélie, sa sœur en Ambroise, une petite chanson virginale où on parlait des fleurs que l'aurore fait éclore et d'une troupe de lutins qui vole dans la nuit.

Terrifiés, les autres sujets chantaient en *si* majeur :

« Que sert-il de tenter un effort surhumain ! »

Affolée aussi, l'Orchestration soutenait de ses cuivres, rythmait de sa batterie cette scène de désespoir, leur chant du cygne à tous, hélas !

Si bien que nous eûmes en spectacle, pour couronner la fête, le râle d'agonie mignoniste.

L'arrêt prononcé par Hans Sachs condamnait les coupables au mutisme à perpétuité. Un lugubre cortège, chantant la marche funèbre de Titurel, devait conduire la bande au piloris dressé, non en grève, mais place Boieldieu.

En chemise, tête et pieds nus, la corde au cou, le cierge à la main, l'écriteau infâmant fixé sur la poitrine, les criminels feraient amende honorable. Les bourreaux, au pourpoint rouge de sang, leur arracheraient la langue, leur refouleraient à grands coups les sons de romance dans la gorge et leur coudraient les lèvres. Puis on les livrerait aux Furies qu'en cette occasion, et par décret spécial, Athéna libérait de leur rôle bienveillant d'Euménides et chargeait de les accabler de remords et de les tourmenter comme jadis la matricide Oreste. On

laissait au directeur de l'Opéra-comique le soin de purifier sa salle par des concerts de choix et par des représentations d'œuvres fortes.

O puissance du choc émotionnel ! Les deux partis, ébranlant ensemble leur lourde masse vocale, entrèrent en contact. Une nuée de traits obscurcit l'air et brisa nos oreilles. C'eût été un carnage effroyable si les dragons d'Alcala, se joignant aux hommes d'armes du roi Marke dirigés par M. Lépine en personne, ne fussent intervenus. L'assistance s'écoula en moins de dix minutes par les larges issues, tandis que, aux abords du palais, la foule manifestait par des cris et des chants son désespoir ou sa joie triomphale.



IMP. DE L'EST. - BESANÇON



